This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

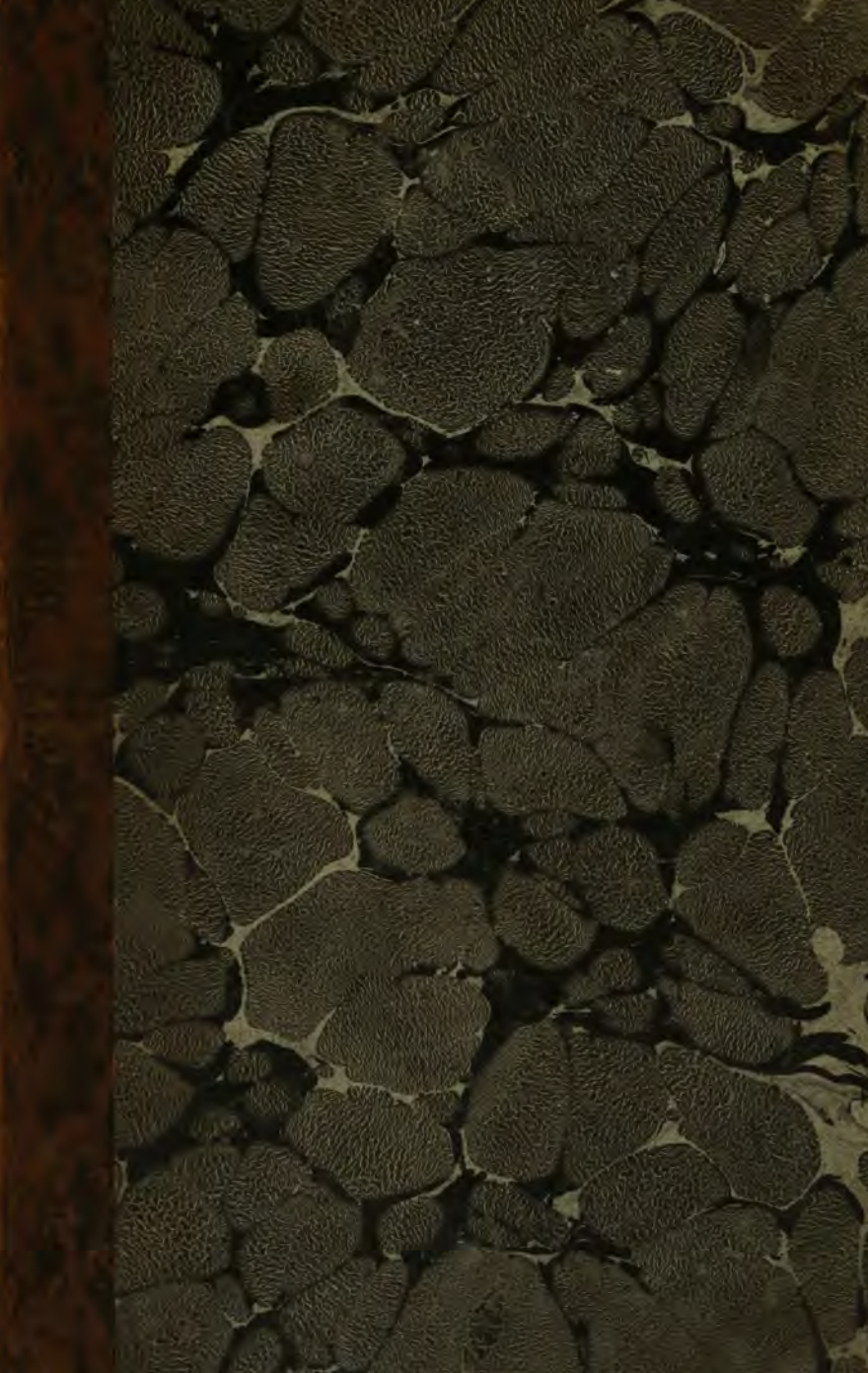
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

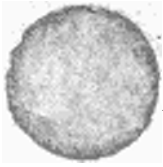
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



L-10.



ESQUISSE
D'UN
TABLEAU HISTORIQUE
DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN.

[illegible]

ESQUISSE

D'UN

TABLEAU HISTORIQUE

DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN;

Ouvrage posthume de CONDORCET.

QUATRIEME ÉDITION.

AZ 615

A PARIS;

Chez AGASSE, rue des Poitevins, N°. 18;

AN VI. (1798.)

Y-A

BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

AVERTISSEMENT.

CONDORCET proscrit, voulut un moment adresser à ses concitoyens un exposé de ses principes, & de sa conduite comme homme public. Il traça quelques lignes ; mais prêt à rappeler trente années de travaux utiles, & cette foule d'écrits, où depuis la révolution on l'avoit vu attaquer constamment toutes les institutions contraires à la liberté, il renonça à une justification utile. Etranger à toutes les passions, il ne voulut pas même souiller sa

penſée par le ſouvenir de ſes perſécuteurs ; & dans une ſublime & continuelle abſence de lui-même, il conſacra à un ouvrage d'une utilité générale & durable, le court intervalle qui le ſéparoit de la mort. C'eſt cet ouvrage que l'on donne aujourd'hui ; il en rappele un grand nombre d'autres, où dès long-tems les droits des hommes étoient diſcutés & établis ; où la ſuperſtition avoit reçu les derniers coups ; où les méthodes des ſciences mathématiques, appliquées à de nouveaux objets, ont ouverts des routes nouvelles aux ſciences politiques & morales, où les vrais principes du bonheur ſocial ont reçu un développement & un genre de démonſtration

inconnus jusqu'alors ; où enfin on retrouve par-tout, des traces de cette moralité profonde qui bannit jusqu'aux foiblesses de l'amour-propre, de ces vertus inaltérables, près desquelles on ne peut vivre sans éprouver une vénération religieuse.

Puisse ce déplorable exemple des plus rares talens perdus pour la patrie, pour la cause de la liberté, pour les progrès des lumières, pour leurs applications bienfaisantes aux besoins de l'homme civilisé, exciter des regrets utiles à la chose publique! Puisse cette mort, qui ne servira pas peu, dans l'histoire, à caractériser l'époque où elle est

arrivée, inſpirer un attachement inébranlable aux droits dont elle fut la violation ! C'eſt le ſeul hommage digne du ſage, qui, ſous le glaive de la mort, méditoit en paix l'amélioration de ſes ſemblables ; c'eſt la ſeule conſolation que puiſſent éprouver ceux qui ont été l'objet de ſes affections, & qui ont connu toute ſa vertu.

ESQUISSE
D'UN TABLEAU HISTORIQUE
DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN.

L'HOMME naît avec la faculté de recevoir des ſenſations, d'appercevoir & de diſtinguer, dans celles qu'il reçoit, les ſenſations ſimples dont elles ſont compoſées, de les retenir, de les reconnoître, de les combiner, de conſerver ou de rappeller dans ſa mémoire, de comparer entr'elles ces combinaiſons, de ſaiſir ce qu'elles ont de commun & ce qui les diſtingue, d'attacher des ſignes à tous ces objets, pour les reconnoître mieux, & s'en faciliter de nouvelles combinaiſons.

CETTE faculté ſe développe en lui par l'action des choſes extérieures, c'eſt-à-dire, par la préſence de certaines ſenſations compoſées, dont la conſtance, ſoit dans l'identité de leur enſemble, ſoit dans les lois de leurs changemens, eſt indépendante de lui;

Il l'exerce également par la communication avec des individus ſemblables à lui ; enfin, par des moyens artificiels, qu'après le premier développement de cette même faculté, les hommes ſont parvenus à inventer.

Les ſenſations ſont accompagnées de plaiſir & de douleur ; & l'homme a de même la faculté de rransformer ces impreſſions momentanées en ſentimens durables, doux ou pénibles ; d'éprouver ces ſentimens à la vue ou au ſouvenir des plaiſirs ou des douleurs des autres êtres ſenſibles. Enfin, de cette faculté unie à celle de former & de combiner des idées, naiſſent entre lui & ſes ſemblables, des relations d'intérêt & de devoir, auxquelles la nature même a voulu attacher la portion la plus précieuſe de notre bonheur & les plus douloureux de nos maux.

Si l'on ſe borne à obſerver, à connoître les faits généraux & les lois conſtantes que préſente le développement de ces facultés, dans ce qu'il a de commun aux divers individus de l'eſpece humaine, cette ſcience porte le nom de métaphyſique.

MAIS ſi l'on conſidere ce même développement dans ſes réſultats, relativement à la maſſe des individus qui co-exiſtent dans le même temps ſur un eſpace donné, & ſi on le ſuit de générations en générations, il préſente alors le tableau des progrès de l'eſprit humain. Ce progrès eſt ſoumis aux mêmes lois générales qui s'obſervent dans le développement individuel de nos facultés, puiſqu'il eſt le réſultat de ce développement, conſidéré en même-temps dans un grand nombre d'individus réunis en ſociété. Mais le réſultat que chaque inſtant préſente dépend de celui qu'offroient les inſtans précédens, & influe ſur celui des temps qui doivent ſuivre.

CE tableau eſt donc hiſtorique, puiſque, aſſujetti à de perpétuelles variations, il ſe forme par l'obſervation ſucceſſive des ſociétés humaines aux différentes époques qu'elles ont parcourues. Il doit préſenter l'ordre des changemens, expoſer l'influence qu'exerce chaque inſtant ſur celui qui le remplace, & montrer ainſi, dans les modifications qu'a reçues l'eſpece humaine, en ſe renouvelant ſans ceſſe au milieu de l'immenſité des

ſiecles, la marche qu'elle a ſuivie, les pas qu'elle a faits vers la vérité ou le bonheur. Ces obſervations, ſur ce que l'homme a été, ſur ce qu'il eſt aujourd'hui, conduiront enſuite aux moyens d'aſſurer & d'accélérer les nouveaux progrès que ſa nature lui permet d'eſpérer encore.

Tel eſt le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, & dont le réſultat ſera de montrer, par le raiſonnement & par les faits, qu'il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines; que la perfectibilité de l'homme eſt réellement indéfinie; que les progrès de cette perfectibilité, déſormais indépendante de toute puiſſance qui voudroit les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute, ces progrès pourront ſuivre une marche plus ou moins rapide, mais jamais elle ne ſera rétrograde; du moins, tant que la terre occupera la même place dans le ſyſtême de l'univers, & que les lois générales de ce ſyſtême ne produiront ſur ce globe, ni un bouleverſement général, ni des changemens qui ne permettroient plus à l'eſpece humaine d'y conſerver, d'y déployer

les mêmes facultés, & d'y trouver les mêmes reſſources.

Le premier état de civiliſation où l'on ait obſervé l'eſpece humaine, eſt celui d'une ſociété peu nombreuſe d'hommes ſubſiſtans de la chaſſe & de la pêche, ne connoiſſant que l'art groſſier de fabriquer leurs armes & quelques uſtenſiles de ménage, de conſtruire ou de ſe creuſer des logemens, mais ayant déjà une langue pour ſe communiquer leurs beſoins, & un petit nombre d'idées morales, dont ils déduiſent des regles communes de conduite, vivant en familles, ſe conformant à des uſages généraux qui leur tiennent lieu de lois, & ayant même une forme groſſiere de gouvernement.

On ſent que l'incertitude & la difficulté de pourvoir à ſa ſubſiſtance, l'alternative néceſſaire d'une fatigue extrême & d'un repos abſolu, ne laiſſent point à l'homme ce loiſir, où, s'abandonnant à ſes idées, il peut enrichir ſon intelligence de combinaiſons nouvelles. Les moyens de ſatisfaire à ſes beſoins ſont même trop dépendans du haſard & des ſaiſons, pour exciter utilement une induſtrie

dont les progrès puiſſent ſe tranſmettre ; & chacun ſe borne à perfectionner ſon habileté ou ſon adreſſe perſonnelle.

Ainsi, les progrès de l'eſpece humaine durent alors être très-lents ; elles ne pouvoit en faire que de loin en loin, & lorſqu'elle étoit favoriſée par des circonſtances extraordinaires. Cependant, à la ſubſiſtance tirée de la chaſſe, de la pêche, ou des fruits offerts ſpontanément par la terre, nous voyons ſuccéder la nourriture fournie par des animaux que l'homme a réduits à l'état de domeſticité, qu'il ſait conſerver & multiplier. A ces moyens ſe joint enſuite une agriculture groſſiere ; il ne ſe contente plus des fruits ou des plantes qu'il rencontre ; il apprend à en former des proviſions, à les raſſembler autour de lui, à les ſemer, ou les planter, à en favoriſer la reproduction par le travail de la culture.

La propriété qui, dans le premier état, ſe bornoit à celle des animaux tués par lui, de ſes armes, de ſes filets, des uſtenſiles de ſon ménage, devint d'abord celle de ſon troupeau, & enſuite, celle de la

terre qu'il a défrichée & qu'il cultive. A la mort du chef, cette propriété ſe tranſmet naturellement à la famille. Quelques-uns poſſedent un ſuperflu ſuſceptible d'être conſervé. S'il eſt abſolu, il fait naître de nouveaux beſoins ; s'il n'a lieu que pour une ſeule choſe, tandis qu'on éprouve la diſette d'une autre, cette néceſſité donne l'idée des échanges : dès-lors, les relations morales ſe compliquent & ſe multiplient. Une ſécurité plus grande, un loiſir plus aſſuré & plus conſtant, permettent de ſe livrer à la méditation, ou du moins, à une obſervation ſuivie. L'uſage s'introduit pour quelques individus, de donner une partie de leur ſuperflu en échange d'un travail qui leur ſert à s'en diſpenſer eux-mêmes. Il exiſte donc une claſſe d'hommes dont le temps n'eſt pas abſorbé par un labeur corporel, & dont les deſirs s'étendent au-delà de leurs ſimples beſoins. L'induſtrie s'éveille ; les arts déjà connus s'étendent & ſe perfectionnent ; les faits que le haſard préſente à l'obſervation de l'homme plus attentif & plus exercé, font éclore des arts nouveaux ; la population s'accroît à meſure que les moyens de vivre deviennent moins périlleux & moins pré-

caires ; l'agriculture, qui peut nourrir un plus grand nombre d'individus ſur le même terrain, remplace les autres ſources de ſubſiſtance : elle favoriſe cette multiplication, qui, réciproquement, en accèlere les progrès ; les idées acquiſes ſe communiquent plus promptement & ſe perpétuent plus ſûrement dans une ſociété devenue plus ſédentaire, plus rapprochée, plus intime. Déjà l'aurore des ſciences commence à paroître ; l'homme ſe montre ſéparé des autres eſpeces d'animaux, & ne ſemble plus borné comme eux à un perfectionnement purement individuel.

Les relations plus étendues, plus multipliées, plus compliquées, que les hommes forment alors entr'eux, leur font éprouver la la néceſſité d'avoir un moyen de communiquer leurs idées aux perſonnes abſentes, de perpétuer la mémoire d'un fait avec plus de préciſion que par la tradition orale, de fixer les conditions d'une convention plus ſûrement que par le ſouvenir des témoins, de conſtater, d'une maniere moins ſujette à des changemens, ces coutumes reſpectées, auxquelles les membres d'une même

ſociété ſont convenus de ſoumettre leur conduite.

On ſentit donc le beſoin de l'écriture, & elle fut inventée. Il paroît qu'elle étoit d'abord, une véritable peinture à laquelle ſuccéda une peinture de convention, qui ne conſerva que les traits caractériſtiques des objets. Enſuite, par une eſpece de métaphore analogue à celle qui déjà s'étoit introduite dans le langage, l'image d'un objet phyſique exprima des idées morales. L'origine de ces ſignes, comme celle des mots, dût s'oublier à la longue; & l'écriture devint l'art d'attacher un ſigne conventionnel à chaque idée, à chaque mot, & par la ſuite, à chaque modification des idées & des mots.

Alors, on eut une langue écrite & une langue parlée, qu'il falloit également apprendre, entre leſquelles il falloit établir une correſpondance réciproque.

Des hommes de génie, des bienfaiteurs éternels de l'humanité, dont le nom, dont la patrie même ſont pour jamais enſevelis

dans l'oubli, obſerverent que tous les mots d'une langue, n'étoient que les combinaiſons d'une quantité très-limitée d'articulations premieres ; que le nombre de celles-ci, quoique très borné, ſuffiſoit pour former un nombre preſqu'infini de combinaiſons diverſes. Ils s'imaginerent de déſigner, par des ſignes viſibles, non les idées ou les mots qui y répondent, mais ces élémens ſimples dont les mots ſont compoſés.

DÈS-LORS, l'écriture alphabétique fut connue ; un petit nombre de ſignes ſuffit pour tout écrire, comme un petit nombre de ſons ſuffiſoit pour tout dire. La langue écrite fut la même que la langue parlée ; on n'eut beſoin que de ſavoir reconnoître & former ces ſignes peu nombreux, & ce dernier pas aſſura pour jamais les progrès de l'eſpece humaine.

PEUT-ÊTRE ſeroit-il utile aujourd'hui d'inſtituer une langue écrite qui, réſervée uniquement pour les ſciences, n'exprimant que ces combinaiſons d'idées ſimples, qui ſe retrouvent exactement les mêmes dans tous les eſprits, n'étant employée que pour

des raiſonnemens d'une rigueur logique ; pour des opérations de l'entendement préciſes & calculées, fut entendue par les hommes de tous les pays, & ſe traduiſit dans tous leurs idiômes, ſans pouvoir s'altérer comme eux en paſſant dans l'uſage commun.

ALORS, par une révolution ſinguliere, ce même genre d'écriture, dont la conſervation n'eut ſervi qu'à prolonger l'ignorance, deviendroit, entre les mains de la philoſophie, un inſtrument utile à la prompte propagation des lumieres ; au perfectionnement de la méthode des ſciences.

C'EST entre ce degré de civiliſation, & celui où nous voyons encore les peuplades ſauvages, que ſe ſont trouvés tous les peuples dont l'hiſtoire s'eſt conſervée juſqu'à nous, & qui, tantôt faiſant de nouveaux progrès, tantôt ſe replongeant dans l'ignorance, tantôt ſe perpétuant au milieu de ces alternatives, ou s'arrêtant à un certain terme, tantôt diſparoiſſant de la terre ſous le fer des conquérans, ſe confondant avec les vainqueurs, ou ſubſiſtant dans l'eſclavage, tantôt enfin,

recevant des lumieres d'un peuple plus éclairé, pour les tranſmettre à d'autres nations, forment une chaîne non interrompue entre le commencement des temps hiſtoriques & le ſiecle où nous vivons, entre les premieres nations qui nous ſoient connues, & les peuples actuels de l'Europe.

On peut donc appercevoir déjà trois parties bien diſtinctes dans le tableau que je me ſuis propoſé de tracer.

Dans la premiere, où les récits des voyageurs nous montrent l'état de l'eſpece humaine chez les peuples les moins civiliſés, nous ſommes réduits à deviner par quels dégrés l'homme iſolé, ou plutôt borné à l'aſſociation néceſſaire pour ſe reproduire, a pu acquérir ces premiers perfectionnemens dont le dernier terme eſt l'uſage d'un langage articulé; nuance la plus marquée, & même la ſeule qui, avec quelques idées morales plus étendues, & un foible commencement d'ordre ſocial, le fait alors différer des animaux vivans comme lui en ſociété réguliére & durable. Ainſi nous ne pouvons avoir ici d'autre guide que des

observations sur le développement de nos facultés.

Ensuite, pour conduire l'homme au point où il exerce des arts, où déjà la lumiere des sciences commence à l'éclairer, où le commerce unit les nations, où enfin l'écriture alphabétique est inventée, nous pouvons joindre à ce premier guide l'histoire des diverses sociétés qui ont été observées dans presque tous les dégrés intermédiaires, quoiqu'on ne puisse en suivre aucune dans tout l'espace qui sépare ces deux grandes époques de l'espece humaine.

Ici le tableau commence à s'appuyer en grande partie sur la suite des faits que l'histoire nous a transmis : mais il est nécessaire de les choisir dans celle de différens peuples, de les raprocher, de les combiner, pour en tirer l'histoire hypothétique d'un peuple unique, & former le tableau de ses progrès.

Depuis l'époque ou l'écriture alphabétique a été connue dans la Grece, l'histoire se lie à notre siecle, à l'état actuel de

l'eſpece humaine dans les pays les plus éclairés de l'Europe, par une ſuite non interrompue de faits & d'obſervations ; & le tableau de la marche & des progrès de l'eſprit humain eſt devenu véritablement hiſtorique. La philoſophie n'a plus rien à deviner, n'a plus de combinaiſons hipothétiques à former, il ſuffit de raſſembler, d'ordonner les faits, & de montrer les vérités utiles, qui naiſſent de leur enchaînement & de leur enſemble.

Il ne reſteroit enfin qu'un dernier tableau à tracer, celui de nos eſpérances, des progrès qui ſont réſervés aux générations futures, & que la conſtance des lois de la nature ſemble leur aſſurer. Il faudroit y montrer par quels degrés ce qui nous paroîtroit aujourd'hui un eſpoir chimérique, doit ſucceſſivement devenir poſſible & même facile ; pourquoi, malgré les ſuccès paſſagers des préjugés, & l'appui qu'ils reçoivent de la corruption des gouvernemens ou des peuples, la vérité ſeule doit obtenir un triomphe durable ; par quels liens la nature a indiſſolublement uni les progrès des lumieres & ceux de la liberté, de la vertu, du

reſpect pour les droits naturels de l'homme; comment ces ſeuls biens réels, ſi ſouvent ſéparés qu'on les a crus même incompatibles, doivent au contraire devenir inſéparables, dès l'inſtant où les lumieres auront atteint un certain terme dans un plus grand nombre de nations à la fois; & qu'elles auront pénétré la maſſe entiere d'un grand peuple, dont la langue ſeroit univerſellement répandue, dont les relations commerciales embraſſeroient toute l'étendue du globe. Cette réunion s'étant déjà opérée dans la claſſe entiere des hommes éclairés, on ne compteroit plus dès-lors parmi eux que des amis de l'humanité, occupés de concert d'en accélérer le perfectionnement & le bonheur.

Nous expoſerons l'origine, nous tracerons l'hiſtoire des erreurs générales, qui ont plus ou moins retardé ou ſuſpendu la marche de la raiſon, qui ſouvent même, autant que les événemens politiques ont fait rétrograder l'homme vers l'ignorance.

Les opérations de l'entendement qui

nous conduiſent à l'erreur ou qui nous y retiennent, depuis le paralogiſme ſubtil, qui peut ſurprendre l'homme le plus éclairé, juſqu'au rêve de la démence, n'appartiennent pas moins que la méthode de raiſonner juſte ou celle de découvrir la vérité, à la théorie du développement de nos facultés individuelles : &, par la même raiſon, la maniere dont les erreurs générales s'introduiſent parmi les peuples, s'y propagent, s'y tranſmettent, s'y perpétuent, fait partie du tableau hiſtorique des progrès de l'eſprit humain. Comme les vérités qui le perfectionnent & qui l'éclairent, elles ſont la ſuite néceſſaire de ſon activité, de cette diſproportion toujours exiſtante entre ce qu'il connoît, ce qu'il a le deſir & ce qu'il croit avoir beſoin de connoître.

On peut même obſerver que, d'après les loix générales du développement de nos facultés, certains préjugés ont dû naître à chaque époque de nos progrès, mais pour étendre bien au delà leur ſéduction ou leur empire ; parce que les hommes conſervent encore les erreurs de leur enfance, celles de leur pays & de leur ſiecle, long-temps après

après avoir reconnu toutes les vérités néceſſaires pour les détruire.

Enfin, dans tous les pays, dans tous les temps, il eſt des préjugés différens, ſuivant le degré d'inſtruction des diverſes claſſes d'hommes, comme ſuivant leurs profeſſions. Si ceux des philoſophes nuiſent aux nouveaux progrès de la vérité, ceux des claſſes moins éclairées retardent la propagation des vérités déjà connues; ceux de certaines profeſſions accréditées ou puiſſantes y oppoſent des obſtacles : ce ſont trois genres d'ennemis que la raiſon eſt obligée de combattre ſans ceſſe, & dont elle ne triomphe ſouvent qu'après une lutte longue & pénible. L'hiſtoire de ces combats, celle de la naiſſance, du triomphe & de la chûte des préjugés, occupera donc une grande place dans cet ouvrage, & n'en ſera pas la partie la moins importante ou la moins utile.

S'il exiſte une ſcience de prévoir les progrès de l'eſpece humaine, de les diriger, de les accélérer, l'hiſtoire de celle qu'elle a faits en doit être la baſe premiere. La philoſophie a dû proſcrire ſans doute cette ſuperſtition, qui croyoit preſque ne pouvoir trouver des

durée de ce beſoin a donné le temps de naître & de ſe développer à un ſentiment qui a dû inſpirer le deſir de perpétuer cette réunion. Cette même durée a ſuffi pour en faire ſentir les avantages. Une famille placée ſur un ſol qui offroit une ſubſiſtance facile, a pu enſuite ſe multiplier & devenir une peuplade.

Les peuplades qui auroient pour origine la réunion de pluſieurs familles ſéparées ont dû ſe former plus tard & plus rarement, puiſque la réunion depend alors & de motifs moins preſſans & de la combinaiſon d'un plus grand nombre de circonſtances.

L'art de fabriquer des armes, de donner une préparation aux alimens, de ſe procurer les uſtenſilles néceſſaires pour cette préparation, celui de conſerver ces mêmes alimens pendant quelque temps, d'en faire des proviſions pour les ſaiſons où il étoit impoſſible de s'en procurer de nouveaux, ces arts, conſacrés aux plus ſimples beſoins, furent le premier ſoin d'une réunion prolongée, & le premier caractere qui diſtingua la ſociété hu-

maine de celle que forment pluſieurs eſpeces d'animaux.

Dans quelques-unes de ces peuplades, les femmes cultivent autour des cabanes quelques plantes qui ſervent à la nourriture, & qui ſuppléent au produit de la chaſſe, ou de la pêche. Dans d'autres, formées aux lieux ou la terre offre ſpontanément une nourriture végétale, le ſoin de la chercher & de la recueillir occupe une partie du temps des ſauvages. Dans ces dernieres, où l'utilité de reſter unis ſe fait moins ſentir, on a pu obſerver la civiliſation réduite preſqu'à une ſimple ſociété de famille. Cependant on a trouvé par tout l'uſage d'une langue articulée.

Les relations plus fréquentes, plus durables avec les mêmes individus, l'identité de leurs intérêts, les ſecours mutuels qu'ils ſe donnoient, ſoit dans des chaſſes communes, ſoit pour réſiſter à un ennemi, ont dû produire également & le ſentiment de la juſtice & une affection mutuelle entre les membres de la ſociété. Bientôt cette affection s'eſt transformée en

plus grand eſpace, pour qu'elle ſoit plus complete dans ſes effets, n'avons-nous pas beſoin d'étudier dans l'hiſtoire de l'eſprit humain quels obſtacles nous reſtent à craindre, quels moyens nous avons de les ſurmonter ?

Je diviſerai en neuf grandes époques l'eſpace que je me propoſe de parcourir ; & j'oſerai, dans une dixieme, haſarder quelques apperçus ſur les deſtinées futures de l'eſpece humaine.

Je me bornerai à préſenter ici les principaux traits qui caractériſent chacune d'elles : je ne donnerai que les maſſes, ſans m'arrêter ni aux exceptions ni aux détails. J'indiquerai les objets, les réſultats dont l'ouvrage même offrira les développemens & les preuves.

PREMIERE ÉPOQUE.

Les hommes ſont réunis en peuplades.

AUCUNE obſervation directe ne nous inſtruit ſur ce qui a précédé cet état ; & c'eſt ſeulement en examinant les facultés intellectuelles, ou morales, & la conſtitution phyſique de l'homme, qu'on peut conjecturer comment il s'eſt élevé à ce premier degré de civiliſation.

DES obſervations ſur celles des qualités phyſiques qui peuvent favoriſer la premiere formation de la ſociété, une analyſe ſommaire du développement de nos facultés intellectuelles ou morales, doivent donc ſervir d'introduction au tableau de cette époque.

UNE ſociété de famille paroît naturelle à l'homme. Formée d'abord par le beſoin que les enfans ont de leurs parens, par la tendreſſe des meres, par celle des peres, quoique moins générale & moins vive, la longue

regles de conduite que dans l'hiſtoire des ſiecles paſſés, & des vérités, que dans l'étude des opinions anciennes. Mais ne doit-elle pas comprendre dans la même proſcription, le préjugé qui rejetteroit avec orgueil les leçons de l'expérience ? Sans doute, la méditation ſeule peut, par d'heureuſes combinaiſons, nous conduire aux vérités générales de la ſcience de l'homme. Mais, ſi l'obſervation des individus de l'eſpece humaine eſt utile au métaphyſicien, au moraliſte, pourquoi celle des ſociétés le leur ſeroit moins ? Pourquoi ne le ſeroit-elle pas au philoſophe politique ? S'il eſt utile d'obſerver les diverſes ſociétés qui exiſtent em même-temps, d'en étudier les rapports, pourquoi ne le ſeroit-il pas de les obſerver auſſi dans la ſucceſſion des temps ? En ſuppoſant même que ces obſervations puiſſent être négligées dans la recherche des vérités ſpéculatives, doivent-elles l'être, lorſqu'il s'agit d'appliquer ces vérités à la pratique & de détruire de la ſcience, l'art qui en doit être le réſultat utile ? Nos préjugés, les maux qui en ſont la ſuite, n'ont-ils pas leur ſource dans les préjugés de nos ancêtres ? Un des moyens les plus ſûrs de nous détromper des uns, de prévenir les autres,

n'eſt-il pas de nous en développer l'origine & les effets ?

SOMMES-NOUS au point où nous n'ayons plus à craindre, ni de nouvelles erreurs, ni le retour des anciennes ; où aucune inſtitution corruptrice ne puiſſe plus être préſentée par l'hypocriſie, adoptée par l'ignorance ou par l'enthouſiaſme ; où aucune combinaiſon vicieuſe ne puiſſe plus faire le malheur d'une grande nation ? Seroit-il donc inutile de ſavoir comment les peuples ont été trompés, corrompus, ou plongés dans la miſere ?

TOUT nous dit que nous touchons à l'époque d'une des grandes révolutions de l'eſpece humaine. Qui peut mieux nous éclairer ſur ce que nous devons en attendre ; qui peut nous offrir un guide plus ſûr pour nous conduire au milieu de ſes mouvemens, que le tableau des révolutions qui l'ont précédée & préparée ? L'état actuel des lumieres nous garantit qu'elle ſera heureuſe ; mais auſſi n'eſt-ce pas à condition que nous ſaurons nous ſervir de toutes nos forces ? Et pour que le bonheur qu'elle promet ſoit moins cherement acheté, pour qu'elle s'étende avec plus de rapidité dans un

attachement pour la ſociété elle-même.

Une haine violente, un inextinguible deſir de vengeance contre les ennemis de la peuplade, en devenoient la conſéquence néceſſaire.

Le beſoin d'un chef, afin de pouvoir agir en commun, ſoit pour ſe défendre, ſoit pour ſe procurer avec moins de peine une ſubſiſtance plus aſſurée & plus abondante, introduiſit dans ces ſociétés les premieres idées d'une autorité publique. Dans les circonſtances où la peuplade entiere étoit intéreſſée, où elle devoit prendre une réſolution commune, tous ceux qui avoient à l'exécuter devoient être conſultés. La foibleſſe des femmes, qui les excluoit des chaſſes éloignées & de la guerre, objets ordinaires de ces délibérations, les en fit éloigner également. Comme ces réſolutions exigeoient de l'expérience, on n'y admettoit que ceux à qui l'on pouvoit en ſuppoſer. Les querelles qui s'élevoient dans le ſein d'une même ſociété en troubloient l'harmonie, elles auroient pu la détruire : il étoit naturel de convenir que la déciſion en ſeroit remiſe

à ceux qui, par leur âge, par leurs qualités perſonnelles, inſpiroient le plus de confiance. Telle fut l'origine des premieres inſtitutions politiques.

La formation d'une langue a dû précéder ces inſtitutions. L'idée d'exprimer les objets par des ſignes conventionnels paroît audeſſus de ce qu'étoit l'intelligence humaine dans cet état de civiliſation ; mais il eſt vraiſemblable que ces ſignes n'ont été introduits dans l'uſage qu'à force de temps, par degrés & d'une maniere en quelque ſorte imperceptible.

L'invention de l'arc avoit été l'ouvrage d'un homme de génie : la formation d'une langue fut celui de la ſociété entiere. Ces deux genres de progrès appartiennent également à l'eſpece humaine. L'un, plus rapide, eſt le fruit des combinaiſons nouvelles, que les hommes favoriſés de la nature, ont le pouvoir de former ; il eſt le prix de leurs méditations & de leurs efforts ; l'autre, plus lent, naît des réflexions, des obſervations qui s'offrent à tous les hommes, & même des habitudes qu'ils contractent dans le cours de leur vie commune.

DEUXIEME ÉPOQUE.

LES PEUPLES PASTEURS.

Paſſage de cet état à celui des peuples agriculteurs.

L'IDÉE de conſerver les animaux pris à la chaſſe dut ſe préſenter aiſément, lorſque la douceur de ſes animaux en rendoit la garde facile, que le terrain des habitations leur fourniſſoit une nourriture abondante, que la famille avoit du ſuperflu, & qu'elle pouvoit craindre d'être réduite à la diſette par le mauvais ſuccès d'une autre chaſſe, ou par l'intempérie des ſaiſons.

APRÈS avoir gardé ces animaux comme une ſimple proviſion, l'on obſerva qu'ils pouvoient ſe multiplier, & offrir par-là une reſſource plus durable. Leur lait en préſentoit une nouvelle; & ces produits d'un troupeau qui, d'abord n'étoient qu'un ſupplément à celui de la chaſſe, devinrent un moyen de

ſubſiſtance plus aſſuré, plus abondant, moins pénible. La chaſſe ceſſa donc d'être le premier, & enſuite, d'être même comptée au nombre de ces moyens ; elle ne fut plus conſervée que comme un plaiſir, comme une précaution néceſſaire pour éloigner les bêtes féroces des troupeaux qui, étant devenus plus nombreux, ne pouvoient plus trouver une nourriture ſuffiſante autour des habitations.

Une vie plus ſédentaire, moins fatigante, offroit un loiſir favorable au développement de l'eſprit humain. Aſſurés de leur ſubſiſtance, n'étant plus inquiets pour leurs premiers beſoins, les hommes chercherent des ſenſations nouvelles dans les moyens d'y pourvoir.

Les arts firent quelques progrès ; on acquit quelques lumieres ſur celui de nourrir les animaux domeſtiques, d'en favoriſer la reproduction, & même d'en perfectionner les eſpeces.

On apprit à employer de la laine pour les vêtemens, à ſubſtituer l'uſage des tiſſus à celui des peaux.

ſervitude religieuſe, & faiſant acheter quelques bienfaits paſſagers par une longue & honteuſe tyrannie.

J'ENTENDS ici la formation d'une claſſe d'hommes dépoſitaires des principes, des ſciences, ou des procédés des arts, des myſteres, ou des cérémonies de la religion, des pratiques de la ſuperſtition, ſouvent même des ſecrets de la légiſlation & de la politique. J'entends cette ſéparation de l'eſpece humaine en deux portions; l'une deſtinée à enſeigner, l'autre faite pour croire; l'une cachant orgueilleuſement ce qu'elle ſe vante de ſavoir, l'autre recevant avec reſpect ce qu'on daigne lui révéler; l'une voulant s'élever au deſſus de la raiſon, & l'autre renonçant humblement à la ſienne, & ſe rabaiſſant au-deſſous de l'humanité, en reconnoiſſant dans d'autres hommes des prérogatives ſupérieures à leur commune nature.

CETTE diſtinction, dont, à la fin du dix-huitieme ſiecle, nos prêtres nous offrent encore les geſtes, ſe trouve chez les ſauvages les moins civiliſés, qui ont déjà leurs charlatans & leurs ſorciers. Elle eſt trop générale,

on la rencontre trop constamment à toutes les époques de la civilisation, pour qu'elle n'ait pas un fondement dans la nature même : aussi trouverons-nous dans ce qu'étoient les facultés de l'homme à ces premiers temps des sociétés, la cause de la crédulité des premieres dupes, comme celle de la grossiere habileté des premiers imposteurs.

Les mouvemens mesurés & réguliers s'exécutent avec moins de fatigue. Ceux qui les voient ou les entendent en saisissent l'ordre ; ou les rapports avec plus de facilité. Ils sont donc, par cette double raison, une source de plaisir. Aussi l'origine de la danse, de la musique, de la poésie, remonte-t-elle à la premiere enfance de la société. La danse y est employée pour l'amusement de la jeunesse, & dans les fêtes publiques. On y trouve des chansons d'amour & des chants de guerre : on y sait même fabriquer quelques instrumens de musique. L'art de l'éloquence n'est pas absolument inconnu dans ces peuplades : du moins on y sait prendre dans les discours d'appareil un ton plus grave & plus solemnel ; & même alors l'exagération oratoire ne leur est point étrangere.

La vengeance & la cruauté à l'égard des ennemis érigée en vertu, l'opinion qui condamne les femmes à une sorte d'esclavage, le droit de commander à la guerre regardé comme la prérogative d'une famille, enfin les premieres idées des diverses especes de superstitions, telles sont les erreurs qui dis-

tinguent cette époque, & dont il faudra rechercher l'origine & développer les motifs. Car l'homme n'adopte pas ſans raiſon l'erreur, que ſa premiere éducation ne lui a pas rendue en quelque ſorte naturelle : s'il en reçoit une nouvelle, c'eſt qu'elle eſt liée à des erreurs de l'enfance, c'eſt que ſes intérêts, ſes paſſions, ſes opinions, ou les événemens l'ont diſpoſé à la recevoir.

QUELQUES connoiſſances groſſieres d'aſtronomie, celle de quelques plantes médicinales, employées pour guérir les maladies ou les bleſſures ſont les ſeules ſciences des ſauvages & déjà elles ſont corrompues par un mêlange de ſuperſtition.

MAIS cette même époque nous préſente encore une fait important dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. On peut y obſerver les premieres traces d'une inſtitution qui a eu ſur ſa marche des influences oppoſées, accélérant les progrès des lumieres, en même temps qu'elle répandoit l'erreur, enrichiſſant les ſciences de vérités nouvelles, mais précipitant le peuple dans l'ignorance & dans la

La ſociété dans les familles devint plus douce, ſans devenir moins intime. Comme les troupeaux de chacune d'elles ne pouvoient ſe multiplier avec égalité, il s'établit une différence de richeſſe. Alors, on imagina de partager le produit de ſes troupeaux avec un homme qui n'en avoit pas, & qui devoit conſacrer ſon temps & ſes forces aux ſoins qu'ils exigent. Alors, on vit que le travail d'un individu jeune, bien conſtitué, valoit plus que ne coûtoit ſa ſubſiſtance rigoureuſement néceſſaire; & l'on prit l'habitude de garder les priſonniers de guerre pour eſclaves, au lieu de les égorger.

L'HOSPITALITÉ, qui ſe pratique auſſi chez les ſauvages, prend chez les peuples paſteurs un caractere plus prononcé, plus ſolemnel, même parmi ceux qui errent dans des chariots ou ſous des tentes. Il s'offre de plus fréquentes occaſions de l'exercer réciproquement d'individu à individu, de famille à famille, de peuple à peuple. Cet acte d'humanité devient un devoir ſocial, & on l'aſſujettit à des regles.

ENFIN,

Enfin, comme certaines familles avoient non-seulement une subsistance assurée, mais un superflu constant, & que d'autres hommes manquoient du nécessaire, la compassion naturelle pour leurs souffrances fit naître le sentiment & l'habitude de la bienfaisance.

Les mœurs durent s'adoucir, l'esclavage des femmes eut moins de dureté, & celles des riches cessèrent d'être condamnées à des travaux pénibles.

Plus de variété dans les choses employées à satisfaire les divers besoins, dans les instrumens qui servoient à les préparer, plus d'inégalité dans leur distribution, durent multiplier les échanges, & produire un véritable commerce ; il ne put s'étendre sans faire sentir la nécessité d'une mesure commune, d'une espece de monnoie.

Les peuplades devinrent plus nombreuses : en même temps, afin de nourrir plus facilement les troupeaux, les habitations se séparèrent davantage quand elles restèrent fixes : ou bien, elles se changèrent en campemens

mobiles ; quand les hommes eurent appris à employer, pour porter ou traîner les fardeaux, quelques-unes des eſpeces d'animaux qu'ils avoient ſubjugués.

CHAQUE nation eut un chef pour la guerre ; mais s'étant diviſée en pluſieurs tribus, par la néceſſité de s'aſſurer des pâturages, chaque tribu eut auſſi le ſien. Preſque par-tout, cette ſupériorité fut attachée à certaines familles. Les chefs de famille qui avoient de nombreux troupeaux, beaucoup d'eſclaves, qui employoient à leur ſervice un grand nombre de citoyens plus pauvres, partagerent l'autorité des chefs de leur tribu, comme ceux-ci partageoient celle des chefs de nations ; du moins, lorſque le reſpect dû à l'âge, à l'expérience, aux exploits, leur en donnoit le crédit : & c'eſt à cette époque de la ſociété qu'il faut placer l'origine de l'eſclavage & de l'inégalité des droits politiques entre les hommes parvenus à l'âge de la maturité.

CE furent les conſeils de chefs de famille ou de tribu qui, d'après la juſtice naturelle,

ou d'après les usages reconnus ; decidèrent les contestations ; déjà plus nombreuses & plus compliquées. La tradition de ces jugemens, en attestant les usages, en les perpétuant, forma bientôt une espece de jurisprudence plus réguliere, plus constante, que d'ailleurs les progrès de la société avoient rendue nécessaire. L'idée de la propriété & de ses droits avoit acquis plus d'étendue & de précision. Le partage des successions, devenu plus important, avoit besoin d'être assujetti à des regles fixes. Les conventions plus fréquentes ne se bornoient plus à des objets aussi simples ; elles durent être soumises à des formes ; la maniere d'en constater l'existence, pour en assurer l'exécution, eut aussi ses lois.

L'UTILITÉ de l'observation des étoiles, l'occupation qu'elles offroient pendant de longues veilles, le loisir dont jouissoient les bergers, durent amener quelques foibles progrès dans l'astronomie.

MAIS en même temps on vit se perfectionner l'art de tromper les hommes pour les dépouiller, & d'usurper sur leurs opi-

nions une autorité fondée sur des craintes & des espérances chimériques. Il s'établit des cultes plus réguliers, des systêmes de croyance moins grossièrement combinés. Les idées des puissances naturelles se raffinèrent en quelque sorte & à côté de ces opinions, on vit s'établir ici des princes pontifes, là des familles ou des tribus sacerdotales, ailleurs des colléges de prêtres ; mais toujours une classe d'individus affectant d'insolentes prérogatives, se séparant des hommes pour les mieux asservir, & cherchant à s'emparer exclusivement de la médecine, de l'astronomie, pour réunir tous les moyens de subjuguer les esprits, pour ne leur en laisser aucun de démasquer son hypocrisie & de briser ses fers.

Les langues s'enrichirent sans devenir moins figurées ou moins hardies. Les images qu'elles employoient furent variées & plus douces : on les prit dans la vie pastorale, comme dans celle des forêts, dans les phénomenes réguliers de la nature, comme dans ses bouleversemens. Le chant, les instrumens, la poésie se perfectionnerent dans un loisir qui les soumettoit à des auditeurs plus pai-

ſibles ; & dès-lors plus difficiles ; qui permettoit d'obſerver ſes propres ſentimens, de juger ſes premieres idées, & de choiſir entre elles.

L'OBSERVATION a dû faire remarquer que certaines plantes offroient aux troupeaux une ſubſiſtance meilleure ou plus abondante : on a ſenti l'utilité d'en favoriſer la production, de les ſéparer des autres plantes qui ne donnoient qu'une nourriture foible, mal-ſaine, même dangereuſe ; & l'on eſt parvenu à en trouver les moyens.

DE même, dans les pays où des plantes, des graines, des fruits ſpontanément offerts par le ſol, contribuoient, avec les produits des troupeaux, à la nourriture de l'homme, on a dû obſerver auſſi comment ces végétaux ſe multiplioient ; & dès-lors chercher à les raſſembler dans les terrains les plus voiſins des habitations ; à les ſéparer des végétaux inutiles, pour que ce terrain leur appartînt tout entier ; à les mettre à l'abri des animaux ſauvages, & des troupeaux, & même de la rapidité des autres hommes.

Ces idées ont dû naître encore, & même plutôt, dans les pays plus féconds, où ces productions ſpontanées de la terre ſuffiſoient preſque à la ſubſiſtance des hommes. Ils commencerent donc à ſe livrer à l'agriculture.

Dans un pays fertile, dans un climat heureux, le même eſpace de terrain produit en grains, en fruits, en racines, de quoi nourrir beaucoup plus d'hommes que s'il étoit employé en pâturages. Ainſi, lorſque la nature du ſol ne rendoit pas cette culture trop pénible, lorſqu'on eut découvert le moyen d'y employer les mêmes animaux qui ſervoient aux peuples paſteurs pour les voyages ou pour les tranſports, lorſque les inſtrumens aratoires eurent acquis quelque perfection, l'agriculture devint la ſource de ſubſiſtance la plus abondante, l'occupation premiere des peuples; & le genre humain atteignit ſa troiſieme époque.

Quelques peuples ſont reſtés, depuis un temps immémorial, dans un des deux états que nous venons de parcourir. Non-ſeulement, ils ne ſe ſont pas élevés d'eux-mêmes

à de nouveaux progrès, mais les relations qu'ils ont eues avec les peuples parvenus à un très-haut degré de civiliſation, le commerce qu'ils ont ouvert avec eux, n'y ont pu produire cette révolution. Ces relations, ce commerce leur ont donné quelques connoiſſances, quelqu'induſtrie, & ſur-tout beaucoup de vices, mais n'ont pu les tirer de cette eſpece d'immobilité.

Le climat, les habitudes, les douceurs attachées à cette indépendance preſqu'entiere, qui ne peut ſe retrouver que dans une ſociété plus perfectionnée même que les nôtres, l'attachement naturel de l'homme aux opinions reçues dès l'enfance, & aux uſages de leur pays, l'averſion naturelle de l'ignorance pour toute eſpece de nouveauté, la pareſſe de corps, & ſur-tout celle d'eſprit, qui l'emportoient ſur la curioſité ſi foible encore, l'empire que la ſuperſtition exerçoit déjà ſur ces premieres ſociétés, telles ont été les principales cauſes de ce phénomene ; mais il faut y joindre l'avidité, la cruauté, la corruption, les préjugés des peuples policés. Ils ſe montroient à ces nations, plus puiſſans, plus riches, plus inſtruits, plus actifs, mais plus vi-

cieux, & ſur-tout, moins heureux qu'elles? Elles ont dû ſouvent être moins frappées de la ſupériorité de ces peuples, qu'effrayées de la multiplicité & de l'étendue de leurs beſoins, des tourmens de leur avarice, des éternelles agitations de leurs paſſions toujours actives, toujours inſatiables. Quelques philoſophes ont plaint ces nations; d'autres les ont louées: ils ont appellé ſageſſe & vertu, ce que les premiers appeloient ſtupidité & pareſſe.

La queſtion élevée entr'eux ſe trouvera réſolue dans le cours de cet ouvrage. On y verra pourquoi les progrès de l'eſprit n'ont pas toujours été ſuivis du progrès des ſociétés vers le bonheur & la vertu, comment le mélange des préjugés & des erreurs a pu altérer le bien qui doit naître des lumieres, mais qui dépend plus encore de leur pureté que de leur étendue. Alors, on verra que ce paſſage orageux & pénible d'une ſociété groſſiere à l'état de civiliſation des peuples éclairés & libres, n'eſt point une dégénération de l'eſpece humaine, mais une criſe néceſſaire dans ſa marche graduelle vers ſon perfectionnement abſolu. On verra que ce n'eſt pas l'accroiſſement des lumieres, mais

leur décadence, qui a produit les vices des peuples policés ; & qu'enfin, loin de jamais corrompre les hommes, elles les ont adoucis, lorſqu'elles n'ont pu les corriger ou les changer.

TROISIEME EPOQUE.

Progrès des peuples agriculteurs, jusqu'à l'invention de l'écriture alphabétique.

L'UNIFORMITÉ du tableau que nous avons tracé jusqu'ici va bientôt disparoître. Ce ne sont plus de foibles nuances qui sépareront les mœurs, les caracteres, les opinions, les superstitions de peuples attachés à leur sol, & perpétuant presque sans mélange une premiere famille.

LES inventions, les conquêtes, les formations des empires, leurs bouleversemens, vont bientôt mêler & confondre les nations, tantôt les dissiper sur un nouveau territoire, tantôt couvrir à la fois un même sol de peuples différens.

LE hasard des événemens viendra troubler sans cesse la marche lente, mais réguliere

de la nature, la retarder ſouvent, l'accélérer quelquefois.

Le phénomene que l'on obſerve chez une nation, dans un tel ſiecle, a ſouvent pour cauſe une révolution opérée à mille lieues & à dix ſiecles de diſtance ; & la nuit du temps a couvert une grande partie de ces événemens, dont nous voyons les influences s'exercer ſur les hommes qui nous ont précedés, & quelquefois s'étendre ſur nous-mêmes.

Mais il faut conſidérer d'abord les effets de ce changement dans une ſeule nation, & indépendamment de l'influence que les conquêtes & le mêlange des peuples ont pu exercer.

L'agriculture attache l'homme au ſol qu'il cultive. Ce n'eſt plus ſa perſonne, ſa famille, ſes inſtrumens de chaſſe, qu'il lui ſuffiroit de tranſporter ; ce ne ſont plus même ſes troupeaux qu'il auroit pu chaſſer devant lui. Des terrains qui n'appartiennent à perſonne ne lui offriroient plus de ſubſiſtances dans ſa fuite, ou pour lui-même, ou

pour les animaux qui lui fourniſſent ſa nourriture.

CHAQUE terrain a un maître à qui ſeul les fruits en appartiennent. La récolte s'élevant au-deſſus des dépenſes néceſſaires pour l'obtenir, de la ſubſiſtance & de l'entretien des hommes & des animaux qui l'ont préparée, offre à ce propriétaire une richeſſe annuelle, qu'il n'eſt obligé d'acheter par aucun travail.

DANS les deux premiers états de la ſociété, tous les individus, toutes les familles du moins, exerçoient à-peu-près tous les arts néceſſaires.

MAIS, lorſqu'il y eut des hommes qui ſans travail, vécurent du produit de leur terre, & d'autres des ſalaires que leur payoient les premiers, quand les travaux ſe furent multipliés, quand les procédés des arts furent devenus plus étendus & plus compliqués, l'intérêt commun força bientôt à les diviſer. On s'apperçut que l'induſtrie d'un individu ſe perfectionnoit davantage, lorſqu'elle s'exerçoit ſur moins d'objets, que la main exécutoit

avec plus de promptitude & de préciſion un plus petit nombre de mouvemens, quand une longue habitude les lui avoit rendus plus familiers ; qu'il falloit moins d'intelligence pour bien faire un ouvrage, quand on l'avoit plus ſouvent répété.

Ainsi, tandis qu'une partie des hommes ſe livroit aux travaux de la culture, d'autres en préparoient les inſtrumens. La garde des beſtiaux, l'économie intérieure, la fabrication des habits, devinrent également des occupations ſéparées. Comme, dans les familles qui n'avoient qu'une propriété peu étendue, un ſeul de ſes emplois ne ſuffiſoit pas pour occuper tout le temps d'un individu, pluſieurs d'entre elles ſe partagerent le travail & le ſalaire d'un ſeul homme. Bientôt les ſubſtances employées dans les arts ſe multipliant, & leur nature exigeant des procédés différens, celles qui en demandoient d'analogues formerent des genres ſéparés, à chacun deſquels s'attacha une claſſe particuliere d'ouvriers. Le commerce s'étendit, embraſſa un plus grand nombre d'objets, & les tira d'un plus grand territoire, & alors il ſe forma une autre claſſe d'hommes uniquement occupée d'acheter des

denrées pour les conſerver, les tranſporter, les revendre avec profit.

Ainsi aux trois claſſes qu'on pouvoit diſtinguer déjà dans la vie paſtorale, celle des propriétaires, celle des domeſtiques attachés à la famille des premiers, enfin celle des eſclaves, il faut maintenant ajouter celle des ouvriers de toute eſpece & celle des marchands.

C'est alors que, dans une ſociété plus fixe, plus rapprochée & plus compliquée, on a ſenti la néceſſité d'une légiſlation plus réguliere & plus étendue; qu'il a fallu déterminer avec une préciſion plus rigoureuſe, ſoit des peines pour les crimes, ſoit des formes pour les conventions; ſoumettre à des regles plus ſéveres les moyens de vérifier les faits, auxquels on devoit appliquer la loi.

Ces progrès furent l'ouvrage lent & graduel du beſoin & des circonſtances; ce ſont quelques pas de plus dans la route que déjà l'on avoit ſuivie chez les peuples paſteurs.

Dans les premieres époques, l'éducation fut purement domestique. Les enfans s'instruisoient auprès de leur pere, soit dans les travaux communs, soit dans les arts qu'il savoit exercer, recevoient de lui le petit nombre de traditions qui formoient l'histoire de la peuplade ou celle de la famille, les fables qui s'y étoient perpétuées, la connoissance des usages nationaux, & celle des principes ou des préjugés qui devoient composer leur morale grossiere.

Ils se formoient dans la société de leurs amis au chant, à la danse, aux exercices militaires. A l'époque où nous sommes parvenus, les enfans des familles plus riches reçurent une sorte d'éducation commune soit dans les villes par la conversation des vieillards, soit dans la maison d'un chef auquel ils s'attachoient. C'est là qu'ils s'instruisoient des lois du pays, de ses usages, de ses préjugés, & qu'ils apprenoient à chanter les poëmes dans lesquels on en avoit renfermé l'histoire.

L'habitude d'une vie plus sédentaire avoit établi entre les deux sexes une plus

grande égalité. Les femmes ne furent plus considérées comme un simple objet d'utilité, comme des esclaves seulement plus rapprochées du maître. L'homme y vit des compagnes, & apprit enfin ce qu'elles pouvoient pour son bonheur. Cependant, même dans les pays où elles furent le plus respectées, où la polygamie fut proscrite, ni la raison ni la justice n'allerent jusqu'à une entiere réciprocité dans les devoirs ou dans le droit de se séparer, jusqu'à l'égalité dans les peines portées contre l'infidélité.

L'HISTOIRE de cette classe des préjugés & de leur influence sur le sort de l'espece humaine doit entrer dans le tableau que je me suis proposé de tracer ; & rien ne servira mieux à montrer jusqu'à quel point son bonheur est attaché aux progrès de la raison.

QUELQUES nations resterent dispersées dans les campagnes. D'autres se réunirent dans des villes, qui devinrent la résidence du chef commun, désigné par un nom correspondant au mot de *Roi* ; celle des chefs de tribu qui partageoient son pouvoir

&

& des anciens de chaque grande famille. C'eſt là que ſe décidoient les affaires communes de la ſociété, que ſe jugeoient les affaires particulieres. C'eſt là qu'on raſſembloit ſes richeſſes les plus précieuſes, pour les ſouſtraire aux brigands qui durent ſe multiplier en même temps que ces richeſſes ſédentaires. Lorſque les nations reſterent diſperſées ſur leur territoire, l'uſage détermina un lieu & une époque pour les réunions des chefs, pour les délibérations ſur les intérêts communs, pour les tribunaux qui prononçoient les jugemens.

Les nations qui ſe reconnoiſſoient une origine commune, qui parloient la même langue, ſans renoncer à ſe faire la guerre entre elles, formerent preſque toujours une fédération plus ou moins intime, convinrent de ſe réunir, ſoit contre des ennemis étrangers, ſoit pour venger mutuellement leurs injures, ſoit pour remplir en commun quelque devoir religieux.

L'hospitalité & le commerce produiſirent même quelques relations conſtantes entre des nations différentes par leur origine,

leurs coutumes & leur langage : relations que le brigandage & la guerre interrompoient ſouvent, mais que renouoit enſuite la néceſſité, plus forte que l'amour du pillage & la ſoif de la vengeance.

ÉGORGER les vaincus, les dépouiller & les réduire à l'eſclavage, ne formerent plus le ſeul droit reconnu entre les nations ennemies. Des ceſſions de territoire, des rançons, des tributs, prirent en partie la place de ces violences barbares.

A cette époque, tout homme qui poſſédoit des armes étoit ſoldat ; celui qui en avoit de meillures, qui avoit pu s'exercer davantage à les manier, qui pouvoit en fournir à d'autres, à condition qu'ils le ſuivroient à la guerre, qui, par les proviſions qu'il avoit raſſemblées ſe trouvoit en état de ſubvenir à leurs beſoins, devenoit néceſſairement un chef : mais cette obéiſſance preſque volontaire n'entraînoit pas une dépendance ſervile.

COMME rarement on avoit beſoin de faire des lois nouvelles, comme il n'étoit

pas de dépenſes publiques auxquelles les citoyens fuſſent forcés de contribuer, & que, ſi elles devenoient néceſſaires, le bien des chefs ou les terres conſervées en commun devoient les acquitter ; comme l'idée de gêner par des réglemens l'induſtrie & le commerce étoit inconnue ; comme la guerre offenſive étoit décidée par le conſentement général, ou faite uniquement par ceux que l'amour de la gloire & le goût du pillage y entraînoit volontairement ; l'homme ſe croyoit libre dans ces gouvernemens groſſiers, malgré l'hérédité preſque générale des premiers chefs ou des rois, & la prérogative, uſurpée par d'autres chefs inférieurs, de partager ſeuls l'autorité politique & d'exercer les fonctions du gouvernement, comme celles de la magiſtrature.

MAIS ſouvent un roi ſe livroit à des vengeances perſonnelles, à des actes arbitraires de violence ; ſouvent, dans ces familles privilégiées, l'orgueil, la haine héréditaire, les fureurs de l'amour & la ſoif de l'or multiplioient les crimes, tandis que les chefs réunis dans les villes, inſtrumens des paſſions des rois, y excitoient les factions & les

guerres civiles ; opprimoient le peuple par des jugemens iniques, le tourmentoient par les crimes de leur ambition, comme par leurs brigandages.

CHEZ un grand nombre de nations, les excès de ces familles lasserent la patience des peuples : elles furent anéanties, chassées, ou soumises à la loi commune ; rarement elles conserverent leur titre avec une autorité limitée par la loi commune ; & l'on vit s'établir ce qu'on a depuis appelé des républiques.

AILLEURS ces rois entourés de satellites, parce qu'ils avoient des armes & des trésors à leur distribuer, exercerent une autorité absolue : telle fut l'origine de la tyrannie.

DANS d'autres contrées, sur-tout dans celles où les petites nations ne se réunirent point dans des villes, les premieres formes de ces constitutions grossieres furent conservées, jusqu'au moment qui vit ces peuples, ou tomber sous le joug d'un conquérant, ou, entraînés eux-mêmes par l'esprit

de brigandage, ſe répandre ſur un territoire étranger.

CETTE tyrannie, reſſerrée dans un trop petit eſpace, ne pouvoit avoir qu'une courte durée. Les peuples ſecouerent bientôt ce joug impoſé par la force ſeule, & que l'opinion même n'eût pu maintenir. Le monſtre étoit vu de trop près, pour ne pas inſpirer plus d'horreur que d'effroi : & la force comme l'opinion ne peuvent forger des chaînes durables, ſi les tyrans n'étendent pas leur empire à une diſtance aſſez grande, pour pouvoir cacher à la nation qu'ils oppriment, en la diviſant, le ſecret de ſa puiſſance & de leur foibleſſe.

L'HISTOIRE des républiques appartient à l'époque ſuivante : mais celle qui nous occupe va nous préſenter un ſpectacle nouveau.

UN peuple agriculteur, ſoumis à une nation étrangere, n'abandonne point ſes foyers : la néceſſité le contraint à travailler pour ſes maîtres.

TANTÔT la nation dominatrice ſe con-

tente de laiſſer, ſur le territoire conquis, des chefs pour le gouverner, des ſoldats pour le défendre, & ſur-tout pour en contenir les habitans, & d'exiger des ſujets ſoumis & déſarmés un tribut en monnoie, ou en denrées. Tantôt elle s'empare du territoire même, en diſtribue la propriété à ſes ſoldats, à ſes capitaines; mais alors elle attache à chaque terre l'ancien colon qui la cultivoit, & le ſoumet à ce nouveau genre de ſervitude, réglé par des lois plus ou moins rigoureuſes. Un ſervice militaire, un tribut, ſont, pour les individus du peuple conquérant, la condition attachée à la jouiſſance de ces terres.

D'AUTRES fois, elle ſe réſerve la propriété même du territoire, & n'en diſtribue que l'uſufruit, en impoſant les mêmes conditions. Preſque toujours les circonſtances font employer à la fois ces trois manieres de récompenſer les inſtrumens de la conquête, & de dépouiller les vaincus.

DE-LA nous voyons naître de nouvelles claſſes d'hommes; les deſcendans du peuple dominateur, & ceux du peuple opprimé; une nobleſſe héréditaire, qu'il ne faut pas con-

fondre avec le praticiat des républiques ; un peuple condamné aux travaux, à la dépendance, à l'humiliation, ſans l'être à l'eſclavage; enfin, des eſclaves de la glebe, diſtingués des eſclaves domeſtiques, & dont la ſervitude moins arbitraire peut oppoſer la loi aux caprices de leurs maîtres.

C'EST encore ici que l'on peut obſerver l'origine de la féodalité, qui n'a pas été un fléau particulier à nos climats, mais qu'on a retrouvé preſque ſur tout le globe aux mêmes époques de la civiliſation, & toutes les fois qu'un même territoire a été occupé par deux peuples, entre leſquels la victoire avoit établi une inégalité héréditaire.

LE deſpotiſme, enfin, fut encore le fruit de la conquête. J'entends ici par deſpotiſme, pour le diſtinguer des tyrannies paſſagères, loppreſſion d'un peuple par un ſeul homme, qui le domine par l'opinion, par l'habitude, ſur-tout par une force militaire, ſur les individus de laquelle il exerce lui-même une autorité arbitraire, mais dont il eſt forcé de reſpecter les préjugés, de flatter les caprices, de careſſer l'avidité & l'orgueil.

Immédiatement entouré d'une portion nombreuſe & choiſie de cette force armée formée de la nation conquérante & étrangere à la maſſe de ſes ſujets ; environné des chefs les plus puiſſans de la milice ; retenant les provinces par des généraux, qui ont à leurs ordres des portions plus foibles de cette même armée, il regne par la terreur : & perſonne dans ce peuple abattu, ou parmi ces chefs diſperſés, & rivaux l'un de l'autre, ne conçoit la poſſibilité de lui oppoſer des forces, que celles dont il diſpoſe, ne puiſſent écraſer à l'inſtant.

Un ſoulevement de la garde, une ſédition de la capitale peuvent être funeſtes au deſpote, mais ſans affoiblir le deſpotiſme. Le général d'une armée victorieuſe peut, en détruiſant une famille conſacrée par le préjugé, fonder une dynaſtie nouvelle ; mais c'eſt pour exercer la même tyrannie.

Dans cette troiſieme époque, les peuples qui n'ont encore éprouvé le malheur, ni d'être conquérans, ni d'être conquis, nous offrent ces vertus ſimples & fortes des nations agricoles, ces mœurs des temps héroïques,

dont un mêlange de grandeur & de férocité, de généroſité & de barbarie, rend le tableau ſi attachant, & nous ſéduit encore au point de les admirer, & même de les regretter.

Le tableau de celles qu'on obſerve dans les empires fondés par les conquérans, nous préſente au contraire toutes les nuances de l'aviliſſement & de la corruption, où le deſpotiſme & la ſuperſtition peuvent amener l'eſpece humaine. C'eſt là que l'on voit naître les tributs ſur l'induſtrie & le commerce, les exactions qui font acheter le droit d'employer ſes facultés à ſon gré, les lois qui gênent l'homme dans le choix de ſon travail & dans l'uſage de ſa propriété, celles qui attachent les enfans à la profeſſion de leurs peres, les confiſcations, les ſupplices attroces ; en un mot, tout ce que le mépris pour l'eſpece humaine a pu inventer d'actes arbitraires, de tyrannies légales & d'atrocités ſuperſtitieuſes.

On peut remarquer que dans les peuplades qui n'ont point eſſuyé de grandes révolutions, les progrès de la civiliſation ſe ſont

arrêtés à un terme très-peu élevé. Les hommes y éprouvoient cependant déjà ce beſoin d'idées ou de ſenſations nouvelles, premier mobile des progrès de l'eſprit humain, qui produit également le goût des ſuperfluités du luxe, aiguillon de l'induſtrie, & la curioſité, perçant d'un œil avide le voile, dont la nature a caché ſes ſecrets. Mais il eſt arrivé preſque par-tout que, pour échapper à ce beſoin, les hommes ont cherché, ont adopté avec une ſorte de fureur des moyens phyſiques de ſe procurer des ſenſations qui puſſent ſe renouveler ſans ceſſe : telle eſt l'habitude des liqueurs fermentées, des boiſſons chaudes, de l'opium, du tabac, du behtgel. Il eſt peu de peuples chez qui l'on n'obſerve une de ces habitudes, d'où naît un plaiſir qui remplit les journées entieres, ou ſe répete à toutes les heures, qui empêche de ſentir le poids du temps, ſatisfait au beſoin d'être occupé ou réveillé, finit par l'émouſſer, & prolonge pour l'eſprit humain la durée de ſon enfance & de ſon inactivité : & ces mêmes habitudes, qui ont été un obſtacle aux progrès des nations ignorantes ou aſſervies, s'oppoſent encore dans les pays éclairés, à ce que la vérité

répande dans toutes les classes une lumiere égale & pure.

En exposant ce que furent les arts dans les deux premieres époques de la société, on fera voir comment à ceux de travailler le bois, la pierre, ou les os d'animaux, d'en préparer les peaux, & de former des tissus, ces peuples primitifs purent joindre les arts plus difficiles de la teinture, de la poterie, & même les commencemens des travaux sur les métaux.

Les progrès de ces arts auroient été lents dans les nations isolées, mais les communications, même foibles, qui s'établirent entre elles, en accélérerent la marche. Un procédé nouveau, découvert chez un peuple, devint commun à ses voisins. Les conquêtes, qui tant de fois ont détruit les arts, commencerent par les répandre, & servirent à leur perfectionnement, avant de l'arrêter ou de contribuer à leur chute.

On voit plusieurs de ces arts portés au plus haut degré de perfection chez des peuples, où la longue influence de la superstition

& du deſpotiſme, a conſommé la dégradation de toutes les facultés humaines. Mais, ſi l'on obſerve les prodiges de cette induſtrie ſervile, on, n'y verra rien qui annonce les bienfaits du génie : tous les perfectionnemens y paroiſſent l'ouvrage lent & pénible d'une longue routine ; par-tout, à côté de cette induſtrie qui nous étonne, on apperçoit des traces d'ignorance & de ſtupidité, qui nous en décelent l'origine.

DANS des ſociétés ſédentaires & paiſibles, l'aſtronomie, la médecine, les notions les plus ſimples de l'anatomie, la connoiſſance des minéraux & des plantes, les premiers élémens de l'étude des phénomenes de la nature, ſe perfectionnerent, ou plutôt s'étendirent par le ſeul effet du temps, qui, multipliant les obſervations, conduiſoit, d'une maniere lente, mais ſûre, à ſaiſir facilement & preſque au premier coup d'œil quelques-unes des conſéquences générales, auxquelles ces obſervations devoient conduire.

CEPENDANT ces progrès furent très-foibles ; & les ſciences ſeroient reſtées plus

long-temps dans leur premiere enfance, ſi certaines familles, ſi ſur-tout des caſtes particulieres n'en avoient fait le premier fondement de leur gloire, ou de leur puiſſance.

On avoit déjà pu joindre l'obſervation de l'homme & des ſociétés à celle de la nature. Déjà un petit nombre de maximes de morale-pratique & de politique, ſe tranſmettoient de générations en générations : ces caſtes s'en emparerent ; les idées religieuſes, les préjugés, les ſuperſtitions accrurent encore leur domaine. Elles ſuccéderent aux premieres aſſociations, aux premieres familles des charlatans & des ſorciers : mais elles employerent plus d'art pour ſéduire des eſprits moins groſſiers. Leurs connoiſſances réelles, l'auſtérité apparente de leur vie, un mépris hypocrite pour ce qui eſt l'objet des déſirs des hommes vulgaires, donnerent de l'autorité à leurs preſtiges, tandis que ces mêmes preſtiges conſacroient, aux yeux du peuple, & ces foibles connoiſſances & ces hypocrites vertus. Les membres de ces ſociétés ſuivirent d'abord, avec une ardeur preſque égale, deux objets bien différens ;

l'un d'acquérir pour eux-mêmes de nouvelles connoiſſances ; l'autre, d'employer celles qu'ils avoient à tromper le pleuple, à dominer les eſprits.

Leurs ſages s'occuperent ſur-tout de l'aſtronomie : &, autant qu'on en peut juger par les reſtes épars des monumens de leurs travaux, il paroît qu'ils atteignirent le point le plus haut où l'on puiſſe s'élever, ſans le ſecours des lunettes, ſans l'appui des théories mathématiques ſupérieures aux premiers élémens.

En effet, à l'aide d'une longue ſuite d'obſervations, on peut parvenir à une connoiſſance des mouvemens des aſtres aſſez préciſe, pour mettre en état de calculer & de prédire les phénomenes céleſtes. Ces lois empyriques, d'autant plus faciles à trouver que les obſervations s'étendent ſur un plus long eſpace de temps, n'ont point conduit ces premiers aſtronomes juſqu'à la découverte des lois générales du ſyſtême du monde ; mais elles y ſuppléoient ſuffiſamment pour tout ce qui pouvoit intéreſſer les beſoins de l'homme, ou ſa curioſité, & ſervir à augmenter le crédit

de ces uſupateurs du droit excluſif de l'inſtruire.

Il paroît qu'on leur doit l'idée ingénieuſe des échelles arithmétiques, de ce moyen heureux de repréſenter tous les nombres avec un petit nombre de ſignes, & d'exécuter par des opérations techniques très-ſimples, des calculs auxquels l'intelligence humaine, livrée à elle-même, ne pourroit atteindre. C'eſt là le premier exemple de ces méthodes qui doublent ſes forces, & à l'aide deſquelles elle peut reculer indéfiniment ſes limites, ſans qu'on puiſſe fixer un terme où il lui ſoit interdit d'atteindre.

Mais on ne voit pas qu'ils ayent étendu la ſcience de l'arithmétique au-delà de ſes premieres opérations.

Leur géométrie renfermant ce qui étoit néceſſaire à l'arpentage, à la pratique de l'aſtronomie, s'eſt arrêtée à cette propoſition célebre que Pythagore tranſporta en Grece, ou découvrit de nouveau.

Ils abandonnerent la méchanique des

machines à ceux qui devoient les employer. Cependant quelques récits mêlés de fables, ſemblent annoncer que cette partie des ſciences a été cultivée par eux-mêmes, comme un des moyens de frapper les eſprits par des prodiges.

Les lois du mouvement, la méchanique rationnelle, ne fixerent point leurs regards.

S'ils étudierent la médecine & la chirurgie, ſur-tout celle qui a pour objet le traitement des bleſſures, ils négligerent l'anatomie.

Leurs connoiſſances en botanique, en hiſtoire naturelle, ſe bornerent aux ſubſtances employées comme remedes, à quelques plantes, à quelques minéraux, dont les propriétés ſingulieres pouvoient ſervir leurs projets.

Leur chimie, réduite à de ſimples procédés ſans théorie, ſans méthode, ſans analyſe, n'étoit que l'art de faire certaines préparations, la connoiſſance de quelques ſecrets, ſoit pour la médecine, ſoit pour les arts, ou de quelques preſtiges propres

à

à éblouir les yeux d'une multitude ignorante, soumise à des chefs non moins ignorans qu'elle.

Les progrès des sciences n'étoient pour eux qu'un but secondaire, qu'un moyen de perpétuer ou d'étendre leur pouvoir. Ils ne cherchoient la vérité que pour répandre des terreurs ; & il ne faut pas s'étonner qu'ils l'ayent si rarement trouvée.

Cependant ces progrès, quelque lents, quelque foibles qu'ils soient, auroient été impossibles, si ces mêmes hommes n'avoient connu l'art de l'écriture, seul moyen d'assurer les traditions, de les fixer, de communiquer & de transmettre les connoissances, dès qu'elles commencent à se multiplier.

Ainsi l'écriture hyérogliphique, ou fut une de leurs premieres inventions, ou avoit été découverte avant la formation des castes enseignantes.

Comme leur but n'étoit pas d'éclairer, mais de dominer, non-seulement ils ne communiquoient pas au peuple toutes leurs connoissances,

mais ils corrompoient par des erreurs celles qu'ils vouloient bien révéler ; ils lui enſeignoient non ce qu'ils croyoient vrai, mais ce qui leur étoit utile.

Ils ne lui montroient rien, ſans y mêler je ne ſais quoi de ſurnaturel, de ſacré, de céleſte, qui tendit à les faire regarder comme ſupérieurs à l'humanité, comme revêtus d'un caractere divin, comme ayant reçu du ciel même des connoiſſances interdites au reſte des hommes.

Ils eurent donc deux doctrines, l'une pour eux ſeuls, l'autre pour le peuple : ſouvent même, comme ils ſe partageoient en pluſieurs ordres, chacun d'eux ſe réſerva quelques myſteres. Tous les ordres inférieurs étoient à la fois frippons & dupes ; & le ſyſtême d'hypocriſie ne ſe développoit en entier qu'aux yeux de quelques adeptes.

Rien ne favoriſa plus l'établiſſement de cette double doctrine, que les changemens dans les langues, qui furent l'ouvrage du temps, de la communication & du mêlange des peuples. Les hommes à double doctrine, en

conſervant pour eux l'ancienne langue, ou celle d'un autre peuple s'aſſurerent auſſi l'avantage de poſſéder un langage entendu par eux ſeuls.

La premiere écriture qui déſignoit les choſes par une peinture moins exacte, ſoit de la choſe même, ſoit d'un objet analogue, faiſant place à une écriture plus ſimple, où la reſſemblance de ces objets étoit preſqu'effacée, où l'on n'employoit que des ſignes déjà en quelque ſorte de pure convention, la doctrine ſecrete eut ſon écriture, comme elle avoit déja ſon langage.

Dans l'origine des langues, preſque chaque mot eſt une métaphore, & chaque phraſe eſt une allégorie. L'eſprit ſaiſit à la fois le ſens figuré & le ſens propre; le mot offre, en même temps que l'idée, l'image analogue, par laquelle on l'avoit exprimée. Mais par l'habitude d'employer un mot dans un ſens figuré, l'eſprit finit par s'y arrêter uniquement, par faire abſtraction du premier ſens; & ce ſens d'abord figuré, devient peu-à-peu le ſens ordinaire & propre du même mot.

Les prêtres qui conſerverent le premier langage allégorique, l'employerent avec le peuple qui ne pouvoit plus en ſaiſir le véritable ſens, & qui accoutumé à prendre les mots dans une ſeule acception, dévenue leur acception propre, entendoit je ne ſais quelles fables abſurdes, lorſque les mêmes expreſſions ne préſentoient à l'eſprit des prêtres qu'une vérité trés-ſimple. Ils firent le même uſage de leur écriture ſacrée. Le peuple voyoit des hommes, des animaux, des monſtres, où les prêtres avoient voulu repréſenter un phénomene aſtronomique, un des faits de l'hiſtoire de l'année.

Ainsi, par exemple, les prêtres dans leurs méditations, s'étoient preſque par-tout créé le ſyſtême métaphyſique d'un grand tout, immenſe, éternel, dont tous les êtres n'étoient que les parties, dont tous les changemens obſervés dans l'univers, n'étoient que les modifications diverſes. Le ciel ne leur offroit que des grouppes d'étoiles ſemés dans ces déſerts immenſes, que des planètes qui y décrivoient des mouvemens plus ou moins compliqués & des phénomenes purement phyſiques, réſultans des poſitions de ces aſtres divers. Ils

imposoient des noms à ces groupes d'étoiles & à ces planètes, aux cercles mobiles ou fixes imaginés pour en représenter les positions & la marche apparente, pour en expliquer les phénomènes.

Mais leur langage, leurs monumens, en exprimant pour eux ces opinions métaphysiques, ces vérités naturelles, offroient aux yeux du peuple le système de la plus extravagante mythologie, devenoient pour lui le fondement des croyances les plus absurdes, des cultes les plus insensés, des pratiques les plus honteuses, ou les plus barbares.

Telle est l'origine de presque toutes les religions connues, qu'ensuite l'hypocrisie ou l'extravagance de leurs inventeurs & de leurs prosélytes ont chargées de fables nouvelles.

Ces castes s'emparerent de l'éducation, pour façonner l'homme à supporter plus patiemment des chaînes identifiées pour ainsi dire avec son existence, pour écarter de lui jusqu'à la possibilité, du desir de les briser. Mais, si l'on veut connoître jusqu'à quel point, même sans le secours des terreurs

ſuperſtitieuſes, ces inſtitutions peuvent porter leur pouvoir deſtructeur des facultés humaines, c'eſt ſur la Chine, qu'il faut un moment arrêter ſes regards, ſur ce peuple qui ſemble n'avoir précédé les autres dans les ſciences & les arts, que pour ſe voir ſucceſſivement effacé par eux tous, ce peuple, que la connoiſſance de l'artillerie n'a point empêché d'être conquis par des nations barbares; où les ſciences, dont les nombreuſes écoles ſont ouvertes à tous les citoyens, conduiſent ſeules à toutes les dignités, & ou cependant, ſoumiſes à d'abſurdes préjugés, elles ſont condamnées à une éternelle médiocrité; où enfin l'invention même de l'imprimerie eſt demeurée entiérement inutile aux progrès de l'eſprit humain.

Des hommes, dont l'intérêt étoit de tromper, durent ſe dégoûter bientôt de la recherche de la vérité. Contens de la docilité des peuples, ils crurent n'avoir pas beſoin de nouveaux moyens pour s'en garantir la durée. Peu-à-peu ils oublierent eux-mêmes une partie des vérités cachées ſous leurs allégories; ils ne garderent de leur ancienne ſcience, que ce qui étoit

rigoureuſement néceſſaire pour conſerver la confiance de leurs diſciples ; & ils finirent par être eux-mêmes la dupe de leurs propres fables.

DÈS-LORS tout progrès dans les ſciences s'arrêta : une partie même de ceux dont les ſiecles antérieurs avoient été témoins ſe perdit pour les générations ſuivantes ; & l'eſprit humain, livré à l'ignorance & aux préjugés, fut condamné à une honteuſe immobilité dans ces vaſtes empires dont l'exiſtence non interrompue a deshonnoré depuis ſi longtemps l'Aſie.

LES peuples qui les habitent ſont les ſeuls où l'on ait pu obſerver à la fois ce degré de civiliſation & cette décadence. Ceux qui occupoient le reſte du globe ont été arrêtés dans leurs progrès, & nous retracent encore les temps de l'enfance du genre-humain, ou ont été entraînés par les événemens à travers les dernieres époques, dont il nous reſte à tracer l'hiſtoire.

A celle où nous ſommes parvenus, ces mêmes peuples de l'Aſie avoient inventé l'é-

criture alphabétique, qu'ils avoient ſubſtituée aux hyéroglyphes, après avoir vraiſemblablement employé celle, où des ſignes conventionnels ſont attachés à chaque idée, qui eſt la ſeule que les Chinois connoiſſent encore aujourd'hui.

L'HISTOIRE & le raiſonnement peuvent nous éclairer ſur la maniere dont a du s'opérer le paſſage graduel des hyérogliphes à cet art en quelque ſorte intermédiaire : mais rien ne peut nous inſtruire avec quelque préciſion, ni ſur le pays, ni ſur le temps, où l'écriture alphabétique fut d'abord miſe en uſage.

CETTE découverte fut enſuite portée dans la Grece ; chez ce peuple qui a exercé ſur les progrès de l'eſpece humaine une influence ſi puiſſante & ſi heureuſe, dont le génie lui a ouvert toutes les routes de la vérité, que la nature avoit préparé, que le ſort avoit deſtiné pour être le bienfaiteur & le guide de toutes les nations, de tous les âges : honneur que juſqu'ici, aucun autre peuple n'a partagé. Un ſeul a pu depuis concevoir l'eſpérance de préſider à une révolution nou-

velle dans les deſtinées du genre humain. La nature, la combinaiſon des événemens, ſemble s'être accordés pour lui en réſerver la gloire. Mais ne cherchons point à pénétrer ce qu'un avenir incertain nous cache encore.

QUATRIEME ÉPOQUE.

Progrès de l'esprit humain dans la Grece, jusqu'au temps de la division des sciences, vers le siecle d'Alexandre.

LEs Grecs dégoûtés de ces rois, qui, se disant les enfants de Dieu, déshonoroient l'humanité par leurs fureurs & leurs crimes, s'étoient partagés en républiques, parmi lesquelles Lacédemone seule reconnoissoit des chefs héréditaires, mais contenus par l'autorité des autres magistratures, soumis aux lois, comme les citoyens, & affoiblis par le partage de la royauté entre les ainés des deux branches de la famille des Héraclides.

LEs habitans de la Macédoine, de la Thessalie, de l'Epire, liés aux Grecs par une origine commune, par l'usage d'une même langue, & gouvernés par des princes foibles & divisés entr'eux, ne pouvoient opprimer la Grece, mais suffisoient pour

la préſerver au nord des incurſions des nations ſcythiques.

A l'Occident, l'Italie partagée en états iſolés & peu étendus ne pouvoit lui inſpirer aucune crainte. Déjà même la Sicile preſqu'entiere, les plus beaux ports de la partie méridionale de l'Italie étoient occupés par des colonies grecques, qui en conſervant avec leurs métropoles des liens de fraternité, formoient néanmoins des républiques indépendantes. D'autres colonies s'étoient établies dans les îles de la mer Egée, & ſur une partie des côtes de l'Aſie-Mineure.

Ainsi la réunion de cette partie du continent aſiatique, au vaſte empire de Cyrus, fut dans la ſuite le ſeul danger réel, qui put menacer l'indépendance de la Grece, & la liberté de ſes habitans.

La tyrannie, quoique plus durable dans quelques colonies, & ſur-tout dans celles, dont l'établiſſement avoit précédé la deſtruction des familles royales, ne pouvoit être conſidérée, que comme un fléau paſſager

& partiel, qui faiſoit le malheur des habitans de quelques villes, s'en influer ſur l'eſprit général de la nation.

La Grece avoit reçu des peuples de l'Orient leurs arts, une partie de leurs connoiſſances, l'uſage de l'écriture alphabétique, & leur ſyſtême religieux; mais c'étoit par l'effet des communications établies entre elle & ces peuples, par des exilés, qui avoient cherchés un azile dans la Grece, par des Grecs voyageurs, qui avoient rapporté de l'Orient des lumieres & des erreurs.

Les ſciences ne pouvoient donc y être devenues l'occupation & le patrimoine d'une caſte particuliere. Les fonctions de leurs prêtres ſe bornerent au culte des Dieux. Le génie pouvoit y déployer toutes ſes forces, ſans être aſſujetti à des obſervances pédanteſques, au ſyſtême d'hypocriſie d'un collége ſacerdotal. Tous les hommes conſervoient un droit égal à la connoiſſance de la vérité. Tous pouvoient chercher à la découvrir pour la communiquer à tous, & la leur communiquer toute entiere.

CETTE heureuſe circonſtance, plus encore que la liberté politique, laiſſoit à l'eſprit humain, chez les Grecs, une indépendance, garant aſſuré de la rapidité & de l'étendue de ſes progrès.

CEPENDANT leurs ſages, leurs ſavans, qui prirent bientôt après le nom plus modeſte de philoſophes ou d'amis de la ſcience, de la ſageſſe, s'égarerent dans l'immenſité du plan trop vaſte qu'ils avoient embraſſé. Ils voulurent pénétrer la nature de l'homme & celle des Dieux, l'origine du monde & celle du genre humain. Ils eſſayerent de réduire la nature entiere à un ſeul principe, & les phénomènes de l'univers à une loi unique. Ils chercherent à renfermer dans une ſeule regle de conduite, & tous les devoirs de la morale, & le ſecret du véritable bonheur.

AINSI, au lieu de découvrir des vérités ils forgerent des ſyſtêmes; ils négligerent l'obſervation des faits, pour s'abandonner à leur imagination, & ne pouvant appuyer leurs opinions ſur des preuves, ils eſſayerent de les défendre par des ſubtilités.

CEPENDANT ces mêmes hommes cultivoient avec ſuccès la géométrie & l'aſtronomie. La Grece leur dut les premiers élémens de ces ſciences, & mêmes quelques vérités nouvelles, ou du moins la connoiſſance de celles qu'ils avoient rapportées de l'Orient, non comme des croyances établies, mais comme des théories, dont ils connoiſſoient les principes & les preuves.

AU milieu de la nuit de ces ſyſtêmes, nous voyons même briller deux idées heureuſes, qui reparoîtront encore dans des ſiecles plus éclairés.

DÉMOCRITE regardoit tous les phénomenes de l'univers, comme le réſultat des combinaiſons & du mouvement de corps ſimples, d'une figure déterminée & immuable, ayant reçu une impulſion premiere, d'où réſulte une quantité d'action qui ſe modifie dans chaque atôme, mais qui dans la maſſe entiere ſe conſerve toujours la même.

PYTHAGORE annonçoit que l'univers étoit gouverné par une harmonie, dont les propriétés des nombres devoient dévoiler les prin-

cipes ; c'eſt-à-dire, que tous les phénomenes étoient ſoumis à des lois générales & calculées.

ON reconnoît aiſément dans ces deux idées & les ſyſtêmes hardis de Deſcartes, & la philoſophie de Newton.

PYTHAGORE découvrit par ſes méditations, ou reçut des prêtres, ſoit de l'Egypte, ſoit de l'Inde, la véritable diſpoſition des corps céleſtes & le vrai ſyſtême du monde : il le fit connoître aux Grecs. Mais ce ſyſtême étoit trop contraire au témoignage des ſens, trop oppoſé aux idées vulgaires, pour que les foibles preuves, ſur leſquelles on pouvoit en établir la vérité, fuſſent capables d'entraîner les eſprits. Il reſta caché dans le ſein de l'école pythagoricienne, & fut oublié avec elle, pour reparoître vers la fin du ſeizieme ſiecle, appuyé de preuves plus certaines, qui ont alors triomphé & de la répugnance des ſens & des préjugés de la ſuperſtition, plus puiſſans encore & plus dangereux.

CETTE école pythagoricienne s'étoit répandue principalement dans la grande Grece : elle y formoit des légiſlateurs & d'intrépides défen-

ſeurs des droits de l'humanité : elle ſuccomba ſous les efforts des tyrans. Un d'eux brûla les Pythagoriciens dans leur école ; & ce fut une raiſon ſuffiſante ſans doute, non pour abjurer la philoſophie, non pour abandonner la cauſe des peuples, mais pour ceſſer de porter un nom devenu trop dangereux, & pour quitter des formes, qui n'auroient plus ſervi qu'à réveiller les fureurs des ennemis de la liberté & de la raiſon.

UNE des premieres baſes de toute bonne philoſophie, eſt de former pour chaque ſcience une langue exacte & préciſe, où chaque ſigne repréſente une idée bien déterminée, bien circonſcrite, & de parvenir à bien déterminer, à bien circonſcrire les idées par une analyſe rigoureuſe.

LES Grecs au contraire, abuſerent des vices de la langue commune, pour jouer ſur le ſens des mots, pour embarraſſer l'eſprit dans de miſérables équivoques, pour l'égarer, en exprimant ſucceſſivement par un même ſigne des idées différentes. Cette ſubtilité donnoit cependant de la fineſſe aux eſprits, en même temps qu'elle épuiſoit leur force contre de chimériques difficultés.

difficultés. Ainſi cette philoſophie de mots, en rempliſſant des eſpaces où la raiſon humaine ſemble s'arrêter devant quelqu'obſtacle ſupérieur à ſes forces, ne ſert point immédiatement à ſes progrés; mais elle les prépare, & nous aurons encore occaſion de répéter cette même obſervation.

C'ÉTOIT en s'attachant à des queſtions peut-être à jamais inacceſſibles, en ſe laiſſant ſéduire par l'importance, ou la grandeur des objets, ſans ſonger ſi l'on auroit les moyens d'y atteindre; c'étoit en voulant établir les théories avant d'avoir raſſemblé les faits, & conſtruire l'univers quand on ne ſavoit pas même encore l'obſerver; c'étoit cette erreur alors bien excuſable, qui, dès les premiers pas, avoit arrêté la marche de la philoſophie. Auſſi Socrate, en combattant les ſophiſtes, en couvrant de ridicules leurs vaines ſubtilités, crioit-il aux Grecs de rappeler enfin ſur la terre cette philoſophie qui ſe perdoit dans le ciel, non qu'il dédaignât ni l'aſtronomie, ni la géométrie, ni l'obſervation des phénomenes de la nature; non qu'il eût l'idée puérile & fauſſe de réduire l'eſprit humain à la ſeule étude de la morale

rale : c'eſt au contraire préciſément à ſon école & à ſes diſciples, que les ſciences mathématiques & phyſiques durent leurs progrès, parmi les ridicules qu'on cherche à lui donner dans les comédies, le reproche qui amene le plus de plaiſanteries eſt celui de cultiver la géométrie, d'étudier les météores, de tracer des cartes de géographie, de faire des obſervations ſur les verres brûlans, dont, par une ſingularité remarquable, l'époque la plus reculée ne nous a été tranſmiſe que par une bouffonnerie d'Ariſtophane.

SOCRATE vouloit ſeulement avertir les hommes de ſe borner aux objets que la nature a mis à leur portée ; d'aſſurer chacun de leurs pas avant d'en eſſayer de nouveaux ; d'étudier l'eſpace qui les entoure avant de s'élancer au haſard dans un eſpace inconnu.

SA mort eſt un événement important dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. Elle eſt le premier crime qu'ait enfanté la guerre de la philoſophie & de la ſuperſtition.

DÉJA l'incendie de l'école pythagoricienne

avoit signalé la guerre non moins ancienne ; non moins acharnée de la philosophie contre les oppresseurs de l'humanité. L'une & l'autre dureront tant qu'il restera sur la terre des prêtres ou des rois ; & elles occuperont une grande place dans le tableau qui nous reste à parcourir.

Les prêtres voyoient avec douleur les hommes qui, cherchant à perfectionner leur raison, à remonter aux causes premieres, connoissoient toute l'absurdité de leurs dogmes, toute l'extravagance de leurs cérémonies, toute la fourberie de leurs oracles & de leurs prodiges. Ils craignoient que ces philosophes ne confiassent ce secret aux disciples, qui fréquentoient leurs écoles ; que d'eux il ne passât à tous ceux qui, pour obtenir de l'autorité ou du crédit, étoient obligés de donner quelque culture à leur esprit ; & qu'ainsi l'empire sacerdotal ne fut bientôt réduit à la classe la plus grossiere du peuple, qui finiroit elle-même par être désabusée.

L'hypocrisie effrayée, se hâta d'accuser les philosophes d'impiété envers les Dieux, afin

qu'ils n'euſſent pas le temps d'apprendre aux peuples que ces Dieux étoient l'ouvrage de leurs prêtres. Les philoſophes crurent échapper à la perſécution, en adoptant, à l'exemple des prêtres eux-mêmes, l'uſage d'une double doctrine, en ne confiant qu'à des diſciples éprouvés, les opinions qui bleſſoient trop ouvertement les préjugés vulgaires.

MAIS les prêtres préſentoient au peuple comme des blaſphêmes les vérités phyſiques même les plus ſimples. Ils pourſuivirent Anaxagore, pour avoir oſé dire que le ſoleil étoit plus grand que le Péloponeſe.

SOCRATE ne put échapper à leurs coups. Il n'y avoit plus dans Athenes de Périclès qui veillât à la défenſe du génie & de la vertu. D'ailleurs Socrate étoit bien plus coupable. Sa haine pour les ſophiſtes, ſon zele pour ramener vers des objets plus utiles la philoſophie égarée, annonçoit aux prêtres que la vérité ſeule étoit l'objet de ſes recherches ; qu'il vouloit, non faire adopter par les hommes un nouveau ſyſtême, & ſoumettre leur imagination à la ſienne, mais leur apprendre à faire uſage de leur raiſon :

& de tous les crimes, c'eſt celui que l'orgueil ſacerdotal ſait le moins pardonner.

Ce fut au pied du tombeau même de Socrate que Platon dicta les leçons qu'il avoit reçues de ſon maître.

Son ſtyle enchanteur, ſa brillante imagination, les tableaux rians ou majeſtueux, les traits ingénieux & piquans, qui, dans ſes dialogues, font diſparoître la ſéchereſſe des diſcuſſions philoſophiques; ces maximes d'une morale douce & pure, qu'il a ſu y répandre; cet art avec lequel il met ſes perſonnages en action & conſerve à chacun ſon caractere, toutes ces beautés que le temps & les révolutions des opinions n'ont pû flétrir, ont dû ſans doute obtenir grâce pour les rêves philoſophiques qui trop ſouvent forment le fond de ſes ouvrages, pour cet abus des mots que ſon maître avoit tant reproché aux ſophiſtes, & dont il n'a pu préſerver le premier de ſes diſciples.

On eſt étonné, en liſant ſes dialogues, qu'ils ſoient l'ouvrage d'un philoſophe qui, par une inſcription placée ſur la porte de ſon

école, en défendoit l'entrée à quiconque n'auroit pas étudié la géométrie; & que celui qui débite avec tant d'audace des hypotheſes ſi creuſes & ſi frivoles, ait été le fondateur de la ſecte, où l'on a ſoumis pour la premiere fois, à un examen rigoureux, les fondemens de la certitude des connoiſſances humaines, & même ébranlé ceux qu'une raiſon plus éclairée auroit fait reſpecter.

Mais la contradiction diſparoît, ſi l'on ſonge que jamais Platon ne parle en ſon nom; que Socrate ſon maître s'y exprime toujours avec la modeſtie du doute; que les ſyſtêmes y ſont préſentés, au nom de ceux qui en étoient, ou que Platon ſuppoſoit en être les auteurs: qu'ainſi ces mêmes dialogues ſont encore une école de pyrrhoniſme, & que Platon y a ſu montrer à la fois l'imagination hardie d'un ſavant qui ſe plaît à combiner, à développer de brillantes hypotheſes, & la réſerve d'un philoſophe qui ſe livre à ſon imagination, ſans ſe laiſſer entraîner par elle; parce que ſa raiſon, armée d'un doute ſalutaire, ſait ſe défendre des illuſions même les plus ſéduiſantes.

Ces écoles où ſe perpétuoient la doctrine,

& ſur-tout les principes & la méthode d'un premier chef, pour qui ſes ſucceſſeurs étoient cependant bien éloignés d'une docilité ſervile; ces écoles avoient l'avantage de réunir entre eux, par les liens d'une libre fraternité, les hommes occupés de pénétrer les ſecrets de la nature. Si l'opinion du maître y partageoit trop ſouvent l'autorité qui ne doit appartenir qu'à la raiſon; ſi par-là cette inſtitution ſuſpendoit les progrès des lumieres, elle ſervoit à les propager avec plus de promptitude & d'étendue, dans un temps où l'imprimerie étant inconnue, & les manuſcrits mêmes très-rares, ces grandes écoles, dont la célébrité appelloit des éleves de toutes les parties de la Grece, étoient le moyen le plus puiſſant d'y faire germer le goût de la phyloſophie, & d'y répandre les vérités nouvelles.

Ces écoles rivales ſe combattoient avec cette animoſité que produit l'eſprit de ſecte, & ſouvent l'on y ſacrifioit l'intérêt de la vérité au ſuccès d'une doctrine, à laquelle chaque membre de la ſecte attachoit une partie de ſon orgueil. La paſſion perſonnelle du proſélytiſme corrompoit la paſſion la plus noble

d'éclairer les hommes. Mais en même temps, cette rivalité entretenoit dans les esprits une activité utile ; le spectacle de ces disputes, l'intérêt de ces guerres d'opinions réveilloit, attachoit à l'étude de la philosophie, une foule d'hommes, que le seul amour de la vérité n'auroit pu arracher ni aux affaires, ni aux plaisirs, ni même à la paresse.

Enfin, comme ces écoles, ces sectes, que les Grecs eurent la sagesse de ne jamais faire entrer dans les institutions publiques, restèrent parfaitement libres ; comme chacun pouvoit à son gré ouvrir une autre école, ou former une secte nouvelle, on n'avoit point à craindre cet asservissement de la raison, qui, chez la plupart des autres peuples, opposoit un obstacle invincible au progrès de l'esprit humain.

Nous montrerons quelle fut, sur la raison des Grecs, sur leurs mœurs, sur leurs lois, sur leurs gouvernemens, l'influence des philosophes, influence qui doit être attribuée en grande partie à ce qu'ils n'eurent, ou même ne voulurent jamais avoir aucune existence politique, à ce que l'éloignement volontaire

des affaires publiques, étoit une maxime de conduite commune à preſque toutes leurs ſectes, enfin à ce qu'ils affectoient de ſe diſtinguer des autres hommes, par leur vie, comme par leurs opinions.

En traçant le tableau de ces ſectes différentes, nous nous occuperons moins de leurs ſyſtêmes, que des principes de leur philoſophie; moins de chercher, comme on l'a fait trop ſouvent, quelles ſont préciſément les doctrines abſurdes, que nous dérobe un langage devenu preſque inintelligible; mais de montrer quelles erreurs générales les ont conduits dans ces routes trompeuſes, & d'en trouver l'origine dans la marche naturelle de l'eſprit humain.

Nous nous attacherons ſur-tout à expoſer les progrès des ſciences réelles, & le perfectionnement ſucceſſif de leurs méthodes.

A cette époque, la philoſophie les embraſſoit toutes, excepté la médecine, qui déjà s'en étoit ſéparée. Les écrits d'Hippocrate nous montreront quel étoit alors l'état de cette ſcience, & de celles qui y ſont naturellement

liées, mais qui n'exiſtoient encore que dans leurs rapports avec elle.

Les ſciences mathématiques, avoient été cultivées avec ſuccès, dans les écoles de Thalès & de Pythagore. Cependant elles ne s'y éleverent pas beaucoup au-delà du terme, où elles s'étoient arrêtées dans les colléges ſacerdotaux des peuples de l'Orient. Mais, dès la naiſſance de l'école de Platon, elles s'élancerent au-delà de cette barriere, que l'idée de les borner à une utilité immédiate & pratique leur avoit oppoſée.

Ce philoſophe réſolut le premier le problême de la duplication du cube, à la vérité par un mouvement continu, mais par un procédé ingénieux, & d'une maniere vraiment rigoureuſe. Ses premiers diſciples découvrirent les ſections coniques, en déterminerent les principales propriétés; & par-là, ils ouvrirent au génie cet horizon immenſe, où, juſqu'à la fin des temps, il pourra ſans ceſſe exercer ſes forces, mais dont à chaque pas, il verra reculer les bornes devant lui.

Ce n'eſt pas à la philoſophie ſeule, que

les ſciences politiques durent leurs progrès chez les Grecs. Dans ces petites républiques, jalouſes de conſerver & leur indépendance & leur liberté, on eut preſque généralement l'idée de confier à un ſeul homme, non la puiſſance de faire des lois, mais la fonction de les rédiger & de les préſenter au peuple, qui, après les avoir examinées, leur accordoit une ſanction immédiate.

AINSI, le peuple impoſoit un travail au philoſophe, dont les vertus ou la ſageſſe avoient obtenu ſa confiance; mais il ne lui conféroit aucune autorité: il exerçoit ſeul & par lui-même ce que depuis nous avons appelé le pouvoir légiſlatif. L'habitude ſi funeſte d'appeler la ſuperſtition au ſecours des inſtitutions politiques, a ſouillé trop ſouvent l'exécution d'une idée ſi propre à donner aux lois d'un pays cette unité ſyſtématique, qui peut ſeule en rendre l'action ſûre & facile, comme en maintenir la durée. La politique d'ailleurs n'avoit pas encore de principes aſſez conſtans, pour que l'on n'eût pas à craindre de voir les légiſlateurs porter dans ces combinaiſons leurs préjugés & leurs paſſions.

Leur objet ne pouvoit être encore de fonder ſur la raiſon, ſur les droits que tous les hommes ont également reçus de la nature, enfin, ſur les maximes de la juſtice univerſelle, l'édifice d'une ſociété d'hommes égaux & libres, mais ſeulement d'établir les lois ſuivant leſquelles les membres héréditaires d'une ſociété déjà exiſtante, pourroient conſerver leur liberté, y vivre à l'abri de l'injuſtice, & déployer au dehors une force qui garantît leur indépendance.

Comme on ſuppoſoit que ces lois, preſque toujours liées à la religion, & conſacrées par des ſermens, auroient une durée éternelle, on s'occupoit moins d'aſſurer à un peuple les moyens de les réformer d'une maniere paiſible, que de prévenir l'altération de ces lois fondamentales, & d'empêcher que des réformes de détail n'en altéraſſent le ſyſtême, n'en corrompiſſent l'eſprit. On chercha des inſtitutions propres à exalter, à nourrir l'amour de la patrie, qui renfermoit celui de ſa légiſlation, ou même de ſes uſages; & une organiſation de pouvoirs, qui garantît l'exécution des lois contre la négligence ou la corruption des magiſtrats, le crédit des ci-

royens puiſſans ; & les mouvemens inquiets de la multitude.

Les riches, qui ſeuls étoient alors à portée d'acquérir des lumieres, pouvoient, en s'emparant de l'autorité, opprimer les pauvres, & les forcer à ſe jetter dans les bras d'un tyran. L'ignorance, la légéreté du peuple, ſa jalouſie contre les citoyens puiſſans, pouvoient donner à ceux-ci le deſir & les moyens d'établir le deſpotiſme ariſtocratique, ou livrer l'état affoibli à l'ambition de ſes voiſins. Forcés de ſe préſerver à la fois de ces deux écueils, les légiſlateurs grecs eurent recours à des combinaiſons plus ou moins heureuſes, mais portant preſque toujours l'empreinte de cette fineſſe, de cette ſagacité, qui dès-lors caractériſoit l'eſprit général de la nation.

On trouveroit à peine, dans les républiques modernes, & même dans les plans tracés par les philoſophes, une inſtitution dont les républiques grecques n'ayent offert le modele ou donné l'exemple. Car la ligue amphictionique, celle des Etoliens, des Arcadiens, des Achéens, nous préſentent des conſtitutions

fédératives, dont l'union étoit plus ou moins intime; & il s'étoit établi un droit des gens moins barbare, & des regles de commerce plus libérales entre ces différens peuples rapprochés par une origine commune, par l'usage de la même langue, par la ressemblance des mœurs, des opinions & des croyances religieuses.

Les rapports mutuels de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, avec la constitution d'un état & sa législation, leur influence sur sa prospérité, sur sa puissance, sur sa liberté, ne purent échapper aux regards d'un peuple ingénieux, actif, occupé des intérêts publics; & l'on y apperçoit les premieres traces de cet art si vaste, si utile, connu aujourd'hui sous le nom d'économie politique.

L'observation seule des gouvernemens établis suffisoit donc, pour faire bientôt de la politique une science étendue. Aussi dans les écrits mêmes des philosophes, paroît-elle plutôt une science de faits, & pour ainsi dire empyrique, qu'une véritable théorie, fondée sur des principes généraux, puisés dans

la nature, & avoués par la raiſon. Tel eſt le point de vue ſous lequel on doit enviſager les idées politiques d'Ariſtote & de Platon, ſi l'on veut en pénétrer le ſens, & les apprécier avec juſtice.

PRESQUE toutes les inſtitutions des Grecs ſuppoſent l'exiſtence de l'eſclavage, & la poſſibilité de réunir, dans une place publique, l'univerſalité des citoyens, & pour bien juger de leurs effets, ſur-tout pour prévoir ceux qu'elles produiroient dans les grandes nations modernes, il ne faut pas perdre un inſtant de vue ces deux différences ſi importantes. Mais on ne peut réfléchir ſur la premiere, ſans ſonger avec douleur, qu'alors les combinaiſons, même les plus parfaites, n'avoient pour objet que la liberté, ou le bonheur de la moitié tout au plus de l'eſpece humaine.

L'ÉDUCATION étoit chez les Grecs une partie importante de la politique. Elle y formoit des hommes pour la patrie, bien plus que pour eux-mêmes, ou pour leur famille. Ce principe ne peut être adopté que pour des peuples peu nombreux, à qui l'on eſt

plus excuſable de ſuppoſer un intérêt national, ſéparé de l'intérêt commun de l'humanité. Il n'eſt praticable que dans les pays, où les travaux les plus pénibles de la culture & des arts ſont exercés par des eſclaves. Cette éducation ſe bornoit preſque aux exercices du corps, aux principes des mœurs, aux habitudes propres à exciter un patriotiſme excluſif : le reſte s'apprenoit librement dans les écoles des philoſophes ou des rhéteurs, dans les ateliers des artiſtes, & cette liberté eſt encore une des cauſes de la ſupériorité des Grecs.

DANS leur politique, comme dans leur philoſophie, on découvre un principe général, auquel l'hiſtoire préſente à peine un très-petit nombre d'exceptions ; c'eſt de chercher dans les lois, moins à faire diſparoître les cauſes d'un mal qu'à en détruire les effets, en oppoſant ces cauſes l'une à l'autre ; c'eſt de vouloir, dans les inſtitutions, tirer parti des préjugés, des vices, plutôt que les diſſiper ou les réprimer ; c'eſt de s'occuper plus ſouvent des moyens de dénaturer l'homme, d'exalter, d'égarer ſa ſenſibilité, que de perfectionner, d'épurer les inclinations & les penchans, qui ſont

ſont le produit néceſſaire de ſa conſtitution morale : erreurs produites par l'erreur plus générale de regarder comme l'homme de la nature, celui que leur offroit l'état actuel de la civiliſation, c'eſt-à-dire, l'homme corrompu par les préjugés, par les intérêts des paſſions factices, & par les habitudes ſociales.

Cette obſervation eſt d'autant plus importante ; il ſera d'autant plus néceſſaire de développer l'origine de cette erreur, pour mieux la détruire, qu'elle s'eſt tranſmiſe juſqu'à notre ſiecle, & qu'elle corrompt encore trop ſouvent parmi nous & la morale & la politique.

Si l'on compare la légiſlation, & ſur-tout la forme & les regles des jugemens dans la Grece, ou chez les Orientaux, on verra que chez les uns, les lois ſont un joug, ſous lequel la force a courbé des eſclaves, chez les autres, les conditions d'un pacte commun fait entre des hommes. Chez les uns, l'objet des formes légales eſt que la volonté du maître ſoit accomplie, chez les autres, que la liberté des citoyens ne ſoit pas opprimée.

Chez les uns, la loi est faite pour celui qui l'impose, chez les autres, pour celui qui doit s'y soumettre. Chez les uns, on force à la craindre, chez les autres, on instruit à la chérir : différences que nous retrouverons encore, chez les modernes, entre les lois des peuples libres, & celles des peuples esclaves. On verra que dans la Grece, l'homme avoit du moins le sentiment de ses droits, s'il ne les connoissoit pas encore, s'il ne savoit pas en approfondir la nature, en embrasser & en circonscrire l'étendue.

A cette époque des premieres lueurs de la philosophie chez les Grecs, & de leurs premiers pas dans les sciences, les beaux arts s'y éleverent à un degré de perfection qu'aucun peuple n'avoit encore connu, qu'à peine quelques-uns ont pu atteindre depuis. Homère vécut pendant le temps de ces dissentions qui accompagnerent la chûte des tyrans, & la formation des républiques. Sophocle, Euripide, Pindare, Thucydide, Démosthènes, Phidias, Appelles, furent contemporains de Socrate ou de Platon.

Nous tracerons le tableau du progrès de

ces arts ; nous en diſcuterons les cauſes ; nous diſtinguerons ce qu'on peut regarder comme une perfection de l'art, & ce qui n'eſt dû qu'à l'heureux génie de l'artiſte ; diſtinction qui ſuffit pour faire diſparoître ces bornes étroites, dans leſquelles on a renfermé le perfectionnement des beaux arts. Nous montrerons l'influence qu'exercerent ſur leurs progrès la forme des gouvernemens, le ſyſtême de la légiſlation, l'eſprit du culte religieux ; nous rechercherons ce qu'ils durent à ceux de la philoſophie, & ce qu'elle-même a pu leur devoir.

Nous montrerons comment la liberté, les arts, les lumieres, ont attribué à l'adouciſſement, à l'amélioration des mœurs ; nous ferons voir que ces vices des Grecs, ſi ſouvent attribués aux progrès mêmes de leur civiliſation, étoient ceux des ſiecles plus groſſiers, & que les lumieres, la culture des arts, les ont tempérés, quand elles n'ont pu les détruire ; nous prouverons que ces éloquentes déclamations contre les ſciences & les arts, ſont fondées ſur une fauſſe application de l'hiſtoire ; &

qu'au contraire, les progrès de la vertu ont toujours accompagné ceux des lumieres, comme ceux de la corruption en ont toujours suivi, ou annoncé la décadence.

CINQUIEME ÉPOQUE.

Progrès des ſciences depuis leur diviſion juſqu'à leur décadence.

PLATON vivoit encore, lorſqu'Ariſtote, ſon diſciple, ouvrit dans Athènes même, une école rivale de la ſienne.

NON-SEULEMENT il embraſſa toutes les ſciences ; mais il appliqua la méthode philoſophique à l'éloquence & à la poéſie. Il oſa concevoir le premier, que cette méthode doit s'étendre à tout ce que l'intelligence humaine peut atteindre ; puiſque cette intelligence exerçant par-tout les mêmes facultés, doit par-tout être aſſujettie aux mêmes lois.

PLUS le plan qu'il s'étoit formé étoit vaſte, plus il ſentit le beſoin d'en ſéparer les diverſes parties, & de fixer avec plus de préciſion les limites de chacune. A compter de cette

époque, la plupart des philoſophes, & même des ſectes entieres, ſe bornerent à quelques unes de ſes parties.

Les ſciences mathématiques & phyſiques formerent ſeules une grande diviſion. Comme elles ſe fondent ſur le calcul & l'obſervation, comme ce qu'elles peuvent enſeigner eſt indépendant des opinions qui diviſoient les ſectes, elles ſe ſéparerent de la philoſophie, ſur laquelle ces ſectes régnoient encore. Elles devinrent donc l'occupation de ſavans, qui preſque tous eurent même la ſageſſe de demeurer étrangers aux diſputes des écoles, où l'on ſe livroit à une lutte de réputation plus utile à la renommée paſſagere des philoſophes, qu'aux progrès de la philoſophie. Ce mot commença même à ne plus exprimer que les principes généraux de l'ordre du monde, la métaphyſique, la dialectique & la morale, dont la politique faiſoit partie.

Heureusement l'époque de cette diviſion précéda le temps où la Grece, après de longs orages, devoit perdre ſa liberté. Les ſciences trouverent dans la capitale de l'Egypte un

aſſé ; que les deſpotes qui la gouvernoient auroient peut-être refuſé à la philoſophie. Des princes qui devoient une grande partie de leur richeſſe & de leur pouvoir, au commerce réuni de la Méditerranée & de l'Océan Aſiatique, devoient encourager des ſciences utiles à la navigation & au commerce.

Elles échapperent donc à cette décadence plus prompte, qui ſe fit bientôt ſentir dans la philoſophie, dont l'éclat diſparut avec la liberté. Le deſpotiſme des Romains, ſi indifférens aux progrès des lumieres, n'atteignit l'Egypte que très-tard, & dans un temps où la ville d'Alexandrie étoit devenue néceſſaire à la ſubſiſtance de Rome ; déjà en poſſeſſion d'être la métropole des ſciences, comme le centre du commerce, elle ſe ſuffiſoit à elle-même pour en conſerver le feu ſacré par ſa population, par ſa richeſſe, par le grand concours des étrangers, par les établiſſemens que les Ptolémées avoient formés, & que les vainqueurs ne ſongerent pas à détruire.

La ſecte académique, où les mathéma-

tiques avoient été cultivées dès ſon origine ; & dont l'enſeignement philoſophique ſe bornoit preſque à prouver l'utilité du doute, & indiquer les limites étroites de la certitude, devoit être la ſecte des ſavans ; & cette doctrine ne pouvoit effrayer les deſpotes : auſſi domina-t-elle dans l'école d'Alexandrie.

La théorie des ſections coniques, la méthode de les employer, ſoit pour la conſtruction des lieux géométriques, ſoit pour la réſolution des problêmes, la découverte de quelques autres courbes, étendirent la carriere, juſqu'alors ſi reſſerrée, de la géométrie. Archimède découvrit la quadrature de la parabole, meſura la ſurface de la ſphere ; & ce furent les premiers pas dans cette théorie des limites, qui détermine la derniere valeur d'une quantité, celle dont cette quantité ſe rapproche ſans ceſſe en ne l'atteignant jamais ; dans cette ſcience qui enſeigne, tantôt à trouver les rapports des quantités évanouiſſantes, tantôt à remonter de la connoiſſance de ces rapports à la détermination de ceux des grandeurs finies ; en un mot dans ce calcul, auquel, avec

plus d'orgueil que de juſteſſe, les modernes ont donné le nom de calcul de l'infini. C'eſt Archimede, qui le premier détermina le rapport approché du diamètre du cercle & de ſa circonférence, enſeigna comme on pouvoit en obtenir des valeurs toujours de plus en plus approchées, & fit connoître les méthodes d'approximation, ce ſupplément heureux de l'inſuffiſance des méthodes connues, & ſouvent de la ſcience elle-même.

On peut, en quelque ſorte, le regarder comme le créateur de la mécanique rationnelle. On lui doit la théorie du lévier, & la découverte de ce principe d'hydroſtatique, qu'un corps, placé dans un corps fluide, perd une portion de ſon poids égale à celui de la maſſe qu'il a déplacée.

La vis qui porte ſon nom, ſes miroirs ardens, les prodiges du ſiége de Syracuſe, atteſtent ſes talens dans la ſcience des machines, que les ſavans avoient négligée, parce que les principes de théorie, connus juſqu'alors, ne pouvoient y atteindre encore. Ces grandes découvertes, ces ſcien-

ces nouvelles placent Archimede parmi ces génies heureux, dont la vie eſt une époque dans l'hiſtoire de l'homme, & dont l'exiſtence paroît un des bienfaits de la nature.

C'est dans l'école d'Alexandrie que nous trouvons les premieres traces de l'algèbre, c'eſt-à-dire, du calcul des quantités conſidérées uniquement comme telles. La nature des queſtions propoſées & réſolues dans le livre de Diophante, exigeoient que les nombres y fuſſent enviſagés comme ayant une valeur générale, indéterminée, & aſſujettie ſeulement à certaines conditions.

Mais cette ſcience n'avoit point alors, comme aujourd'hui, ſes ſignes, ſes méthodes propres, ſes opérations techniques. On déſignoit ces valeurs générales par des mots; & c'étoit par une ſuite de raiſonnemens que l'on parvenoit à trouver, à développer la ſolution des problêmes.

Des obſervations chaldéennes, envoyées à Ariſtote par Alexandre, accélérerent les pro-

grès de l'aſtronomie. Ce qu'ils offrent de plus brillant, eſt dû au génie d'Hipparque. Mais ſi, après lui, dans l'aſtronomie, comme après Archimede dans la géométrie & dans la mécanique, on ne trouve plus de ces découvertes, de ces travaux, qui changent en quelque ſorte la face entiere d'une ſcience, elles continuerent longtemps encore de ſe perfectionner, de s'étendre, & de s'enrichir du moins par des vérités de détail.

Dans ſon hiſtoire des animaux, Ariſtote avoit donné les principes & le modele précieux de la maniere d'obſerver avec exactitude, & de décrire avec méthode les objets de la nature, de claſſer ces obſervations & de ſaiſir les réſultats généraux qu'elles préſentent. L'hiſtoire des plantes, celle des minéraux, furent traitées après lui, mais avec moins de préciſion, & avec des vues moins étendues, moins philoſophiques.

Les progrès de l'anatomie furent très-lents, non-ſeulement parce que des préjugés religieux s'oppoſoient à la diſſection des cadavres, mais parce que l'opinion vulgaire en

regardoit l'attouchement comme une ſorte de ſouillure morale.

La médecine d'Hippocrate n'étoit qu'une ſcience d'obſervation, qui n'avoit pu conduire encore qu'à des méthodes empyriques. L'eſprit de ſecte, le goût des hypotheſes l'infecta bientôt ; mais ſi le nombre des erreurs l'emporta ſur celui des vérités nouvelles, ſi les préjugés ou les ſyſtêmes des médecins firent plus de mal que leurs obſervations ne purent faire le bien, cependant on ne peut nier que la médecine n'ait fait, durant cette époque, des progrès foibles, mais réels.

Aristote ne porta dans la phyſique, ni cette exactitude, ni cette ſage réſerve, qui caractériſent ſon hiſtoire des animaux. Il paya le tribut aux habitudes de ſon ſiecle, à l'eſprit des écoles, en la défigurant par ces principes hypothétiques qui, dans leur généralité vague, expliquent tout avec une ſorte de facilité, parce qu'ils ne peuvent rien expliquer avec préciſion.

D'ailleurs, l'obſervation ſeule ne ſuffit

pas ; il faut des expériences : elles exigent des inſtrumens ; & il paroît qu'on n'avoit pas alors aſſez recueilli de faits, qu'on ne les avoit pas vus avec aſſez de détail, pour ſentir le beſoin, pour avoir l'idée de cette maniere d'interroger la nature & de la forcer à nous répondre.

Aussi, dans cette époque, l'hiſtoire des progrès de la phyſique doit-elle ſe borner au tableau d'un petit nombre de connoiſſances, dues au haſard & aux obſervations où conduit la pratique des arts, bien plus qu'aux recherches des ſavans. L'hydraulique, & ſur-tout l'optique, préſentent une moiſſon un peu moins ſtérile ; mais ce ſont plutôt encore des faits remarqués, parce qu'ils ſe ſont offerts d'eux-mêmes, que des théories ou des lois phyſiques, découvertes par des expériences, ou devinées par la méditation.

L'agriculture s'étoit bornée juſqu'alors à la ſimple routine, & à quelques regles que les prêtres, en les tranſmettant aux peuples, avoient corrompues par leurs ſuperſtitions. Elle devint chez les Grecs, & ſur-tout chez les Romains, un art important & reſpecté,

dont les hommes les plus ſavans s'empreſſerent de recueillir les uſages & les préceptes. Ces recueils d'obſervations préſentées avec préciſion, raſſemblées avec diſcernement, pouvoient éclairer la pratique ; répandre les méthodes utiles ; mais on étoit encore bien loin du ſiecle des expériences & des obſervations calculées.

Les arts mécaniques commencerent à ſe lier aux ſciences : les philoſophes en examinerent les travaux, en recherchèrent l'origine, en étudierent l'hiſtoire, s'occuperent de décrire les procédés & les produits de ceux qui étoient cultivés dans les diverſes contrées, de recueillir ces obſervations, & de les tranſmettre à la poſtérité.

Ainsi, l'on vit Pline embraſſer l'homme, la nature & les arts, dans le plan immenſe de ſon hiſtoire naturelle, inventaire précieux de tout ce qui formoit alors les véritables richeſſes de l'eſprit humain ; & ſes droits à notre reconnoiſſance ne peuvent être détruits par le reproche mérité d'avoir accueilli, avec trop peu de choix & trop de crédulité, ce que l'ignorance ou la vanité menſongere des

historiens & des voyageurs, avoit offert à sa insatiable avidité de tout connoître.

Au milieu de la décadence de la Grece, Athènes, qui, dans les jours de sa puissance, avoit honoré la philosophie & les lettres, leur dût, à son tour, de conserver plus long-temps quelques restes de son ancienne splendeur. On n'y balançoit plus à la tribune, les destins de la Grece & de l'Asie; mais c'est dans ses écoles que les Romains apprirent à connoître les secrets de l'éloquence; & c'est aux pieds de la lampe de Démosthènes que se forma le premier de leurs orateurs.

L'Académie, le lycée, le portique, les jardins d'Epicure, furent le berceau & la principale école des quatre sectes qui se disputerent l'empire de la philosophie.

On enseignoit dans l'académie qu'il n'y a rien de certain, que sur aucun objet l'homme ne peut atteindre, ni à une vraie certitude, ni même à une compréhension parfaite; enfin (& il étoit difficile d'aller plus loin,) qu'il ne pouvoit être sûr de cette impossibilité de rien connoître, & qu'il falloit douter

même de la néceſſité de douter de tout.

On y expoſoit, on y défendoit, on y combattoit les opinions des autres philoſophes, mais comme des hypotheſes propres à exercer l'eſprit, & pour faire ſentir davantage, pour l'incertitude qui accompagnoit ces diſputes, la vanité des connoiſſances humaines, & le ridicule de la confiance dogmatique des autres ſectes.

Mais ce doute, qu'avoue la raiſon, quand il conduit à ne point raiſonner ſur les mots auxquels nous ne pouvons attacher des idées nettes & préciſes, à proportionner notre adhéſion au degré de la probabilité de chaque propoſition, à déterminer, pour chaque claſſe de connoiſſances, les limites de la certitude que nous pouvons obtenir; ce même doute, s'il s'étend aux vérités démontrées, s'il attaque les principes de la morale, devient ou ſtupidité ou démence; il favoriſe l'ignorance & la corruption: & tel eſt l'excès où ſont tombés les ſophiſtes qui remplacerent dans l'académie les premiers diſciples de Platon.

Nous

Nous expoſerons la marche de ces ſceptiques, la cauſe de leurs erreurs ; nous chercherons ce que, dans l'exagération de leur doctrine, on doit attribuer à la manie de ſe ſingulariſer par des opinions bizarres ; nous ferons obſerver que, s'ils furent aſſez ſolidement réfutés par l'inſtinct des autres hommes, par celui qui les dirigeoit eux-mêmes dans la conduite de leur vie, jamais ils ne furent, ni bien entendus, ni bien réfutés par les philoſophes.

CEPENDANT ce ſepticiſme outré n'avoit pas entraîné toute la ſecte académique ; & cette opinion d'une idée éternelle du juſte, du beau, de l'honnête, indépendante de l'intérêt des hommes, de leurs conventions, de leur exiſtence même, idée qui, imprimée dans notre ame, devenoit pour nous le principe de nos devoirs, & la regle de nos actions ; cette doctrine puiſée dans les dialogues de Platon, continuoit d'être expoſée dans ſon école, & y ſervoit de baſe à l'enſeignement de la morale.

ARISTOTE ne connut pas mieux que ſes maîtres l'art d'analyſer les idées, c'eſt-à-dire

de remonter par dégrés jusqu'aux idées les plus simples qui sont entrées dans leur combinaison, d'observer la formation même de ces idées simples, de suivre dans ces opérations la marche de l'esprit & le développement de ses facultés.

Sa métaphysique ne fut donc, comme celle des autres philosophes, qu'une doctrine vague, fondée, tantôt sur l'abus des mots, tantôt sur de simples hipotheses.

C'est à lui cependant que l'on doit cette vérité importante, ce premier pas dans la connoissance de l'esprit humain, que NOS IDÉES MÊME LES PLUS ABSTRAITES, LES PLUS PUREMENT INTELLECTUELLES POUR AINSI DIRE, DOIVENT LEUR ORIGINE A NOS SENSATIONS; mais il ne l'appuya d'aucun développement. Ce fut plutôt l'apperçu d'un homme de génie, que le résultat d'une suite d'observations analysées avec précision, & combinées entre elles pour en faire sortir une vérité générale : aussi ce germe jeté, dans une terre ingrate, ne produisit de fruits utiles qu'après plus de vingt siecles.

ARISTOTE, dans sa logique, réduisant les démonstrations à une suite d'argumens assujettis à la forme syllogistique, divisant ensuite toutes les propositions en quatre classes qui les renferment toutes, apprend à reconnoître, parmi toutes les combinaisons possibles de propositions de ces quatre classes, prises trois à trois, celles qui répondent à des syllogismes concluans & qui y répondent nécessairement. Par ce moyen l'on peut juger de la justesse ou du vice d'un argument, en sachant seulement à quelle combinaison il appartient; & l'art de raisonner juste est soumis, en quelque sorte, à des regles techniques.

CETTE idée ingénieuse est restée inutile jusqu'ici, mais peut-être doit-elle un jour devenir le premier pas vers un perfectionnement, que l'art de raisonner & de discuter semble encore attendre.

CHAQUE vertu, suivant Aristote, est placée entre deux vices; dont l'un en est le défaut, & l'autre l'excès: elle n'est, en quelque sorte, qu'un de nos penchans naturels, auquel la

raiſon nous défend ; & de trop réſiſter, & de trop obéir.

Ce principe général a pu s'offrir à lui d'après une de ces idées vagues d'ordre & de convenance, ſi commune alors dans la philoſophie, mais il le vérifia, en l'appliquant à la nomenclature des mots qui, dans la langue grecque, exprimoient ce qu'on y appeloit des vertus.

Vers le même temps, deux ſectes nouvelles, appuyant la morale ſur des principes oppoſés, du moins en apparence, partagerent les eſprits, étendirent leur influence bien au delà des bornes de leurs écoles, & hâterent la chûte de leur ſuperſtition grecque, que malheureuſement une ſuperſtition plus ſombre, plus dangereuſe, plus ennemie des lumieres, devoit bientôt remplacer.

Les Stoïciens firent conſiſter la vertu & le bonheur dans la poſſeſſion d'une ame également inſenſible à la volupté & à la douleur, affranchie de toutes les paſſions, ſupérieure à toutes les craintes, à toutes les foibleſſes, ne connoiſſant de véritable bien que la vertu,

de mal réel que les remords. Ils croyoient que l'homme a le pouvoir de s'élever à cette hauteur, s'il en a une volonté forte & conſtante ; & qu'alors, indépendant de la fortune, toujours maître de lui-même, il eſt également inacceſſible au vice & au malheur.

UN eſprit unique anime le monde : il eſt préſent partout, ſi même il n'eſt pas tout, s'il exiſte autre choſe que lui. Les ames humaines en ſont des émanations. Celle du ſage, qui n'a point ſouillé la pureté de ſon origine, ſe réunit, au moment de la mort, à cet eſprit univerſel. La mort ſeroit donc un bien ; ſi pour le ſage ſoumis à la nature, endurci contre tout ce que les hommes vulgaires appelent des maux, il n'y avoit pas plus de grandeur à la regarder comme une choſe indifférente.

EPICURE place le bonheur dans la jouiſſance du plaiſir & dans l'abſence de la douleur. La vertu conſiſte à ſuivre les penchans naturels, mais en ſachant les épurer & les diriger. La tempérance qui prévient la douleur, qui, en conſervant nos facultés naturelles dans toute leur force, nous aſſure toutes

les jouiſſances que la nature nous a préparées ; le ſoin de ſe préſerver des paſſions hureuſes ou violentes ; qui tourmentent & déchirent le cœur livré à leur amertume & à leurs fureurs ; celui de cultiver au contraire les affections douces & tendres, de ſe ménager les voluptés qui ſuivent la pratique de la bienfaiſance, de conſerver la pureté de ſon ame pour éviter la honte & les remords qui puniſſent le crime, pour jouir du ſentiment délicieux qui récompenſe les belles actions : tel eſt la route qui conduit à la fois & au bonheur & à la vertu.

EPICURE ne voyoit dans l'univers qu'une collection d'atômes, dont les combinaiſons diverſes étoient ſoumiſes à des lois néceſſaires. L'ame humaine étoit elle-même une de ces combinaiſons. Les atômes qui la compoſoient, réunis à l'inſtant où le corps commençoit la vie, ſe diſperſoient au moment de la mort, pour ſe réunir à la maſſe commune, & entrer dans de nouvelles combinaiſons.

NE voulant pas heurter trop directement les préjugés populaires, il avoit admis des Dieux ; mais indifférens aux actions des hom-

mes, étrangers à l'ordre de l'univers, & ſoumis comme les autres êtres aux lois générales de ſon mécaniſme, ils étoient en quelque ſorte un hors d'œuvre de ce ſyſtême.

Des hommes durs, orgueilleux, injuſtes, ſe cacherent ſous le maſque du ſtoïciſme. Des hommes voluptueux & corrompus ſe gliſſerent ſouvent dans les jardins d'Epicure. On calomnia les principes des Epicuriens, qu'on accuſa de placer le ſouverain bien dans les voluptés groſſieres. On tourna en ridicule les prétentions du ſage de Zénon, qui eſclave tournant la meule, ou tourmenté de la goutte, n'en eſt pas mons heureux, libre & ſouverain.

Cette philoſophie qui prétendoit s'élever au-deſſus de la nature, & celle qui ne vouloit qu'y obéir; cette morale qui ne reconnoiſſoit d'autre bien que la vertu, & celle qui plaçoit le bonheur dans la volupté, conduiſoient aux mêmes conſéquences pratiques, en partant de principes ſi contraires, en tenant un langage ſi oppoſé. Cette reſſemblance dans les préceptes moraux de toutes les religions, de

toutes les ſectes de philoſophie, ſuffiroit pour prouver qu'ils ont une vérité indépendante des dogmes de ces religions, des principes de ces ſectes ; que c'eſt dans la conſtitution morale de l'homme qu'il faut chercher la baſe de ſes devoirs, l'origine de ſes idées de juſtice & de vertu : vérité dont la ſecte épicurienne s'étoit moins éloignée qu'aucune autre : & rien peut-être ne contribua davantage à lui mériter la haine des hypocrites de toutes les claſſes, pour qui la morale n'eſt qu'un objet de commerce dont ils ſe diſputent le monopole.

La chûte des Républiques grecques entraîna celle des ſciences politiques. Après Platon, Ariſtote & Zénophon, l'on ceſſa preſque de les comprendre dans le ſyſtême de la philoſophie.

Mais il eſt temps de parler d'un événement qui changea le ſort d'une grande partie du monde, & exerça ſur les progrès de l'eſprit humain une influence qui s'eſt prolongée juſqu'à nous.

Si l'on en excepte l'Inde & la Chine, la

ville de Rome avoit étendu ſon empire ſur toutes les nations où l'eſprit humain s'étoit élevé au-deſſus de la foibleſſe de ſa premiere enfance.

Elle donnoit des lois à tous les pays où les Grecs avoient porté leur langue, leurs ſciences & leur philoſophie. Tous ces peuples, ſuſpendus à une chaîne que la victoire avoit attachée au pied du capitole, n'exiſtoient plus que par la volonté de Rome & pour les paſſions de ſes chefs.

Un tableau vrai de la conſtitution de cette ville dominatrice, ne ſera point étranger à l'objet de cet ouvrage : on y verra l'origine du patriciat héréditaire, & les adroites combinaiſons employées pour lui donner plus de ſtabilité & plus de force, en le rendant moins odieux ; un peuple exercé aux armes, mais ne les employant jamais dans ſes diſſentions domeſtiques ; réuniſſant la force réelle à l'autorité légale, & ſe défendant à peine contre un ſénat orgueilleux, qui, en l'enchaînant par la ſuperſtition, l'éblouiſſoit par l'éclat de ſes victoires, une grande nation tour-à-tour le jouet de ſes tyrans ou de ſes défenſeurs,

& pendant quatre siecles la dupe patiente d'une maniere de prendre ses suffrages, absurde mais consacrée.

On verra cette constitution, faite pour une seule ville, changer de nature sans changer de forme, quand il fallut l'étendre à un grand empire; ne pouvant se maintenir que par des guerres continuelles, & bientôt détruite par ses propres armées; enfin le peuple roi avili par l'habitude d'être nourri aux dépens du trésor public, corrompu par les largesses des sénateurs, vendant à un homme les restes illusoires de son inutile liberté.

L'Ambition des Romains, les portoit à chercher en Grece des maîtres, dans cet art de l'éloquence qui étoit chez eux une des routes de la fortune. Ce goût pour les jouissances exclusives & raffinées, ce besoin de nouveaux plaisirs, qui naît de la richesse & de l'oisiveté, leur fit rechercher les arts des Grecs, & même la conversation de leurs philosophes. Mais les sciences, la philosophie, les arts du dessin, furent toujours des plantes étrangeres au sol de Rome. L'avarice des vainqueurs couvrit l'Italie de chefs-d'œuvres

de la Grece, enlevés par la force aux temples, aux cités dont ils faisoient l'ornement, & dont ils consoloient l'esclavage : mais les ouvrages d'aucun Romain n'oserent s'y mêler. Cicéron, Lucrece & Séneque écrivirent éloquemment dans leur langue sur la philosophie ; mais c'étoit sur celle des Grecs : & pour réformer le calendrier barbare de Numa, César fut obligé d'employer un mathématicien d'Alexandrie.

Rome, long-temps déchirée par les factions de généraux ambitieux, occupée de nouvelles conquêtes, ou agitée par les discordes civiles, tomba enfin de son inquiete liberté dans un despotisme militaire plus orageux encore. Quelle place auroient donc pu trouver les tranquilles méditations de la philosophie ou des sciences, entre des chefs qui aspiroient à la tyrannie, & bientôt après sous des despotes qui craignoient la vérité, & qui haïssoient également les talens & les vertus ? D'ailleurs les sciences & la philosophie sont nécessairement négligées, dans tout pays où une carriere honorable, qui conduit aux richesses & aux dignités, est ouverte à tous ceux que leur penchant naturel porte vers l'étude ;

& telle étoit à Rome celle de la juriſprudence.

QUAND les lois, comme dans l'Orient, ſont liées à la religion, le droit de les interpréter devient un des plus forts appuis de la tyrannie ſacerdotale. Dans la Grece elles avoient fait partie de ce code donné à chaque ville par ſon légiſlateur : il les y avoit liées à l'eſprit de la conſtitution & du gouvernement qu'il avoit établi. Elles y éprouverent peu de changemens. Souvent les magiſtrats en abuſerent : les injuſtices particulieres furent fréquentes ; mais les vices des lois n'y conduiſirent jamais à un ſyſtême de brigandage régulier & froidement calculé. A Rome, où long-temps on ne connut d'autre autorité que la tradition des coutumes, où les juges déclaroient, chaque année, d'après quels principes ils décideroient les conteſtations pendant la durée de leur magiſtrature, où les premieres lois écrites furent une compilation des lois grecques, rédigée par des décemvirs plus occupés de conſerver leur pouvoir que de l'honorer, en préſentant une bonne légiſlation ; à Rome, où depuis cette époque, des lois dictées tour-à-tour par le parti du

ſénat & par celui du peuple, ſe ſuccédoient avec rapidité, étoient ſans ceſſe détruites ou confirmées, corrigées ou aggravées par des diſpoſitions nouvelles, bientôt leur multiplicité, leur complication, leur obſcurité, ſuite néceſſaire du changement de la langue, firent une ſcience à part de l'étude & de l'intelligence de ces lois. Le ſénat, profitant du reſpect du peuple pour les anciennes inſtitutions, ſentit bientôt que le privilege d'interpréter des lois, devenoit preſqu'équivalent au droit d'en faire de nouvelles; & il ſe remplit de juriſconſultes. Leur puiſſance ſurvécut à celle du ſénat même : elle s'accrut ſous les empereurs; parce qu'elle eſt d'autant plus grande, que la légiſlation eſt plus bizarre & plus incertaine.

La juriſprudence eſt donc la ſeule ſcience nouvelle que nous devions aux Romains. Nous en tracerons l'hiſtoire, qui ſe lie à celle des progrès que la ſcience de la légiſlation a faits chez les modernes, & ſurtout à celle des obſtacles qu'elle y a rencontrés.

Nous montrerons, comment le reſpect pour

le droit positif des Romains, a contribué à conserver quelques idées du droit naturel des hommes, pour empêcher ensuite ces idées de s'aggrandir & de s'étendre ; comment nous avons dû au droit romain un petit nombre de vérités utiles, & beaucoup plus de préjugés tyranniques.

La douceur des lois pénales, sous la république, mérite de fixer nos regards. Elles avoient en quelque sorte rendu sacré le sang d'un citoyen romain. La peine de mort ne pouvoit être portée contre lui, sans cet appareil d'un pouvoir extraordinaire, qui annonçoit les calamités publiques & le danger de la patrie. Le peuple entier pouvoit être reclamé pour juge, entre un seul homme & la république. On avoit senti que cette douceur est, chez un peuple libre, le seul moyen d'empêcher les dissentions politiques de dégénérer en massacres sanguinaires ; on avoit voulu corriger par l'humanité dans les lois, la férocité des mœurs d'un peuple qui, même dans ses jeux, prodiguoit le sang de ses esclaves : aussi en s'arrêtant au temps des Gracques, jamais, dans aucun pays, des orages si violens & si répétés ne coûterent

moins de ſang, ne produiſirent moins de crimes.

Il ne nous eſt reſté aucun ouvrage des Romains ſur la politique. Celui de Cicéron ſur les lois, n'étoit vraiſemblablement qu'un extrait embelli des livres des Grecs. Ce n'étoit pas au milieu des convulſions de la liberté expirante, que la ſcience ſociale auroit pu ſe naturaliſer & ſe perfectionner. Sous le deſpotiſme des Céſars, l'étude n'en eût paru qu'une conſpiration contre leur pouvoir. Rien enfin ne prouve mieux, combien elle fut toujours inconnue chez les Romains, que d'y voir l'exemple, unique juſqu'ici dans l'hiſtoire, d'une ſucceſſion non interrompue, depuis Nerva juſqu'à Marc-Aurele, de cinq empereurs qui réuniſſoient les vertus, les talens, les lumieres, l'amour de la gloire, le zele du bien public, ſans qu'il ſoit émané d'eux une ſeule inſtitution qui ait marqué le déſir de mettre des bornes au deſpotiſme ou de prévenir les révolutions, & de reſſerrer par de nouveaux liens les parties de cette maſſe immenſe, dont tout préſageoit la diſſolution prochaine.

LA réunion de tant de peuples ſous une même domination, l'étendue des deux langues qui ſe partageoient l'empire, & qui toutes deux étoient familieres à preſque tous les hommes inſtruits; ces cauſes, agiſſant de concert, devoient contribuer ſans doute à répandre les lumieres ſur un plus grand eſpace avec plus d'égalité. Leur effet naturel devoit être encore, d'affoiblir peu-à-peu les différences qui ſéparoient les ſectes philoſophiques, de les réunir en une ſeule, qui choiſiroit dans chacune, les opinions les plus conformes à la raiſon, celles qu'un examen réfléchi avoit le plus confirmées. C'étoit même à ce point que la raiſon devoit amener les philoſophes, lorſque l'effet du temps ſur l'enthouſiaſme ſectaire permettoit de n'écouter qu'elle. Auſſi trouve-t-on déjà, dans Séneque, quelques traces de cette philoſophie : elle ne fut même jamais étrangere à la ſecte académique, qui parut ſe confondre preſqu'entiérement avec elle; & les derniers diſciples de Platon furent les fondateurs de l'électiſme.

PRESQUE toutes les religions de l'empire avoient été nationales. Mais toutes auſſi avoient

avoient de grands traits de reſſemblance ; & en quelque ſorte un air de famille. Point de dogmes métaphyſiques, beaucoup de cérémonies bizarres qui avoient un ſens ignoré du peuple, & ſouvent même des prêtres ; une mythologie abſurde, où la multitude ne voyoit que l'hiſtoire merveilleuſe de ſes dieux, où les hommes plus inſtruits ſoupçonnoient l'expoſition allégorique de dogmes plus relevés ; des ſacrifices ſanglans, des idoles qui repréſentoient les dieux, & dont quelques-unes, conſacrées par le temps, avoient une vertu céleſte ; des pontifes dévoués au culte de chaque divinité, ſans former un corps politique, ſans même être réunis dans une communion religieuſe ; des oracles attachés à certains temples, à certaines ſtatues ; enfin des myſteres que leurs hiérophantes ne communiquoient qu'en impoſant la loi d'un inviolable ſecret. Tels étoient ces traits de reſſemblance.

Il faut y ajouter encore que les prêtres, arbitres de la conſcience religieuſe, n'avoient jamais oſé prétendre à l'être de la conſcience morale ; qu'ils dirigeoient la

pratique du culte, & non les actions de la vie privée. Ils vendoient à la politique des oracles ou des augures ; ils pouvoient précipiter les peuples dans des guerres, leur dicter des crimes ; mais ils n'exerçoient aucune influence, ni sur le gouvernement, ni sur les lois.

Quand les peuples, sujets d'un même empire, eurent une communication habituelle, & que les lumieres eurent fait par-tout des progrès presqu'égaux, les hommes instruits s'apperçurent bientôt que tous ces cultes étoient celui d'un dieu unique, dont les divinités si multipliées, objets immédiats de l'adoration populaire, n'étoient que les modifications ou les ministres.

Cependant, chez les Gaulois, & dans quelques cantons de l'Orient, les Romains avoient trouvé des religions d'un autre genre. Là, les prêtres étoient les juges de la morale ; la vertu consistoit dans l'obéissance à la volonté d'un dieu, dont ils se disoient les seuls interprêtes. Leur empire s'étendoit sur l'homme tout entier ; le temple se confondoit

avec la patrie : on étoit adorateur de Jéhova ou d'Œsus, avant d'être citoyen ou sujet de l'empire ; & les prêtres décidoient à quelles lois humaines leur dieu permettoit d'obéir.

Ces religions devoient blesser l'orgueil des maîtres du monde. Celle des Gaulois étoit trop puissante, pour qu'ils ne se hâtassent point de la détruire. La nation Juive fut même dispersée : mais la vigilance du gouvernement, ou dédaigna, ou ne put atteindre les sectes obscures, qui se formerent en secret du débris de ces cultes antiques.

Un des bienfaits de la propagation de la philosophie grecque avoit été de détruire la croyance des divinités populaires, dans toutes les classes, où l'on recevoit une instruction un peu étendue. Un théïsme vague, ou le pur mécanisme d'Epicure, étoit, même dès le temps de Cicéron, la doctrine commune de quiconque avoit cultivé son esprit, de tous ceux qui dirigeoient les affaires publiques. Cette classe d'hommes

s'attacha néceſſairement à l'ancienne religion ; mais en cherchant à l'épurer ; parce que la multiplicité de ces dieux de tout pays avoit laſſé même la crédulité du peuple. On vit alors les philoſophes former des ſyſtêmes ſur les génies intermédiaires, ſe ſoumettre à des préparations, à des pratiques, à un régime religieux, pour ſe rendre plus dignes d'approcher de ces intelligences ſupérieures : & ce fut dans les dialogues de Platon, qu'ils cherchèrent les fondemens de cette doctrine.

Le peuple des nations conquiſes, les infortunés, les hommes d'une imagination ardente & foible, durent s'attacher de préférence aux religions ſacerdotales ; parce que l'intérêt des prêtres dominateurs, leur inſpiroit préciſément cette doctrine d'égalité dans l'eſclavage, de renoncement aux biens temporels, de récompenſes céleſtes réſervées à l'aveugle ſoumiſſion, aux ſouffrances, aux humiliations volontaires, ou ſupportées avec patience : doctrine ſi ſéduiſante pour l'humanité opprimée ! Mais ils avoient beſoin de relever, par quelques ſubtilités philoſophi-

ques, leur mythologie groſſiere; & c'eſt encore à Platon qu'ils eurent recours. Ses dialogues furent l'arſenal, où les deux partis allerent forger leurs armes théologiques. Nous verrons, dans la ſuite, Ariſtote obtenir un ſemblable honneur, & ſe trouver à la fois le maître des théologiens & le chef des athées.

VINGT ſectes égyptiennes, judaïques, s'accordant pour attaquer la religion de l'empire, mais ſe combattant entr'elles avec une égale fureur; finirent par ſe perdre dans la religion de Jéſus. On parvint à compoſer de leurs débris une hiſtoire, une croyance, des cérémonies & une morale, auxquelles ſe réunit peu-à-peu la maſſe de ces illuminés.

TOUS croyoient à un Chriſt, à un Meſſie envoyé de dieu, pour réparer le genre humain. C'eſt le dogme fondamental de toute ſecte, qui veut s'élever ſur les débris des ſectes anciennes. On ſe diſputoit ſur le temps, ſur le lieu de ſon apparition, ſur ſon nom mortel : mais celui d'un prophete, qui avoit,

dit-on paru en Paleſtine, ſous Tibere ; éclipſa tous les autres ; & les nouveaux fanatiques ſe rallierent ſous l'étendard du fils de Marie.

PLUS l'empire s'affoibliſſoit, plus cette religion chrétienne faiſoit des progrès rapides. L'aviliſſement des anciens conquérans du monde s'étendoit ſur les dieux, qui, après avoir préſidé à leurs victoires, n'étoient plus que les témoins impuiſſans de leurs défaites. L'eſprit de la nouvelle ſecte convenoit mieux à des temps de décadence & de malheur. Ses chefs, malgré leurs fourberies & leurs vices, étoient des enthouſiaſtes prêts à périr pour leur doctrine. Le zele religieux des philoſophes & des grands, n'étoit qu'une dévotion politique : & toute religion qu'on ſe permet de défendre comme une croyance qu'il eſt utile de laiſſer au peuple, ne peut plus eſpérer qu'une agonie plus ou moins prolongée. Bientôt le chriſtianiſme devient un parti puiſſant ; il ſe mêle aux querelles des Céſars ; il met Conſtantin ſur le trône, & s'y place lui-même, à côté de ſes foibles ſucceſſeurs,

En vain un de ces hommes extraordinaires, que le hasard éleve quelquefois à la souveraine puissance, Julien, voulut délivrer l'empire de ce fléau, qui devoit en accélérer la chûte : ses vertus, son indulgente humanité, la simplicité de ses mœurs, l'élévation de son ame & de son caractere, ses talens, son courage, son génie militaire, l'éclat de ses victoires, tout sembloit lui promettre le succès. On ne pouvoit lui reprocher que de montrer pour une religion, devenue ridicule, un attachement indigne de lui, s'il étoit sincere ; mal-adroit par son exagération, s'il n'étoit que politique ; mais il périt au milieu de sa gloire, après un regne de deux années. Le colosse de l'empire romain ne trouva plus de bras assez puissant pour le soutenir ; & la mort de Julien brisa la seule digue, qui pût encore s'opposer au torrent des superstitions nouvelles, comme aux inondations des barbares.

Le mépris des sciences humaines étoit un des premiers caracteres du christianisme. Il avoit à se venger des outrages de la philosophie ; il craignoit cet esprit d'examen

& de doute, cette confiance en ſa propre raiſon, fléau de toutes les croyances religieuſes. La lumiere des ſciences naturelles lui étoit même odieuſe & ſuſpecte ; car elles ſont très-dangereuſes pour le ſuccès des miracles : & il n'y a point de religion qui ne force ſes ſectateurs à dévorer quelques abſurdités phyſiques. Ainſi le triomphe du chriſtianiſme fut le ſignal de l'entiere décadence, & des ſciences, & de la philoſophie.

Les ſciences auroient pu s'en préſerver, ſi l'art de l'imprimerie eût été counu ; mais les manuſcrits d'un même livre étoient en petit nombre : il falloit, pour ſe procurer les ouvrages qui formoient le corps entier d'une ſcience, des ſoins, ſouvent des voyages & des dépenſes, auxquelles les hommes riches pouvoient ſeuls atteindre. Il étoit facile au parti dominant de faire diſparoître les livres, qui choquoient ſes préjugés ou démaſquoient ſes impoſtures. Une invaſion des barbares pouvoit, en un ſeul jour, priver pour jamais un pays entier des moyens de s'inſtruire. La deſtruction d'un ſeul manuſcrit

étoit ſouvent pour toute une contrée, une perte irréparable. On ne copioit d'ailleurs que les ouvrages recommandés par le nom de leurs auteurs. Toutes ces recherches, qui ne peuvent acquérir d'importance que par leur réunion, ces obſervations iſolées, ces perfectionnemens de détail qui ſervent à maintenir les ſciences au même niveau, qui en préparent les progrès, tous ces matériaux que le temps amaſſe, & qui attendent le génie, reſtoient condamnés à une éternelle obſcurité. Ce concert des ſavans, cette réunion de leurs forces, ſi utile, ſi néceſſaire même à certaines époques, n'exiſtoit pas. Il falloit que le même individu pût commencer & achever une découverte; & il étoit obligé de combattre ſeul toutes les réſiſtances, que la nature oppoſe à nos efforts. Les ouvrages qui facilitent l'étude des ſciences, qui en éclaircîſſent les difficultés, qui en préſentent les vérités ſous des formes plus commodes & plus ſimples, ces détails des obſervations, ces développemens qui ſouvent éclairent ſur les erreurs des réſultats, & où le lecteur ſaiſit ce que l'auteur n'a point lui-même apperçu; ces ouvrages n'auroient pu trouver ni copiſtes ni lecteurs,

Il étoit donc impoſſible que les ſciences déjà parvenues à une étendue qui en rendoit difficiles, & les progrès, & même l'étude approfondie, puſſent ſe ſoutenir d'elles-mêmes, & réſiſter à la pente qui les entraînoit rapidement vers leur décadence. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner que le chriſtianiſme, qui dans la ſuite n'a point été aſſez puiſſant pour les empêcher de reparoître avec éclat, après l'invention de l'imprimerie, l'ait été alors aſſez pour en conſommer la ruine.

Si l'on en excepte l'art dramatique, qui ne fleurit que dans Athenes, & qui dut tomber avec elle & l'éloquence, qui ne reſpire que dans un air libre, la langue & la littérature des Grecs conſerverent long-temps leur ſplendeur. Lucien & Plutarque n'auroient point déparé le ſiecle d'Alexandre. Rome, il eſt vrai, s'éleva au niveau de la Grece, dans la poéſie, dans l'éloquence, dans l'hiſtoire, dans l'art de traiter avec dignité, avec élégance, avec agrément, les ſujets arides de la philoſophie & des ſciences. La Grece même n'a point de poëte, qui donne, autant que Virgile, l'idée de la perfection :

elle n'a aucun hiſtorien qui puiſſe s'égaler à Tacite. Mais ce moment d'éclat fut ſuivi d'une prompte décadence. Dès le temps de Lucien, Rome n'avoit plus que des écrivains preſque barbares. Chryſoſtôme parle encore la langue de Démoſthene. On ne reconnoît plus celle de Cicéron ou de Tite-Live, ni dans Auguſtin, ni même dans Jérôme, qui n'a point pour excuſe l'influence de la barbarie africaine.

C'EST que jamais à Rome l'étude des lettres, l'amour des arts, ne fut un goût vraiment populaire; c'eſt que la perfection paſſagere de la langue y fut l'ouvrage, non du génie national, mais de quelques hommes que la Grece avoit formés. C'eſt que le territoire de Rome fut toujours pour les lettres un ſol étranger, où une culture aſſidue avoit pu les naturaliſer, mais où elles devoient dégénérer dès qu'elles reſteroient abandonnées à elles-mêmes.

L'IMPORTANCE dont fut long-temps, à Rome & dans la Grece, le talent de la tribune & celui du barreau, y multiplia la

claſſe des rhéteurs. Leurs travaux ont contribué au progrès de l'art, dont ils ont développé les principes & les fineſſes. Mais ils en enſeignoient un autre trop négligé par les modernes, & qu'il faudroit tranſporter aujourd'hui des ouvrages prononcés aux ouvrages imprimés. C'eſt l'art de préparer avec facilité, & en peu de temps, des diſcours que la diſpoſition de leurs parties, la méthode qui y regne, les ornemens qu'on fait y répandre, rendent du moins ſupportables ; c'eſt celui de pouvoir parler preſque ſur-le-champ, ſans fatiguer ſes auditeurs du déſordre de ſes idées, de la diffuſion de ſon ſtyle, ſans les révolter par d'extravagantes déclamations, par des non-ſens groſſiers, par de bizarres diſparates. Combien cet art ne ſeroit-il pas utile dans tous les pays, où les fonctions d'une place, un devoir public, un intérêt particulier, peuvent obliger à parler, à écrire, ſans avoir le temps de méditer ſes diſcours ou ſes ouvrages ! Son hiſtoire mérite d'autant plus de nous occuper, que les modernes, à qui cependant il ſeroit ſouvent néceſſaire, ſemblent n'en avoir connu que le côté ridicule.

Dès les commencemens de l'époque dont j'acheve ici le tableau, les livres s'étoient assez multipliés ; la distance des temps avoit semé d'assez grandes obscurités sur les ouvrages des premiers écrivains de la Grece, pour que cette étude des livres & des opinions, connue sous le nom d'érudition, formât une partie importante des travaux de l'esprit : & la bibliotheque d'Alexandrie se peupla de grammairiens & de critiques.

On observe, dans ce qui nous reste d'eux, un penchant à mesurer, leur admiration ou leur confiance, sur l'ancienneté d'un livre, sur la difficulté de l'entendre ou de le trouver ; une disposition à juger les opinions, non en elles-mêmes, mais sur le nom de leurs auteurs ; à croire d'après l'autorité, plutôt que d'après la raison ; enfin l'idée si fausse & si funeste de la décadence du genre humain, & de la supériorité des temps antiques. L'importance que les hommes attachent à ce qui fait l'objet de leurs occupations, à ce qui leur a coûté des efforts, est à-la-fois l'explication & l'excuse de ces erreurs, que les érudits de tous les pays

& de tous les temps ont plus ou moins partagées.

On peut reprocher aux érudits grecs & romains, & même à leurs ſavans & à leurs philoſophes, d'avoir manqué abſolument de cet eſprit de doute, qui ſoumet à l'examen ſévere de la raiſon, & les faits & leurs preuves. En parcourant dans leurs écrits, l'hiſtoire des événemens ou des mœurs, celle des productions & des phénomenes de la nature, ou des produits & des procédés des arts, on s'étonne de les voir raconter avec tranquillité les abſurdités les plus palpables, les prodiges les plus révoltans. Un *on dit*, *on rapporte*, placé au commencement de la phraſe, leur paroît ſuffire pour ſe mettre à l'abri du ridicule d'une crédulité puérile. C'eſt ſur-tout au malheur d'ignorer encore l'art de l'imprimerie, qu'on doit attribuer cette indifférence, qui a corrompu chez eux l'étude de l'hiſtoire, & qui s'eſt oppoſée à leurs progrès dans la connoiſſance de la nature. La certitude d'avoir raſſemblé ſur chaque fait toutes les autorités, qui peuvent le confirmer ou le détruire, la facilité de com-

parer les divers témoignages, de s'éclairer par les discussions, que fait naître leur différence, tous ces moyens de s'assurer de la vérité, ne peuvent exister, que lorsqu'il est possible d'avoir un grand nombre de livres, d'en multiplier indéfiniment les copies, de ne pas craindre de leur donner trop d'étendue.

Comment des relations de voyageurs, des descriptions dont souvent il n'existoit qu'une copie, qui n'étoient point soumises à la censure publique, auroient-elles pu acquérir cette autorité, dont l'avantage de n'avoir pas été contredites, & d'avoir pu l'être, est la base premiere ? Ainsi, l'on rapportoit tout également, parce qu'il étoit difficile de choisir avec quelque certitude ce qui méritoit d'être rapporté. D'ailleurs, nous ne sommes pas en droit de nous étonner de cette facilité à présenter avec une même confiance, d'après des autorités égales, & les faits les plus naturels & les faits les plus miraculeux. Cette erreur est encore enseignée dans nos écoles, comme un principe de philosophie, tandis qu'une incrédulité exagérée dans le sens contraire,

nous porte à rejeter ſans examen tout ce qui nous paroît hors de la nature : & la ſcience qui peut ſeule nous apprendre à trouver, entre ces deux extrêmes, le point, où la raiſon nous preſcrit de nous arrêter, n'a commencé à exiſter que de nos jours.

SIXIEME

SIXIEME EPOQUE.

Décadence des lumieres, juſqu'à leur reſtauration vers le temps des croiſades.

DANS cette époque déſaſtreuſe, nous verrons l'eſprit humain deſcendre rapidement de la hauteur où il s'étoit élevé, & l'ignorance traîner après elle, ici la férocité, ailleurs une cruauté raffinée, par-tout la corruption & la perfidie. A peine quelques éclairs de talens, quelques traits de grandeur d'ame ou de bonté, peuvent-ils percer à travers cette nuit profonde. Des rêveries théologiques, des impoſtures ſuperſtitieuſes, ſont le ſeul génie des hommes, l'intolérance religieuſe, leur ſeule morale; & l'Europe, comprimée entre la tyrannie ſacerdotale & le deſpotiſme militaire, attend dans le ſang & dans les larmes, le moment, où de nouvelles lumieres lui permettront de renaître à la liberté, à l'humanité & aux vertus.

Ici ; nous ſommes obligés de partager le tableau en deux parties diſtinctes : la premiere embraſſera l'Occident, où la décadence fut plus rapide & plus abſolue, mais où le jour de la raiſon devoit reparoître pour ne s'éteindre jamais ; & la ſeconde, l'Orient, pour qui cette décadence fut plus lente, longtemps moins entiere, mais qui ne voit pas encore le moment où la raiſon pourra l'éclairer & briſer ſes chaînes.

A peine la piété chrétienne eut-elle abattu l'autel de la victoire, que l'Occident devint la proie des barbares. Ils embraſſerent la religion nouvelle, mais ils ne prirent point la langue des vaincus : les prêtres ſeuls la conſerverent ; & grace à leur ignorance ; à leur mépris pour les lettres humaines, on vit diſparoître ce qu'on auroit pu eſpérer de la lecture des livres latins, puiſque ces livres ne pouvoient plus être lus que par eux.

On connoît aſſez l'ignorance & les mœurs barbares des vainqueurs : cependant, c'eſt du milieu de cette férocité ſtupide que ſortit la deſtruction de l'eſclavage domeſtique, qui

avoit deshonoré les beaux jours de la Grece, ſavante & libre.

Les ſerfs de la glèbe cultivoient les terres des vainqueurs. Cette claſſe opprimée fourniſſoit pour leurs maiſons des domeſtiques, dont la dépendance ſuffiſoit à leur orgueil & à leurs caprices. Ils cherchoient donc dans la guerre, non des eſclaves, mais des terres & des colons.

D'ailleurs, les eſclaves qu'ils trouvoient dans les contrées envahies par eux, étoient en grande partie, ou des priſonniers faits ſur quelqu'une des tribus de la nation victorieuſe, ou les enfans de ces priſonniers. Un grand nombre, au moment de la conquête, avoient fui, ou s'étoient joints à l'armée des conquérans.

Enfin, les principes de fraternité générale, qui faiſoient partie de la morale chrétienne, condamnoient l'eſclavage; & les prêtres, n'ayant aucun intérêt politique à contredire ſur ce point des maximes qui honoroient leur cauſe, aiderent par leurs diſcours à une deſtruction que les événe-

mens & les mœurs devoient néceſſairement amener.

Ce changement a été le germe d'une révolution dans les deſtinées de l'eſpece humaine ; elle lui doit d'avoir pu connoître la véritable liberté. Mais il n'eut d'abord qu'une influence preſque inſenſible ſur le ſort des individus. On ſe feroit une fauſſe idée de la ſervitude chez les anciens, ſi on la comparoit à celle de nos noirs. Les Spartiates, les grands de Rome, les ſatrapes de l'Orient, furent à la vérité des maîtres barbares. L'avarice déployoit toute ſa cruauté dans les travaux des mines ; mais preſque par-tout, l'intérêt avoit adouci l'eſclavage dans les familles particulieres. L'impunité des violences commiſes contre le ſerf de la glèbe étoit plus grande encore, puiſque la loi elle-même en avoit fixé le prix. La dépendance étoit preſque égale, ſans être compoſée par autant de ſoins & de ſecours. L'humiliation étoit moins continue ; mais l'orgueil avoit plus d'arrogance. L'eſclave étoit un homme condamné par le haſard, à un état auquel le ſort de la guerre pouvoit un jour expoſer ſon maître. Le ſerf

étoit un individu d'une classe inférieure & dégradée.

C'est donc principalement dans ses conséquences éloignées, que nous devons considérer cette destruction de l'esclavage domestique.

Toutes ces nations barbares avoient à-peu-près la même constitution ; un chef commun, appellé *roi*, qui, avec un conseil, prononçoit des jugemens & donnoit les décisions qu'il eût été dangereux de retarder ; une assemblée de chefs particuliers, qui étoit consultée sur toutes les résolutions un peu importantes ; enfin, une assemblée du peuple, où se prenoient les délibérations qui intéressoient le peuple entier. Les différences les plus essentielles étoient dans le plus ou moins d'autorité de ces trois pouvoirs, qui n'étoient pas distingués par la nature de leurs fonctions, mais par celle des affaires, & sur-tout de l'intérêt que la masse des citoyens y avoit attaché.

Chez ces peuples agriculteurs, & sur-tout chez ceux qui avoient déjà formé un

premier établiſſement ſur un territoire étranger, ces conſtitutions avoient pris une forme plus réguliere, plus ſolide que chez les peuples paſteurs. D'ailleurs, la nation y étoit diſperſée & non réunie dans des camps plus ou moins nombreux. Ainſi, le roi n'eut point auprès de lui une armée toujours raſſemblée; & le deſpotiſme ne put y ſuivre preſqu'immédiatement la conquête, comme dans les révolutions de l'Aſie.

La nation victorieuſe ne fut donc point aſſervie. En même-temps, ces conquérans conſerverent des villes, mais ſans les habiter eux-mêmes. N'étant point contenues par une force armée, puiſqu'il n'en exiſtoit point de permanente, elles acquirent une ſorte de puiſſance; & ce fut un point d'appui pour la liberté de la nation vaincue.

L'ITALIE fut ſouvent envahie par les barbares; mais ils ne purent y former d'établiſſemens durables, parce que ſes richeſſes excitoient ſans ceſſe l'avarice de nouveaux vainqueurs, & que les Grecs conſerverent long-temps l'eſpérance de la réunir à leur empire. Jamais elle ne fut aſſervie par aucun

peuple, ni toute entiere, ni d'une maniere durable. La langue latine, qui y étoit la langue unique du peuple, s'y corrompit plus lentement ; l'ignorance n'y fut pas auſſi complète, la ſuperſtition auſſi ſtupide que dans le reſte de l'Occident.

Rome, qui ne reconnut de maîtres que pour en changer, conſervoit une ſorte d'indépendance. Elle étoit la réſidence du chef de la religion. Ainſi, tandis que, dans l'Orient ſoumis à un ſeul prince, le clergé, tantôt gouvernant les empereurs, tantôt conſpirant contr'eux, ſoutenoit le deſpotiſme, même en combattant le deſpote, & aimoit mieux ſe ſervir de tout le pouvoir d'un maître abſolu, que de lui en diſputer une partie, on vit au contraire, dans l'Occident, les prêtres, réunis ſous un chef commun, élever une puiſſance rivale de celle des rois, & former dans ces états diviſés une ſorte de monarchie unique & indépendante.

Nous montrerons cette ville dominatrice, eſſayant ſur l'univers les chaînes d'une nouvelle tyrannie ; ſes pontifes ſubjuguant l'igno-

rante crédulité par des actes groſſièrement forgés ; mêlant la religion à toutes les tranſations de la vie civile, pour s'en jouer au gré de leur avarice ou de leur orgueil ; puniſſant d'un anathême terrible, par l'horreur dont il frappoit l'eſprit des peuples, la moindre oppoſition à leurs lois, la moindre réſiſtance à leurs prétentions inſenſées ; ayant dans tous les états une armée de moines, toujours prêts à exalter par leurs impoſtures les terreurs ſuperſtitieuſes, afin de ſoulever plus puiſſamment le fanatiſme ; privant les nations de leur culte & des cérémonies ſur leſquelles s'appuyoient leurs eſpérances religieuſes, pour les exciter à la guerre civile ; troublant tout, pour tout dominer ; ordonnant au nom de Dieu la trahiſon & le parjure ; l'aſſaſſinat & le parricide ; faiſant tour-à-tour des rois & des guerriers les inſtrumens & les victimes de leurs vengeances ; diſpoſant de la force, mais ne la poſſédant jamais ; terribles à leurs ennemis, mais tremblans devant leurs propres défenſeurs ; tout-puiſſans aux extrémités de l'Europe, mais impunément outragés au pied même de leurs autels ; ayant bien trouvé dans le ciel le point d'appui du lévier qui devoit re-

muer le monde, mais n'ayant ſu trouver ſur la terre de régulateur qui pût à leur gré en diriger & en conſerver l'action; élevant enfin, mais ſur des pieds d'argile, un coloſſe qui, après avoir opprimé l'Europe, devoit encore la fatiguer long-temps du poids de ſes débris.

La conquête avoit ſoumis l'Occident à une anarchie tumultueuſe, dans laquelle le peuple gémiſſoit ſous la triple tyrannie des rois, des chefs guerriers & des prêtres: mais cette anarchie portoit dans ſon ſein des germes de liberté. On doit comprendre dans cette portion de l'Europe, les pays où les Romains n'avoient point pénétré. Entraînés dans le mouvement général, conquérans & conquis tour-à-tour, ayant la même origine, les mêmes mœurs que les conquérans de l'empire, ces peuples ſe confondirent avec eux dans une maſſe commune. Leur état politique dut éprouver les mêmes changemens & ſuivre une marche ſemblable.

Nous tracerons le tableau des révolutions

de cette anarchie féodale ; nom qui ſert à le caractériſer.

La légiſlation y fut incohérente & barbare. Si l'on y trouve ſouvent des lois douces, cette humanité apparente n'étoit qu'une dangereuſe impunité. On y obſerve cependant quelques inſtitutions précieuſes, qui ne conſacrant à la vérité que les droits des claſſes opprimantes, étoient un outrage de plus à ceux des hommes, mais qui du moins en conſervoient quelque foible idée, & devoient un jour ſervir de guide pour les reconnoître & les rétablir.

Cette légiſlation préſentoit deux uſages ſinguliers, qui caractériſent & l'enfance des nations & l'ignorance des ſiecles groſſiers. Un coupable pouvoit ſe racheter de la peine pour une ſomme d'argent fixée par la loi, qui apprécioit la vie des hommes ſuivant leur dignité ou leur naiſſance. Les crimes n'étoient pas regardés comme une atteinte à la ſûreté, aux droits des citoyens, que la crainte du ſupplice devoit prévenir, mais comme un outrage fait à un individu, que lui-même ou ſa famille avoient droit de venger, & dont la loi leur

offroit une réparation plus utile. On avoit ſi peu d'idées des preuves ſur leſquelles la réalité d'un fait peut être appuyée ; qu'on trouva plus ſimples de demander au ciel un miracle toutes les fois qu'il s'agiſſoit de diſtinguer le crime d'avec l'innocence : & le ſuccès d'une épreuve ſuperſtitieuſe ou le ſort d'un combat, furent regardés comme les moyens les plus ſûrs de découvrir & de reconnoître la vérité.

Chez des hommes qui confondoient l'indépendance & la liberté, les querelles entre ceux qui dominoient ſur une portion même très-petite du territoire, devoient dégénérer en guerres privées ; & ſes guerres ſe faiſant de canton à canton, de village à village, livroient habituellement la ſurface entiere de chaque pays, à toutes ces horreurs qui du moins ne ſont que paſſageres dans les grandes invaſions, & qui dans les guerres ne déſolent que les frontieres.

Toutes les fois que la tyrannie s'efforce de ſoumettre la maſſe d'un peuple à la volonté d'une de ces proportions, elle compte parmi ſes moyens les préjugés & l'ignorance de ſes

victimes ; elle cherche à compenſer par la réunion, par l'activité d'une force moindre, cette ſupériorité de force réelle qui ſemble ne pouvoir ceſſer d'appartenir au plus grand nombre. Mais le dernier terme de ſes eſpérances, celui auquel elle peut rarement atteindre, c'eſt d'établir entre les maîtres & les eſclaves une indifférence réelle, qui en quelque ſorte rende la nature elle-même complice de l'inégalité politique.

TEL fut, dans les temps reculés, l'art des prêtres orientaux, lorſqu'on les voit à la fois rois, pontifes, juges, aſtronomes, arpenteurs, artiſtes & médecins. Mais ce qu'ils durent à la poſſeſſion excluſive des facultés intellectuelles, les tyrans groſſiers de nos foibles ancêtres l'obtinrent par leurs inſtitutions & par leurs habitudes guerrieres. Couverts d'armes impénétrables, ne combattans que ſur des chevaux invulnérables comme eux, ne pouvant acquérir la force & l'adreſſe néceſſaires pour dreſſer & conduire leurs chevaux; pour ſupporter & manier leurs armes, que par un long & pénible apprentiſſage, ils pouvoient opprimer avec impunité, & tuer ſans péril l'homme

du peuple, qui n'étoit pas assez riche pour se procurer ses armures coûteuses, & dont la jeunesse, réclamée par des travaux utiles, n'avoit pu être consacrée aux exercices militaires.

Ainsi, la tyrannie du petit nombre avoit acquis par l'usage de cette maniere de combattre, une supériorité réelle de force qui devoit prévenir toute idée de résistance, & rendre long-temps inutiles les efforts mêmes du désespoir : ainsi l'égalité de la nature avoit disparu devant cette inégalité factice des forces physiques.

La morale, enseignée par les prêtres seuls, renfermoit ces principes universels qu'aucune secte n'a méconnus ; mais elle créoit une foule de devoirs purement religieux, de péchés imaginaires. Ces devoirs étoient plus fortement recommandés que ceux de la nature, & des actions indifférentes, légitimes, souvent même vertueuses, étoient plus sévérement reprochées & punies que des crimes réels. Cependant un moment de repentir, consacré par l'absolution d'un prêtre, ouvroit le ciel aux scélérats, des dons à l'église,

& quelques pratiques qui flattoient ſon orgueil, ſuffiſoient pour expier une vie chargée de crimes. On alla même juſqu'à former un tarif de ces abſolutions. On comprenoit avec ſoin parmi ces pêchés, depuis les foibleſſes les plus innocentes de l'amour, depuis les ſimples deſirs, juſqu'aux raffinemens & aux excès de la débauche la plus crapuleuſe. On ſavoit que preſque perſonne ne pouvoit échapper à cette cenſure ; & c'étoit une des branches les plus productives du commerce ſacerdotal. On imagina juſqu'à un enfer d'une durée limitée, que les prêtres avoient le pouvoir d'abréger, dont ils pouvoient même diſpenſer ; & ils faiſoient acheter cette grace, d'abord aux vivans, enſuite aux parens, aux amis des morts. Ils vendoient des arpens dans le ciel pour un nombre égal d'arpens terreſtres ; & ils avoient la modeſtie de ne pas exiger de retour.

Les mœurs de ces temps malheureux, furent dignes d'un ſyſtême ſi profondément corrupteur.

Les progrès de ce même ſyſtême ; des moines, tantôt inventant d'anciens miracles,

tantôt en fabriquant de nouveaux & nourriſſant de fables & de prodiges l'ignorante ſtupidité du peuple, qu'ils trompoient pour le dépouiller ; des docteurs, employant tout ce qu'ils avoient d'imagination, pour enrichir leur croyance de quelque abſurdité nouvelle, & renchérir en quelque ſorte ſur celles qui leur avoient été tranſmiſes ; des prêtres forçant les princes à livrer aux flammes & les hommes qui oſoient, ou douter d'un ſeul de ces dogmes, ou entrevoir leurs impoſtures, ou s'indigner de leurs crimes, & ceux qui s'écartoient un moment d'un aveugle obéiſſance, enfin, juſqu'aux théologiens eux-mêmes, quand ils ſe permettoient de rêver autrement que des chefs plus accrédités dans l'Egliſe... Tels ſont dans cette époque, les ſeuls traits que les mœurs de la partie occidentale de l'Europe, puiſſent fournir au tableau de l'eſpece humaine.

DANS l'Orient réuni ſous un ſeul deſpote nous verrons une décadence plus lente ſuivre l'affoibliſſement graduel de l'empire ; l'ignorance & la corruption de chaque ſiecle l'emporter de quelques degrés ſur l'ignorance & la corruption du ſiecle précédent ; tandis

que les richeſſes diminuoient, que les frontieres ſe rapprochoient de la capitale, que les révolutions étoient plus fréquentes, que la tyrannie étoit plus lâche & plus cruelle.

En ſuivant l'hiſtoire de cet empire, en liſant les livres que chaque âge a produits, cette correſpondance frappera les yeux les moins exercés & les moins attentifs.

Dans l'Orient, le peuple ſe livroit davantage aux querelles théologiques : elles y occupent une place plus grande dans l'hiſtoire, y influent davantage ſur les événemens politiques ; les réveries s'y montrent avec une ſubtilité que l'Occident jaloux ne pouvoit encore atteindre. L'intolérance religieuſe y eſt auſſi oppreſſive, mais moins féroce.

Cependant, les ouvrages de Photius annoncent, que le goût des études raiſonnables n'étoit point éteint. Quelques empereurs, des princes, des princeſſes mêmes, ne ſe bornerent point à l'honneur de briller

dans

dans les disputes théologiques, & daignerent cultiver les lettres humaines.

La législation romaine n'y fut altérée que lentement, par ce mêlange des mauvaises lois que l'avidité & la tyrannie dictoient aux empereurs, ou que la superstition arrachoit à leur foiblesse. La langue grecque perdit de sa pureté, de son caractere; mais elle conserva sa richesse, ses formes, sa grammaire; & les habitans de Constantinople pouvoient encore lire Homere & Sophocle, Thucydides & Platon. Anthémius exposoit la construction des miroirs d'Archimede, que Proclus employoit avec succès à la défense de la capitale. A la chûte de l'empire, elle renfermoit quelques hommes qui se refugierent en Italie, & dont les connoissances y furent utiles aux progrès des lumieres. Ainsi à cette époque même, l'Orient n'avoit pas atteint le dernier terme de la barbarie: mais aussi rien n'y présentoit l'espoir d'une restauration. Il devint la proie des barbares; ces foibles restes dispaturent: & l'ancien génie de la Grece y attend encore un libérateur.

Aux extrémités de l'Asie, & sur les cô-

fins de l'Afrique, exiſtoit un peuple qui, par ſa poſition & ſon courage, avoit échappé aux conquêtes des Perſes, d'Alexandre, & des Romains. De ſes nombreuſes tribus, les unes devoient leur ſubſiſtance à l'agriculture ; les autres avoient conſervé la vie paſtorale : toutes ſe livroient au commerce, & quelques-unes au brigandage. Réunies par une même origine, par un même langage, par quelques habitudes religieuſes, elles formoient une grande nation, dont cependant aucun lien politique n'uniſſoit les portions diverſes. Tout-à-coup s'éleva au milieu d'elles un homme doué d'un ardent enthouſiaſme & d'une politique profonde, né avec les talens d'un poëte & ceux d'un guerrier. Il conçoit le hardi projet de réunir en un ſeul corps les tribus arabes, & il a le courage de l'exécuter. Pour donner un chef à une nation juſqu'alors indomptée, il commence par élever ſur les débris de l'ancien culte une religion plus épurée. Légiſlateur, prophete, pontife, juge, général d'armée ; tous les moyens de ſubjuguer les hommes ſont entre ſes mains, & il ſait les employer avec habileté, mais avec grandeur.

Il débite un ramas de fables qu'il dit avoir reçues du ciel ; mais il gagne des batailles. La priere & les plaiſirs de l'amour partagent ſes momens. Après avoir joui vingt ans d'un pouvoir ſans bornes, dont il n'exiſte point d'autre exemple, il déclare que, s'il a commis une injuſtice, il eſt prêt à la réparer. Tout ſe taît : une ſeule femme oſe réclamer une petite ſomme de monnoie. Il meurt, & l'enthouſiaſme qu'il a communiqué à ſon peuple, va changer la face des trois parties du monde.

Les mœurs des Arabes avoient de l'élévation & de la douceur ; ils aimoient & cultivoient la poéſie : & lorſqu'ils régnerent ſur les plus belles contrées de l'Aſie, lorſque le temps eût calmé la fievre du fanatiſme religieux, le goût des lettres & des ſciences vint ſe mêler à leur zele pour la propagation de la foi, & tempérer leur ardeur pour les conquêtes.

Ils étudierent Ariſtote, dont ils traduiſirent les ouvrages. Ils cultiverent l'aſtronomie, l'optique, toutes les parties de

la médecine ; & enrichirent ces ſciences de quelques vérités nouvelles. On leur doit d'avoir généraliſé l'uſage de l'algebre, borné chez les Grecs à une ſeule claſſe de queſtions. Si la recherche chimérique d'un ſecret de transformer les métaux, & d'un breuvage d'immortalité, ſouilla leurs travaux chimiques, ils furent les reſtaurateurs, ou plutôt les inventeurs de cette ſcience, juſqu'alors confondue avec la pharmacie ou l'étude des procédés des arts. C'eſt chez eux qu'elle paroît, pour la premiere fois, comme analyſe des corps dont elle fait connoître les élémens, comme théorie de leurs combinaiſons, & des lois auxquelles ces combinaiſons ſont aſſujetties.

Les ſciences y étoient libres, & ils durent à cette liberté d'avoir pu reſſuſciter quelques étincelles du génie des Grecs ; mais ils étoient ſoumis à un deſpotiſme conſacré par la religion. Auſſi cette lumiere ne brilla-t-elle quelques momens que pour faire place aux plus épaiſſes ténébres ; & ces travaux des Arabes auroient été perdus pour le genre humain, s'ils n'avoient pas

ſervi à préparer cette reſtauration plus durable, dont l'occident va nous offrir le tableau.

L'on vit donc, pour la ſeconde fois, le génie abandonner les peuples qu'il avoit éclairés ; mais c'eſt donc encore devant la tyrannie & la ſuperſtition qu'il eſt forcé de diſparoître. Né dans la Grece, à côté de la liberté, il n'a pu ni en arrêter la chûte, ni défendre la raiſon contre les préjugés des peuples, déjà dégradés par l'eſclavage. Né chez les Arabes dans le ſein du deſpotiſme, & près du berceau d'une religion fanatique, il n'a été, comme le caractere généreux & brillant de ce peuple, qu'une exception paſſagere aux lois générales de la nature, qui condamnent à la baſſeſſe & à l'ignorance les nations aſſervies & ſuperſtitieuſes.

Ainsi ce ſecond exemple ne doit pas nous effrayer ſur l'avenir ; mais ſeulement il avertit nos contemporains de ne rien négliger pour conſerver, pour augmenter les lumieres, s'ils veulent devenir ou demeurer libres ; & de maintenir leur liberté, s'ils ne veulent

pas perdre les avantages que les lumieres leur ont procurés.

Je joindrai à l'hiſtoire des travaux des Arabes, celle de l'élévation rapide & de la chûte précipitée de cette nation, qui, après avoir régné des bords de l'Océan atlantique aux rives de l'Indus, chaſſée par les barbares de la plus grande partie de ſes conquêtes, n'ayant conſervé les autres que pour y préſenter le ſpectacle hideux d'un peuple dégénéré juſqu'au dernier terme de la ſervitude, de la corruption, de la miſere, occupe encore ſon ancienne patrie, y a conſervé ſes mœurs, ſon eſprit, ſon caractere, & a ſu y reconquérir, y défendre ſon ancienne indépendance.

J'exposerai comme la religion de Mahomet, la plus ſimple dans ſes dogmes, la moins abſurde dans ſes pratiques, la plus tolérante dans ſes principes, ſemble condamner à un eſclavage éternel, à une incurable ſtupidité, toute cette vaſte portion de la terre où elle a étendu ſon empire; tandis que nous allons voir briller le génie des ſciences & de la liberté ſous les ſuperſti-

tions les plus abſurdes, au milieu de la plus barbare intolérance. La Chine nous offre le même phénomene, quoique les effets de ce poiſon abrutiſſant y ayent été moins funeſtes.

SEPTIEME ÉPOQUE.

Depuis les premiers progrès des ſciences vers leur reſtauration dans l'Occident, juſqu'à l'invention de l'imprimerie.

PLUSIEURS cauſes ont contribué à rendre par degrés à l'eſprit humain cette énergie, que des chaînes ſi honteuſes & ſi peſantes ſembloient devoir comprimer pour toujours.

L'INTOLÉRANCE des prêtres, leurs efforts pour s'emparer des pouvoirs politiques, leur avidité ſcandaleuſe, le déſordre de leurs mœurs, rendu plus révoltant par leur hypocriſie, devoient ſoulever contre eux les ames pures, les eſprits ſains, les caracteres courageux. On étoit frappé de la contradiction de leurs dogmes, de leurs maximes, de leur conduite, avec ces mêmes évangiles, premier fondement de leur doctrine comme de leur morale, & dont ils n'avoient

pu cacher entiérement la connoiſſance au peuple.

Il s'éleva donc contre eux des réclamations puiſſantes. Dans le midi de la France, des provinces entieres ſe réunirent pour adopter une doctrine plus ſimple, un chriſtianiſme plus épuré, où l'homme, ſoumis à la divinité ſeule, jugeroit, d'après ſes propres lumieres, de ce qu'elle a daigné révéler dans les livres émanés d'elle.

Des armées fanatiques, dirigées par des chefs ambitieux, dévaſterent ces provinces. Les bourreaux, conduits par des légats & des prêtres, immolerent ceux que les ſoldats avoient épargnés. On établit un tribunal de moines, chargé d'envoyer au bûcher quiconque ſeroit ſoupçonné d'écouter encore ſa raiſon.

Cependant ils ne purent empêcher cet eſprit de liberté & d'examen de faire ſourdement des progrès. Réprimé dans le pays où il oſoit ſe montrer, où plus d'une fois l'intolérante hypocriſie alluma des guerres ſan-

glantes, il ſe reproduiſoit, il ſe répandoit en ſecret dans une autre contrée. On le retrouve à toutes les époques, juſqu'au moment où, ſecondé par l'invention de l'*Imprimerie*, il fut aſſez puiſſant pour délivrer une partie de l'Europe du joug de la cour de Rome.

DÉJA il exiſtoit même une claſſe d'hommes qui, ſupérieurs à toutes les ſuperſtitions, ſe contentoient de les mépriſer en ſecret, ou ſe permettoient tout au plus de répandre ſur elles, en paſſant, quelques traits d'un ridicule rendu plus piquant par un voile de reſpect, dont ils avoient ſoin de le couvrir. La plaiſanterie obtenoit grace pour ces hardieſſes, qui, ſemées avec précaution dans les ouvrages deſtinés à l'amuſement des grands ou des lettrés, mais ignorés du peuple, ne réveilloient pas la haine des perſécuteurs.

FRÉDÉRIC II fut ſoupçonné d'être ce que les prêtres du dix-huitieme ſiecle ont depuis appelé un *Philoſophe*. Le pape l'accuſa, devant toutes les nations, d'avoir traité de fables politiques les religions de Moïſe,

de Jéſus & de Mahomet. On attribuoit à ſon chancellier Pierre des Vignes, le livre imaginaire des *Trois Impoſteurs.* Mais le titre ſeul annonçoit l'exiſtence d'une opinion, réſultat bien naturel de l'examen de ces trois croyances, qui, nées de la même ſource, n'étoient que la corruption d'un culte plus pur rendu par des peuples plus anciens à l'ame univerſelle du monde.

Les recueils de nos fabliaux, les Décaméron de Bocace, ſont pleins de traits qui reſpirent cette liberté de penſer, ce mépris des préjugés, cette diſpoſition à en faire le ſujet d'une dériſion maligne & ſecrete.

Ainsi cette époque nous préſente de paiſibles contempteurs de toutes les ſuperſtitions, à côté des réformateurs enthouaſtes de leurs abus les plus groſſiers; & nous pourrons preſque lier l'hiſtoire de ces réclamations obſcures, de ces proteſtations en faveur des droits de la raiſon, à celle des derniers philoſophes de l'école d'Alexandrie.

Nous examinerons ſi, dans un temps où le proſélytiſme philoſophique eût été ſi dangereux, il ne ſe forma point des ſociétés ſecretes deſtinées à perpétuer, à répandre ſourdement & ſans danger, parmi quelques adeptes, un petit nombre de vérités ſimples, comme de ſûrs préſervatifs contre les préjugés dominateurs.

Nous chercherons ſi l'on ne doit point placer au nombre de ces ſociétés cet ordre célebre, contre lequel les papes & les rois conſpirerent avec tant de baſſeſſe, & qu'ils détruiſirent avec tant de barbarie.

Les prêtres étoient obligés d'étudier, ſoit pour ſe défendre, ſoit pour couvrir de quelques prétextes leurs uſurpations ſur la puiſſance ſéculiere, & ſe perfectionner dans l'art de fabriquer des pieces ſuppoſées. D'un autre côté, pour ſoutenir avec moins de déſavantage cette guerre, où les prétentions s'appuyoient ſur l'autorité & ſur les exemples, les rois favoriſerent des écoles où puſſent ſe former les juriſconſultes, qu'ils avoient beſoin d'oppoſer aux prêtres.

Dans ces diſputes entre le clergé & les

gouvernemens, entre le clergé de chaque pays & le chef de l'église, ceux qui avoient un esprit plus juste, un caractere plus franc, plus élevé, combattirent pour la cause des hommes contre celle des prêtres, pour la cause du clergé national contre le despotisme du chef étranger. Ils attaquerent ces abus, ces usurpations dont ils cherchoient à dévoiler l'origine. Cette hardiesse ne nous paroît aujourd'hui qu'une timidité servile; nous rions de voir prodiguer tant de travaux pour prouver ce que le simple bon sens devoit apprendre: mais ces vérités, alors nouvelles, décidoient souvent du sort d'un peuple; ces hommes les cherchoient avec une ame indépendante; ils les défendoient avec courage: & c'est par eux que la raison humaine a commencé de se ressouvenir de ses droits & de sa liberté.

DANS les querelles qui s'élevoient entre des rois & les seigneurs, les premiers s'assurerent l'appui des grandes villes, ou par les priviléges, ou par la restauration de quelques-uns des droits naturels de l'homme; ils chercherent, par des affranchissemens, à multiplier celles qui jouiroient du droit de com-

mune. Ces mêmes hommes, qui renaiſſoient à la liberté, ſentirent combien il leur importoit d'acquérir, par l'étude des lois, par celle de l'hiſtoire, une habileté, une autorité d'opinion qui les aidât à contre-balancer la puiſſance militaire de la tyrannie féodale.

LA rivalité des empereurs & des papes empêcha l'Italie de ſe réunir ſous un maître, & y conſerva un grand nombre de ſociétés indépendantes. Dans les petits états, on a beſoin d'ajouter le pouvoir de la perſuaſion à celui de la force, d'employer la négociation auſſi ſouvent que les armes : &, comme cette guerre politique y avoit pour principe une guerre d'opinion, comme jamais l'Italie n'avoit abſolument perdu le goût de l'étude, elle devoit être, pour l'Europe, un foyer de lumiere, foible encore, mais qui promettoit de s'accroître avec rapidité.

ENFIN, l'enthouſiaſme religieux entraîna les Occidentaux à la conquête des lieux conſacrés, à ce qu'on diſoit, par la mort & par les miracles du Chriſt : & en même-

temps que cette fureur étoit favorable à la liberté, par l'affoiblissement & l'appauvrissement des seigneurs, elle étendoit les relations des peuples européens avec les Arabes, liaisons que déjà leur mêlange avec les chrétiens d'Espagne avoit formées, que le commerce de Pise, de Gênes, de Venise, avoit cimentées. On apprit la langue des Arabes; on lut leurs ouvrages; on s'instruisit d'une partie de leurs découvertes: & si l'on ne s'éleva pas au-dessus du point où ils avoient laissé les sciences, on eut du moins l'ambition de les égaler.

Ces guerres, entreprises pour la superstition, servirent à la détruire. Le spectacle de plusieurs religions finit par inspirer aux hommes de bon sens une égale indifférence pour ces croyances, également impuissantes contre les vices ou les passions des hommes, un mépris égal pour l'attachement également sincere, également opiniâtre de leurs sectateurs à des opinions contradictoires.

Il s'étoit formé en Italie des républiques, dont quelques-unes avoient imité

les formes des républiques grecques ; tandis que les autres eſſayerent de concilier avec la ſervitude, dans un peuple ſujet, la liberté, l'égalité démocratique d'un peuple ſouverain. En Allemagne, dans le Nord, quelques villes obtenant une indépendance preſqu'entiere, ſe gouvernerent par leurs propres lois. Dans quelques portions de l'Helvétie, le peuple briſa les fers de la féodalité, comme ceux du pouvoir royal. Dans preſque tous les grands états, on vit naître des conſtitutions imparfaites, où l'autorité de lever des ſubſides, de faire des lois nouvelles, fut partagée, tantôt entre le roi, les nobles, le clergé & le peuple, tantôt entre le roi, les barons & les communes ; où le peuple, ſans ſortir encore de l'humiliation, étoit du moins à l'abri de l'oppreſſion ; où ce qui compoſe vraiment les nations, étoit appelé au droit de défendre ſes intérêts, & d'être entendu de ceux qui régloient ſes deſtinées. En Angleterre, un acte célebre, ſolemnellement juré par le roi & par les grands, garantit les droits des barons, & quelques-uns de ceux des hommes.

D'AUTRES peuples, des provinces, des villes

villes mêmes, obtinrent auſſi des chartes ſemblables, moins célebres & moins bien défendues. Elles ſont l'origine de ces déclarations des droits, regardées aujourd'hui par tous les hommes éclairés comme la baſe de la liberté, & dont les anciens n'avoient pas conçu, ne pouvoient concevoir l'idée, parce que l'eſclavage domeſtique ſouilloit leurs conſtitutions; que chez eux, le droit de citoyen étoit héréditaire, ou conféré par une adoption volontaire; & qu'ils ne s'étoient pas élevés juſqu'à la connoiſſance de ces droits inhérens à l'eſpece humaine, & appartenans à tous les hommes avec une entiere égalité.

En France, en Angleterre, chez quelques autres grandes nations, le peuple parut vouloir reſſaiſir ſes véritables droits; mais aveuglé par le ſentiment de l'oppreſſion, plutôt qu'éclairé par la raiſon, des violences, bientôt expiées par des vengeances plus barbares, & ſur-tout plus injuſtes, & des pillages ſuivis d'une miſere plus grande, furent le fruit unique de ſes efforts.

CEPENDANT, chez les Anglois, les principes du réformateur Wicleff avoient été le motif d'un de ces mouvemens dirigés par quelques-uns de ſes diſciples, préſage des tentatives plus ſuivies & mieux combinées, que les peuples devoient faire ſous d'autres réformateurs, dans un ſiecle plus éclairé.

LA découverte d'un manuſcrit du code de Juſtinien, fit renaître l'étude de la juriſprudence, comme celle de la légiſlation, & ſervit à rendre moins barbare, celle même des peuples qui furent en profiter, ſans vouloir s'y ſoumettre.

LE commerce de Piſe, de Gênes, de Florence, de Veniſe, des cités de la Belgique, de quelques villes libres d'Allemagne, embraſſoit la Méditerranée, la Baltique & les côtes de l'océan européen. Leurs négocians allerent chercher les denrées précieuſes du Levant dans les ports de l'Egypte, & aux extrémités de la Mer Noire.

LA politique, la légiſlation, l'économie publique, n'étoient pas encore des ſciences;

on ne s'occupoit point d'en chercher, d'en approfondir, d'en développer les principes ; mais en commençant à s'éclairer par l'expérience, on rassembloit les observations qui pouvoient y conduire ; on s'instruisoit des intérêts qui devoient en faire sentir le besoin.

On ne connut d'abord Aristote que par une traduction faite d'après l'Arabe ; & sa philosophie, persécutée dans les premiers instans, régna bientôt dans toutes les écoles : elle n'y porta point la lumiere ; mais elle y donna plus de régularité, plus de méthode à cet art de l'argumentation, que les disputes théologiques avoient enfanté. Cette scolastique ne conduisoit pas à la découverte de la vérité ; elle ne servoit même pas à en discuter, à bien en apprécier les preuves ; mais elle aiguisoit les esprits : & ce goût des distinctions subtiles, cette nécessité de diviser sans cesse les idées, d'en saisir les nuances fugitives, de les représenter par des mots nouveaux, tout cet appareil employé pour embarrasser un ennemi dans la dispute, ou pour échapper à ses piéges, fut la premiere origine de cette analyse

philoſophique, qui depuis a été la ſource fé-conde de nos progrès.

Nous devons à ces ſcolaſtiques des notions plus préciſes ſur les idées qu'on peut ſe former de l'Être-ſuprême & de ſes attributs ; ſur la diſtinction entre la cauſe premiere & l'univers qu'elle eſt ſuppoſée gouverner ; ſur celle de l'eſprit & de la matiere ; ſur les différens ſens que l'on peut attacher au mot *liberté* ; ſur ce qu'on entend par la *création* ; ſur la maniere de diſtinguer entre elles les diverſes opérations de l'eſprit humain, & de claſſer les idées qu'il ſe forme des objets réels & de leurs propriétés.

Mais cette même méthode ne pouvoit que retarder dans les écoles le progrès des ſciences naturelles. Quelques recherches anatomiques ; des travaux obſcurs ſur la chimie, uniquement employés à chercher le grand œuvre ; des études ſur la géométrie, l'algebre, qui ne s'éleverent, ni juſqu'à ſavoir tout ce que les Arabes avoient découvert, ni juſqu'à entendre les ouvrages des anciens ; enfin des obſervations, des calculs aſtronomiques, qui ſe bornoient à former, à perfectionner des

tables, & que ſouilloit un ridicule mêlange d'aſtrologie ; tel eſt le tableau que ces ſciences préſentent. Cependant les arts mécaniques commencerent à ſe rapprocher de la perfection qu'ils avoient conſervé en Aſie. La culture de la ſoie s'introduiſoit dans les pays méridionaux de l'Europe ; les moulins à vent, les papeteries, s'y étoient établis ; l'art de meſurer le temps y avoit paſſé les limites, où il s'étoit arrêté chez les anciens & chez les Arabes. Enfin deux découvertes importantes marquent cette même époque. La propriété qu'a l'aimant de ſe diriger vers un même point du ciel, propriété connue des Chinois, & même employée par eux à guider les vaiſſeaux, fut auſſi obſervée en Europe. On y apprit à ſe ſervir de la bouſſole, dont l'uſage y augmenta l'activité du commerce, y perfectionna l'art de la navigation, y donna l'idée de ces voyages, qui depuis ont fait connoître un monde nouveau, & permis à l'homme de porter ſes regards ſur toute l'étendue du globe où il eſt placé. Un chimiſte, en mêlant le ſalpêtre à une matiere inflammable, trouva le ſecret de cette poudre, qui a produit une révolution inattendue dans l'art de la

guerre. Malgré les effets terribles des armes à feu, en éloignant les combattans, elles ont rendu la guerre moins meurtriere & les guerriers moins féroces. Les expéditions militaires ſont plus diſpendieuſes, la richeſſe peut balancer la force : les nations mêmes les plus belliqueuſes ſentent le beſoin de ſe préparer, de s'aſſurer les moyens de combattre, en s'enrichiſſant par le commerce & les arts. Les peuples policés n'ont point à craindre le courage aveugle des nations barbares. Les grandes conquêtes, & les révolutions qui les ſuivent, ſont devenues preſque impoſſibles.

Cette ſupériorité, qu'une armure de fer, que l'art de conduire un cheval preſque invulnérable, de manier la lance, la maſſue ou l'épée, donnoit à la nobleſſe ſur le peuple, a fini par diſparoître totalement : & la deſtruction de ce dernier obſtacle à la liberté des hommes, à leur égalité réelle, eſt due à une invention, qui ſembloit, au premier coup-d'œil, menacer d'anéantir la race humaine.

En Italie, la langue étoit parvenue preſ-

qu'à ſa perfection vers le quatorzieme ſiecle. Le Dante eſt ſouvent noble, précis, énergique. Bocace a de la grace, de la ſimplicité, de l'élégance. L'ingénieux & ſenſible Pétrarque n'a point vieilli. Dans cette contrée, dont l'heureux climat ſe rapproche de celui de la Grece, on étudioit les modeles de l'antiquité ; on eſſayoit de tranſporter dans la langue nouvelle quelques-unes de leurs beautés ; on tâchoit de les imiter dans la leur. Déjà quelques eſſais faiſoient eſpérer que, réveillé par la vue des monumens antiques, inſtruit par ces muettes, mais éloquentes leçons, le génie des arts alloit, pour la ſeconde fois, embellir l'exiſtence de l'homme, & lui préparer ces plaiſirs purs dont la jouiſſance eſt égale pour tous, & s'accroît à meſure qu'elle ſe partage.

Le reſte de l'Europe ſuivoit de loin ; mais le goût des lettres & de la poéſie y commençoit du moins à polir les langues encore barbares.

Les mêmes motifs, qui avoient forcé les eſprits à ſortir de leur longue léthargie, de-

voient auſſi diriger leurs efforts. La raiſon ne pouvoit être appelée à décider les queſtions, que les intérêts oppoſés forçoient d'agiter : la religion, loin de reconnoître ſon autorité, prétendoit la ſoumettre & ſe vantoit de l'humilier ; la politique regardoit comme juſte ce qui étoit conſacré par des conventions, par un uſage conſtant, par des coutumes anciennes.

On ne ſe doutoit pas que les droits des hommes fuſſent écrits dans le livre de la nature, & qu'en conſulter d'autres ce fût les méconnoître & les outrager. C'étoit dans les livres ſacrés, dans les auteurs reſpectés, dans les bulles des papes, dans les reſcrits des rois, dans les recueils des coûtumes, dans les annales des égliſes, qu'on cherchoit les maximes ou les exemples, dont il pouvoit être permis de tirer des conſéquences. Il ne s'agiſſoit pas d'examiner un principe en lui-même, mais d'interpréter, de diſcuter, de détruire ou de fortifier par d'autres textes ceux ſur leſquels on l'appuyoit. On n'adoptoit pas une propoſition parce qu'elle étoit vraie, mais parce qu'elle étoit écrite dans un tel livre, & qu'elle

avoit été admiſe dans un tel pays & depuis tel ſiecle.

Ainsi, par-tout l'autorité des hommes étoit ſubſtituée à celle de la raiſon. On étudioit les livres beaucoup plus que la nature, & les opinions des anciens plutôt que les phénomènes de l'univers. Cet eſclavage de l'eſprit, dans lequel même on n'avoit pas encore la reſſource d'une critique éclairée, fut alors plus nuiſible aux progrès de l'eſpece humaine, en corrompant la méthode d'étudier, que par ſes effets immédiats. On étoit ſi loin d'avoir atteint les anciens, qu'il n'étoit pas temps encore de chercher à les corriger ou à les ſurpaſſer.

Les mœurs conſerverent, durant cette époque, leur corruption & leur férocité; l'intolérance religieuſe, fut même plus active; & les diſcordes civiles, les guerres perpétuelles d'une foule de petits princes remplacerent les invaſions des barbares, & le fléau plus funeſte des guerres privées. A la vérité, la galanterie des meneſtrels & des troubadours, l'inſtitution d'une chevalerie, profeſſant la généroſité & la franchiſe, ſe dévouant

au maintien de la religion & à la défenſe des opprimés, comme au ſervice des dames, ſembloient devoir donner aux mœurs plus de ceur, de décence & d'élévation. Mais ce changement, borné aux cours & aux châteaux, n'atteignit pas la maſſe du peuple. Il en réſultoit un peu plus d'égalité entre les nobles, moins de perfidie & de cruauté dans leurs relations entr'eux ; mais leur mépris, pour le peuple, la violence de leur tyrannie, l'audace de leur brigandage, reſterent les mêmes ; & les nations, également opprimées, furent également ignorantes, barbares & corrompues.

CETTE galanterie poétique & militaire, cette chevalerie, dues en grande partie aux Arabes, dont la généroſité naturelle réſiſta long-temps en Eſpagne à la ſuperſtition & au deſpotiſme, furent ſans doute utiles : elles répandirent des germes d'humanité, qui ne devoient fructifier que dans des temps plus heureux ; & ce fut le caractere général de cette époque, d'avoir diſpoſé l'eſprit humain

pour la révolution, que la découverte de l'imprimerie devoit amener, & d'avoir préparé la terre, que les âges ſuivans devoient couvrir d'une moiſſon ſi riche & ſi abondante.

HUITIEME ÉPOQUE.

Depuis l'invention de l'imprimerie, juſqu'au temps où les ſciences & la philoſophie ſecouerent le joug de l'autorité.

CEUX qui n'ont pas réfléchi ſur la marche de l'eſprit humain dans la découverte, ſoit des vérités des ſciences, ſoit des procédés des arts, doivent s'étonner qu'un ſi long eſpace de temps ait ſéparé la connoiſſance de l'art d'imprimer les deſſins, & la découverte de celui d'imprimer des caracteres.

SANS doute quelques graveurs de planches avoient eu l'idée de cette application de leur art ; mais ils avoient été plus frappés de la difficulté de l'exécution que des avantages du ſuccès : & il eſt même heureux qu'on n'ait pu en ſoupçonner toute l'étendue ; car les prêtres & les rois ſe ſe-

roient unis pour étouffer, dès sa naissance, l'ennemi qui devoit les démasquer & les détrôner.

L'IMPRIMERIE multiplie indéfiniment, & à peu de frais, les exemplaires d'un même ouvrage. Dès-lors la faculté d'avoir des livres, d'en acquérir, suivant son goût & ses besoins, a existé pour tous ceux qui savent lire ; & cette faculté de la lecture a augmenté & propagé le désir & les moyens de s'instruire.

CES copies multipliées se répandant avec une rapidité plus grande, non-seulement les faits, les découvertes, acquierent une publicité plus étendue, mais elles l'acquierent avec une plus grande promptitude. Les lumieres sont devenues l'objet d'un commerce actif, universel.

ON étoit obligé de chercher les manuscrits, comme aujourd'hui nous cherchons les ouvrages rares. Ce qui n'étoit lu que de quelques individus, a donc pu l'être d'un peuple entier, & frapper presqu'en même temps

tous les hommes qui entendoient la même langue.

On a connu le moyen de parler aux nations diſperſées. On a vu s'établir une nouvelle eſpece de tribune, d'où ſe communiquent des impreſſions moins vives, mais plus profondes; d'où l'on exerce un empire moins tyrannique ſur les paſſions, mais en obtenant ſur la raiſon une puiſſance plus ſûre & plus durable; où tout l'avantage eſt pour la vérité, puiſque l'art n'a perdu ſur les moyens de ſéduire qu'en gagnant ſur ceux d'éclairer. Il s'eſt formé une opinion publique, puiſſante par le nombre de ceux qui la partagent; énergique, parce que les motifs qui la déterminent, agiſſent à la fois ſur tous les eſprits, même à des diſtances très-éloignées. Ainſi l'on a vu s'élever, en faveur de la raiſon & de la juſtice, un tribunal indépendant de toute puiſſance humaine, auquel il eſt difficile de rien cacher & impoſſible de ſe ſouſtraire.

Les méthodes nouvelles, l'hiſtoire des premiers pas dans la route qui doit conduire à une découverte, les travaux qui la préparent,

les vues qui peuvent en donner l'idée ; ou seulement inspirer le desir de la chercher, se répandant avec promptitude, offrent à chaque individu l'ensemble des moyens que les efforts de tous ont pu créer ; &, par ces mutuels secours, le génie semble avoir plus que doublé ses forces.

TOUTE erreur nouvelle est combattue dès sa naissance : souvent attaquée avant même d'avoir pu se propager, elle n'a point le temps de pouvoir s'enraciner dans les esprits. Celles qui, reçues dès l'enfance, se sont en quelque sorte identifiées avec la raison de chaque individu, que les terreurs ou l'espérance ont rendues cheres aux ames foibles, ont été ébranlées par cela seul qu'il est devenu impossible d'en empêcher la discussion, de cacher qu'elles pouvoient être rejetées & combattues, de s'opposer aux progrès des vérités qui, de conséquences en conséquences, doivent à la longue en faire reconnoître l'absurdité.

C'EST à l'imprimerie que l'on doit la possibilité de répandre les ouvrages, que sollicitent les circonstances du moment, ou les

mouvemens paſſagers de l'opinion, & par là d'intéreſſer à chaque queſtion qui ſe diſcute dans un point unique, l'univerſalité des hommes qui parlent une même langue.

SANS le ſecours de cet art, auroit-on pu multiplier ces livres deſtinés à chaque claſſe d'hommes, à chaque dégré d'inſtruction ? Les diſcuſſions prolongées, qui ſeules peuvent porter une lumiere ſûre dans les queſtions douteuſes, & affermir ſur une baſe inébranlable ces vérités trop abſtraites, trop ſubtiles, trop éloignées des préjugés du peuple, ou de l'opinion commune des ſavans, pour ne pas être bientôt oubliées & méconnues ; les livres purement élémentaires, les dictionnaires, les ouvrages où l'on raſſemble, avec tous leurs détails, une multitude de faits, d'obſervations, d'expériences, où toutes les preuves ſont développées, tous les doutes diſcutés ; ces collections précieuſes qui renferment, tantôt tout ce qui a été obſervé, écrit, penſé, ſur une branche particuliere des ſciences, tantôt le réſultat des travaux annuels de tous les ſavans d'un même pays ;

pays ; ces tables, ces tableaux de toute eſpece, dont les uns offrent aux yeux des réſultats que l'eſprit n'auroit ſaiſis qu'avec un travail pénible, les autres montrent à volonté le fait, l'obſervation, le nombre, la formule, l'objet qu'on a beſoin de connoître, tandis que d'autres enfin préſentent, ſous une forme commode, dans un ordre méthodique, les matériaux dont le génie doit tirer des vérités nouvelles : tous ces moyens de rendre la marche de l'eſprit humain plus rapide, plus ſûre, & plus facile, ſont encore des bienfaits de l'imprimerie.

NOUS en montrerons de nouveaux encore, lorſque nous analyſerons les effets de la ſubſtitution des langues nationales, à l'uſage preſque excluſif, pour les ſciences, d'une langue commune aux ſavans de tous les pays.

ENFIN l'imprimerie n'a-t-elle pas affranchi l'inſtruction des peuples, de toutes les chaînes politiques & religieuſes ? En vain l'un ou l'autre deſpotiſme auroit-il envahi toutes les écoles ; en vain auroit-il, par des

inſtitutions ſéveres, invariablement fixé de quelles erreurs il preſcrivoit d'infecter les eſprits, de quelles vérités il ordonnoit de les préſerver ; en vain les chaires, conſacrées à l'inſtruction morale du peuple ou à celle de la jeuneſſe dans la philoſophie & dans les ſciences, ſeroient-elles condamnées à ne tranſmettre jamais qu'une doctrine favorable au maintien de cette double tyrannie : l'imprimerie peut encore répandre une lumiere indépendante & pure. Cette inſtruction, que chaque homme peut recevoir par les livres dans le ſilence & la ſolitude, ne peut être univerſellement corrompue : il ſuffit qu'il exiſte un coin de terre libre, où la preſſe puiſſe en charger ſes feuilles. Comment, dans cette multitude de livres divers, d'exemplaires d'un même livre, de réimpreſſions, qui en quelques inſtans le multiplient de nouveau, pourra-t-on fermer aſſez exactement toutes les portes par leſquelles la vérité cherche à s'introduire ? Ce qui étoit difficile, même lorſqu'il ne s'agiſſoit que de détruire quelques exemplaires d'un manuſcrit pour l'anéantir ſans retour, lorſqu'il ſuffiſoit de proſcrire une vérité, une opinion, pendant

quelques années, pour la dévouer à un éternel oubli, n'eſt-il pas devenu impoſſible, aujourd'hui qu'il faudroit employer une vigilance ſans ceſſe renouvelée, une activité qui ne ſe reposât jamais ? Comment, ſi même on parvenoit à écarter ces vérités trop palpables, qui bleſſent directement les intérêts des inquiſiteurs, empêcheroit-on de pénétrer, de ſe répandre, celles qui renferment ces vérités proſcrites ſans trop les laiſſer appercevoir, qui les préparent, qui doivent un jour y conduire ? Le pourroit-on ſans être forcé de quitter ce maſque d'hypocriſie, dont la chûte ſeroit preſqu'auſſi funeſte que la vérité, à la puiſſance de l'erreur ? Auſſi verrons-nous la raiſon triompher de ces vains efforts ; nous la verrons, dans cette guerre, toujours renaiſſante & ſouvent cruelle, triompher de la violence comme de la ruſe ; braver les bûchers & réſiſter à la ſéduction, écraſant tour-à-tour ſous ſa main toute-puiſſante, & l'hypocriſie fanatique, qui exige pour ſes dogmes une adoration ſincere, & l'hypocriſie politique qui conjure à genoux de ſouffrir qu'elle profite en paix des erreurs, dans leſquelles il eſt, à l'en croire, auſſi utile aux

peuples qu'à elle-même de les laiſſer à jamais plongés.

L'INVENTION de l'imprimerie coïncide preſque avec deux autres événemens, dont l'un a exercé une action immédiate ſur les progrès de l'eſprit humain, tandis que l'influence de l'autre ſur la deſtinée de l'humanité entiere ne doit avoir de terme que ſa durée.

JE parle de la priſe de Conſtantinople par les Turcs, & de la découverte, ſoit du nouveau monde, ſoit de la route qui a ouvert à l'Europe une communication directe avec les parties orientales de l'Afrique & de l'Aſie.

LES littérateurs grecs, fuyant la domination tartare, chercherent un aſile en Italie. Ils enſeignerent à lire, dans leur langue originale, les poëtes, les orateurs, les hiſtoriens, les philoſophes, les ſavans de l'ancienne Grece; ils en multiplierent d'abord les manuſcrits, & bientôt après les éditions. On ne ſe borna plus à l'adoration de ce qu'on étoit

convenu d'appeler la doctrine d'Ariſtote ; on chercha dans ſes propres écrits ce qu'elle avoit été réellement ; on oſa la juger & la combattre ; on lui oppoſa Platon : & c'étoit avoir déjà commencé à ſecouer le joug, que de ſe croire le droit de ſe choiſir un maître.

La lecture d'Euclide, d'Archimede, de Diophante, d'Hippocrate, du livre des animaux, de la phyſique même d'Ariſtote, ranimerent le génie de la géométrie & de la phyſique ; & les opinions anti-chrétiennes des philoſophes, réveillerent les idées preſqu'éteintes des anciens droits de la raiſon humaine.

Des hommes intrépides, guidés par l'amour de la gloire & la paſſion des découvertes, avoient reculé pour l'Europe les bornes de l'univers, lui avoient montré un nouveau ciel, & ouvert des terres inconnues. Gama avoit pénétré dans l'Inde, après avoir ſuivi avec une infatigable patience l'immenſe étendue des côtes africaines ; tandis que Colomb, s'abandonnant aux flots de l'océan atlantique, avoit

atteint ce monde jusqu'alors inconnu, qui s'étend entre l'occident de l'Europe, & l'orient de l'Asie.

Si ce sentiment, dont l'inquiete activité, embrassant dès-lors tous les objets, préfageoit les grands progrès de l'espece humaine, si une noble curiosité avoit animé les héros de la navigation, une basse & cruelle avidité, un fanatisme stupide & féroce dirigeoit les rois & les brigands qui devoient profiter de leurs travaux. Les êtres infortunés qui habitoient ces contrées nouvelles ne furent point traités comme des hommes, parce qu'ils n'étoient pas des chrétiens. Ce préjugé, plus aviliſſant pour les tyrans que pour les victimes, étouffoit toute espece de remords, abandonnoit sans frein à leur soif inextinguible d'or & de sang, ces hommes avides & barbares que l'Europe vomissoit de son sein. Les ossemens de cinq millions d'hommes ont couvert ces terres infortunées, où les Portugais & les Espagnols porterent leur avarice, leurs superstitions & leur fureur. Ils déposeront jusqu'à la fin des siecles contre cette doctrine de l'utilité politique des reli-

gions, qui trouve encore parmi nous des apologistes.

C'est à cette époque seulement que l'homme a pu connoître le globe qu'il habite, étudier, dans tous les pays, l'espece humaine, modifiée par la longue influence des causes naturelles ou des institutions sociales; observer les productions de la terre ou des mers dans toutes les températures, dans tous les climats. Ainsi, les ressources de toute espece, que ces productions offrent aux hommes, encore si éloignés d'en avoir épuisé, d'en soupçonner même l'entière étendue, tout ce que la connoissance de ces objets peut ajouter aux sciences, de vérités nouvelles, & détruire d'erreurs accréditées; l'activité du commerce, qui a fait prendre un nouvel essor à l'industrie, à la navigation, &, par un enchaînement nécessaire, à toutes les sciences comme à tous les arts; la force que cette activité a donnée aux nations libres pour résister aux tyrans, aux peuples asservis pour briser leurs fers, pour relâcher du moins ceux de la féodalité; telles ont été les conséquences heureuses de ces découvertes. Mais ces avantages n'auront expié ce

qu'ils ont coûté à l'humanité, qu'au moment où l'Europe, renonçant au ſyſtême oppreſſeur & meſquin d'un commerce de monopole, ſe ſouviendra que les hommes de tous les climats, égaux & freres par le vœu de la nature, n'ont point été formés par elle pour nourrir l'orgueil & l'avarice de quelques nations privilégiées; où, mieux éclairée ſur ſes véritables intérêts, elle appellera tous les peuples au partage de ſon indépendance, de ſa liberté & de ſes lumieres. Malheureuſement, il faut ſe demander encore ſi cette révolution ſera le fruit honorable des progrès de la philoſophie, ou ſeulement, comme nous l'avons vu déjà, la ſuite honteuſe des jalouſies nationales & des excès de la tyrannie.

Jusqu'a cette époque, les attentats du ſacerdoce avoient été impunis. Les réclamations de l'humanité opprimée, de la raiſon outragée, avoient été étouffées dans le ſang & dans les flammes. L'eſprit qui avoit dicté ces réclamations n'étoit pas éteint; mais ce ſilence de la terreur enhardiſſoit à de nouveaux ſcandales. Enfin, celui d'affermer à des moines, de faire vendre par eux dans les

cabarets, dans les places publiques, l'expiation des péchés, cauſa une exploſion nouvelle. Luther, tenant d'une main les livres ſacrés, montroit de l'autre le droit que s'arrogeoit le pape, d'abſoudre du crime & d'en vendre le pardon; l'inſolent deſpotiſme qu'il exerçoit ſur les évêques, long-temps ſes égaux, la cene fraternelle des premiers chrétiens, devenue, ſous le nom de *meſſe*, une eſpece d'opération magique & un objet de commerce; les prêtres condamnés à la corruption d'un célibat irrévocable; cette loi barbare ou ſcandaleuſe s'étendant à ces moines, à ces religieuſes, dont l'ambition pontificale avoit inondé & ſouillé l'égliſe; tous les ſecrets des laïcs, livrés par la confeſſion aux intrigues & aux paſſions des prêtres; Dieu lui-même, enfin, conſervant à peine une foible portion dans ces adorations prodiguées à du pain, à des hommes, à des oſſemens ou à des ſtatues.

LUTHER annonçoit aux peuples étonnés, que ces inſtitutions révoltantes n'étoient point le chriſtianiſme, mais en étoient la dépravation & la honte, & que, pour être fidele à la religion de Jeſus-Chriſt, il falloit com-

mencer par abjurer celle de ſes prêtres. Il employoit également les armes de la dialectique ou de l'érudition, & les traits non moins puiſſans du ridicule. Il écrivoit à la fois en allemand & en latin. Ce n'étoit plus comme au temps des Albigeois ou de Jean Hus, dont la doctrine, inconnue au-delà des limites de leurs égliſes, étoit ſi aiſément calomniée. Les livres allemands des nouveaux apôtres pénétroient en même-temps dans toutes les bourgades de l'empire, tandis que leurs livres latins arrachoient l'Europe entiere au honteux ſommeil où la ſuperſtition l'avoit plongée. Ceux dont la raiſon avoit prévenu les réformateurs, mais que la crainte retenoit dans le ſilence ; ceux qu'agitoit un doute ſecret, & qui trembloient de l'avouer, même à leur conſcience ; ceux qui, plus ſimples, avoient ignoré toute l'étendue des abſurdités théologiques ; qui, n'ayant jamais réfléchi ſur les queſtions conteſtées, étoient étonnés d'apprendre qu'ils avoient à choiſir entre des opinions diverſes ; tous ſe livrerent avec avidité à ces diſcuſſions, dont ils voyoient dépendre à la fois, & leurs intérêts temporels, & leur félicité future.

TOUTE l'Europe chrétienne, de la Suede juſqu'à l'Italie, de la Hongrie juſqu'à l'Eſpagne, fut en un inſtant couverte de partiſans des nouvelles doctrines: & la réforme eût délivré du joug de Rome tous les peuples qui l'habitent, ſi la fauſſe politique de quelques princes n'eût relevé ce même ſceptre ſacerdotal, qui s'étoit ſi ſouvent appeſanti ſur la tête des rois.

LEUR politique, que malheureuſement leurs ſucceſſeurs n'ont pas encore abjurée, étoit alors de ruiner leurs états pour en acquérir de nouveaux, & de meſurer leur puiſſance par l'étendue de leur territoire, plutôt que par le nombre de leurs ſujets.

AUSSI, Charles-Quint & François Ier, occupés de ſe diſputer l'Italie, ſacrifierent-ils à l'intérêt de ménager le pape, celui de profiter des avantages qu'offroit la réforme aux pays qui ſauroient l'adopter.

L'EMPEREUR, voyant que les principes de l'empire favoriſoient des opinions, qui devoient augmenter leur pouvoir & leurs ri-

cheſſes, ſe rendit le protecteur des anciens abus, dans l'eſpoir qu'une guerre religieuſe lui offriroit une occaſion d'envahir leurs états & de détruire leur indépendance. François imagina, qu'en faiſant brûler les proteſtans, & en protégeant leurs chefs en Allemagne, il conſerveroit l'amitié du pape, ſans perdre des alliés utiles.

Mais ce ne fut pas leur ſeul motif; le deſpotiſme a auſſi ſon inſtinct; & cet inſtinct avoit révélé à ces rois que les hommes, après avoir ſoumis les préjugés religieux à l'examen de la raiſon, l'étendroient bientôt juſqu'aux préjugés politiques; qu'éclairés ſur les uſurpations des papes, ils finiroient par vouloir l'être ſur les uſurpations des rois; & que la réforme des abus eccléſiaſtiques, ſi utile à la puiſſance royale, entraîneroit celle des abus plus oppreſſeurs ſur leſquels cette puiſſance étoit fondée. Auſſi, aucun roi d'une grande nation ne favoriſa volontairement le parti des réformateurs. Henri VIII, frappé de l'anathême pontifical, les perſécutoit encore; Edouard, Eliſabeth, ne pouvant s'attacher au papiſme, ſans ſe déclarer uſurpateurs, établirent en Angleterre la croyance & le culte qui s'en rap-

prochoient le plus. Les monarques proteſtans de la Grande-Bretagne ont favoriſé conſtamment le catholiciſme, toutes les fois qu'il a ceſſé de les menacer d'un prétendant à leur couronne.

En Suede, en Dannemarck, l'établiſſement du luthéraniſme ne fut, aux yeux des rois, qu'une précaution néceſſaire pour aſſurer l'expulſion du tyran catholique, qu'ils remplaçoient; & nous voyons déjà, dans la monarchie pruſſienne, fondée par un prince philoſophe, ſon ſucceſſeur ne pouvoir cacher un penchant ſecret pour cette religion ſi chere aux rois.

L'INTOLÉRANCE religieuſe étoit commune à toutes les ſectes, qui l'inſpiroient à tous les gouvernemens. Les papiſtes perſécutoient toutes les communions réformées; & celles-ci, s'anathématiſant entre elles, ſe réuniſſoient contre les anti-trinitaires, qui, plus conſéquent, avoient ſoumis également tous les dogmes à l'examen, ſinon de la raiſon, au moins d'une critique raiſonnée, & n'avoient pas cru devoir ſe ſouſtraire à quelques

absurdités, pour en conserver d'aussi révoltantes.

Cette intolérance servit la cause du papisme. Depuis long-temps il existoit en Europe, & sur-tout en Italie, une classe d'hommes qui, rejetant toutes les superstitions, indifférens à tous les cultes, soumis à la raison seule, regardoient les religions comme des inventions humaines, dont on pouvoit se moquer en secret, mais que la prudence ou la politique ordonnoient de paroître respecter.

Ensuite, on porta plus loin la hardiesse; &, tandis que dans les écoles on employoit la philosophie mal entendue d'Aristote, à perfectionner l'art des subtilités théologiques, à rendre ingénieux ce qui naturellement n'auroit été qu'absurde, quelques savans cherchoient à établir sur sa véritable doctrine un système destructeur de toute idée religieuse, dans lequel l'ame humaine n'étoit qu'une faculté qui s'évanouissoit avec la vie; où l'on n'admettoit d'autre providence, d'autre ordonnateur du monde que les lois nécessaires de la nature. Ils étoient combattus par des pla-

toniciens, dont les opinions, ſe rapprochant de ce que depuis on a nommé déiſme, n'en étoient que plus effrayantes pour l'orthodoxie ſacerdotale.

La terreur des ſupplices arrêta bientôt cette imprudente franchiſe. L'Italie, la France, furent ſouillées du ſang de ces martyrs de la liberté de penſer. Toutes les ſectes, tous les gouvernemens, tous les genres d'autorité, ne ſe montrerent d'accord que contre la raiſon. Il fallut la couvrir d'un voile qui, la dérobant aux regards des tyrans, ſe laiſſât pénétrer par ceux de la philoſophie.

On fut donc obligé de ſe renfermer dans la timide réſerve de cette doctrine ſecrete, qui n'avoit jamais ceſſé d'avoir un grand nombre de ſectateurs. Elle s'étoit propagée ſur-tout parmi les chefs des gouvernemens, comme parmi ceux de l'égliſe; &, vers le temps de la réforme, les principes du machiavéliſme religieux étoient devenus la feuſe croyance des princes, des miniſtres & des pontifes. Ces opinions avoient même corrompu la philoſophie. Quelle morale en effet arten-

dre d'un ſyſtême, dont un des principes eſt qu'il faut appuyer celle du peuple ſur de fauſſes opinions; que les hommes éclairés ſont en droit de le tromper, pourvu qu'ils lui donnent des erreurs utiles, & de le retenir dans les chaînes dont eux-mêmes ont ſu s'affranchir.

Si l'égalité naturelle des hommes, premiere baſe de leurs droits, eſt le fondement de toute vraie morale, que pouvoit-elle eſpérer d'une philoſophie, dont un mépris ouvert de cette égalité & de ces droits étoit une des maximes! Sans doute cette même philoſophie a pu ſervir aux progrès de la raiſon, dont elle préparoit le regne en ſilence: mais, tant qu'elle ſubſiſta ſeule, elle n'a fait que ſubſtituer l'hypocriſie au fanatiſme, & corrompre, même en les élevant au-deſſus des préjugés, ceux qui préſidoient à la deſtinée des états.

Les philoſophes vraiment éclairés, étrangers à l'ambition, qui ſe bornoient à ne détromper les hommes qu'avec une extrême timidité, ſans ſe permettre de les entretenir dans leurs erreurs, ces philoſophes auroient naturellement

naturellement été portés à embraſſer la réforme : mais, rebutés de trouver par-tout une égale intolérance, la plupart ne crurent pas devoir s'expoſer aux embarras d'un changement, après lequel ils ſe trouveroient ſoumis à la même contrainte. Puiſqu'ils auroient été toujours obligés de paroître croire des abſurdités qu'ils rejetoient, ils ne trouverent pas un grand avantage à en diminuer un peu le nombre ; ils craignirent même de ſe donner, par leur abjuration, l'apparence d'une hypocriſie volontaire ; & en reſtant attachés à la vieille religion, ils la fortifierent de l'autorité de leur renommée.

L'ESPRIT, qui animoit les réformateurs, ne conduiſoit pas à la véritable liberté de penſer. Chaque religion, dans le pays où elle dominoit, ne permettoit que de certaines opinions. Cependant, comme ces diverſes croyances étoient oppoſées entre elles, il y avoit peu d'opinions qui ne fuſſent attaquées ou ſoutenues dans quelques parties de l'Europe. D'ailleurs les communions nouvelles avoient été forcées de ſe relâcher un peu de la rigueur dogmatique.

Elles ne pouvoient, ſans une contradiction groſſiere, réduire le droit d'examiner dans des limites trop reſſerrées ; puiſqu'elles venoient d'établir ſur ce même droit la légitimité de leur ſéparation. Si elles refuſoient de rendre à la raiſon toute ſa liberté, elles conſentoient que ſa priſon fût moins étroite : la chaîne n'étoit pas briſée ; mais elle étoit moins peſante & plus prolongée. Enfin, dans ces pays où il avoit été impoſſible à une religion d'opprimer toutes les autres, il s'établit ce que l'inſolence du culte dominateur oſa nommer tolérance, c'eſt-à-dire, une permiſſion donnée par des hommes à d'autres hommes de croire ce que leur raiſon adopte, de faire ce que leur conſcience leur ordonne, de rendre à leur dieu commun l'hommage qu'ils imaginent lui plaire davantage. On put donc alors y ſoutenir toutes les doctrines tolérées, avec une franchiſe plus ou moins entiere.

Ainsi l'on vit naître en Europe une ſorte de liberté de penſer, non pour les hommes, mais pour les chrétiens ; &, ſi nous exceptons la France, c'eſt pour les ſeuls chrétiens

que par - tout ailleurs elle exiſte encore aujourd'hui.

MAIS cette intolérance força la raiſon humaine à rechercher des droits trop long-temps oubliés, ou qui plutôt n'avoient jamais été, ni bien connus, ni bien éclaircis.

INDIGNÉS de voir les peuples opprimés juſques dans le ſanctuaire de leur conſcience par des rois, eſclaves ſuperſtitieux ou politiques du ſacerdoce, quelques hommes généreux oſerent enfin examiner les fondemens de leur puiſſance ; & ils révélerent aux peuples cette grande vérité, que leur liberté eſt un bien inaliénable ; qu'il n'y a point de preſcription en faveur de la tyrannie, point de convention qui puiſſe irrévocablement lier une nation à une famille ; que les magiſtrats, quels que ſoient leurs titres, leurs fonctions, leur puiſſance, ſont les officiers du peuple, & ne ſont pas ſes maîtres ; qu'il conſerve le pouvoir de leur retirer une autorité émanée de lui ſeul, ſoit quand ils en ont abuſé, ſoit même quand il ceſſe de croire utile à ſes intérêts de la leur conſerver : qu'enfin il a

le droit de les punir, comme celui de les révoquer.

TELLES ſont les opinions qu'Althuſius, Languet, & depuis Néedham, Harrington, profeſſerent avec courage & développerent avec énergie.

PAYANT le tribut à leur ſiecle, ils s'appuyerent trop ſouvent ſur des textes, ſur des autorités, ſur des exemples : on voit qu'ils durent ces opinions bien plus à l'élévation de leur eſprit, à la force de leur caractere, qu'à une analyſe exacte des vrais principes de l'ordre ſocial.

CEPENDANT d'autres philoſophes plus timides, ſe contenterent d'établir entre les peuples & les rois, une exacte réciprocité de droits & de devoirs, une égale obligation de maintenir les conventions qui les avoient fixés. On pouvoit bien dépoſer ou punir un magiſtrat héréditaire, mais ſeulement s'il avoit violé ce contrat ſacré, qui n'en ſubſiſtoit pas moins avec ſa famille. Cette doctrine, qui écartoit le droit naturel, pour tout ramener au droit poſitif, fut appuyée par les juriſ-

conſultes, par les théologiens : elle étoit plus favorable aux intérêts des hommes puiſſans, aux projets des ambitieux ; puiſqu'elle frappoit bien plus ſur l'homme revêtu du pouvoir, que ſur le pouvoir même. Auſſi fut-elle preſque généralement ſuivie par les publiciſtes, & adoptée pour baſe dans les révolutions, dans les diſſentions politiques.

L'HISTOIRE nous montrera, durant cette époque, peu de progrès réels vers la liberté, mais plus d'ordre & plus de force dans les gouvernemens, & dans les nations un ſentiment plus fort & ſur-tout plus juſte de leurs droits. Les lois ſont mieux combinées ; elles paroiſſent moins ſouvent l'ouvrage informe des circonſtances & du caprice : elles ſont faites par des ſavans, ſi elles ne le ſont pas encore par des philoſophes.

LES mouvemens populaires, les révolutions qui avoient agité les républiques d'Italie, l'Angleterre & la France, devoient attirer les regards des philoſophes vers cette partie de la politique, qui conſiſte à obſerver & à prévoir les effets que les conſtitutions, les lois, les inſtitutions publiques peuvent avoir.

ſur la liberté des peuples, ſur la proſpérité, ſur la force des états, ſur la conſervation de leur indépendance, de la forme de de leur indépendance, de la forme de leurs gouvernemens. Les uns, imitant Platon, tels que Morus & Hobbes, déduiſoient de quelques principes généraux le plan d'un ſyſtême entier d'ordre ſocial, & préſentoient le modele dont il falloit que la pratique tendît ſans ceſſe à ſe rapprocher. Les autres, comme Machiavel, cherchoient dans l'examen approfondi des faits de l'hiſtoire, les règles d'après leſquelles on pourroit ſe flatter de maîtriſer l'avenir.

La ſcience économique n'exiſtoit pas encore ; les princes ne comptoient pas le nombre des hommes, mais celui des ſoldats ; la fineſſe n'étoit que l'art de piller les peuples, ſans les pouſſer à la révolte ; & les gouvernemens ne s'occupoient du commerce, que pour le rançonner par des taxes, le gêner par des priviléges, ou s'en diſputer le monopole.

Les nations de l'Europe, occupées des intérêts communs qui les réuniſſoient, les in-

rérêts oppoſés qu'elles croyoient devoir les diviſer, ſentirent le beſoin de connoître certaines regles entre elles, qui même, indépendamment des traités, préſidaſſent à leurs relations pacifiques : tandis que d'autres reglés, reſpectées même au milieu de la guerre, en adouciroient les fureurs, en diminueroient les ravages, & préviendroient du moins les maux inutiles.

Il exiſta donc une ſcience du droit des gens : mais malheureuſement on chercha ces lois des nations, non dans la raiſon & la nature, ſeules autorités que les peuples indépendans puiſſent reconnoître, mais dans les uſages établis ou dans les opinions des anciens. On s'occupa moins des droits de l'humanité, de la juſtice envers les individus, que de l'ambition, de l'orgueil ou de l'avidité des gouvernemens.

C'est ainſi qu'à cette même époque, on ne voit point les moraliſtes interroger le cœur de l'homme, analyſer ſes facultés & ſes ſentimens, pour y découvrir ſa nature, l'origine, la regle & la ſanction de ſes devoirs. Mais ils ſavent employer toute la ſubtilité de la ſco-

laſtique à trouver, pour les actions dont la légitimité paroît incertaine, la limite préciſe où l'innocence finit & où le péché commence ; à déterminer quelle autorité a le poids néceſſaire pour juſtifier dans la pratique une de ces actions douteuſes ; à claſſer méthodiquement les péchés, tantôt par genres & par eſpeces, tantôt ſuivant leur gravité reſpective ; à bien diſtinguer ſur-tout ceux dont un ſeul ſuffit pour mériter la damnation éternelle.

La ſcience de la morale ne pouvoit ſans doute exiſter encore ; puiſque les prêtres jouiſſoient du privilége excluſif d'en être les interprètes & les juges. Mais ces mêmes ſubtilités, également ridicules & ſcandaleuſes, conduiſirent à chercher, aiderent à faire connoître le degré de moralité des actions ou de leurs motifs, l'ordre & les limites des devoirs, les principes d'après leſquels on doit choiſir quand ils paroiſſent ſe combattre : ainſi, en étudiant une machine groſſiere, que le haſard a fait tomber dans ſes mains, ſouvent un mécanicien habile parvient à en conſtruire une nouvelle moins imparfaite, & vraiment utile.

La réforme, en détruiſant la confeſſion, les indulgences, les moines, & le célibat des prêtres, épura les principes de la morale, & diminua même la corruption des mœurs dans les pays qui l'embraſſerent ; elle les délivra des expiations ſacerdotales, ce dangereux encouragement du crime, & du célibat religieux, deſtructeur de toutes les vertus, puiſqu'il eſt l'ennemi des vertus domeſtiques.

Cette époque fut plus ſouillée qu'aucune autre par de grandes atrocités. Elle fut celle des maſſacres religieux, des guerres ſacrées, de la dépopulation du nouveau monde.

Elle y vit rétablir l'ancien eſclavage, mais plus barbare, plus fécond en crimes contre la nature, & l'avidité mercantile commercer du ſang des hommes, les vendre comme des marchandiſes, après les avoir achetés par la trahiſon, le brigandage ou le meurtre, & les enlever à un hémiſphere pour les dévouer dans un autre, au milieu de l'humiliation & des outrages, au ſuplice prolongé d'une lente & cruelle deſtruction.

En même temps l'hypocriſie couvre l'Europe de bûchers & d'aſſaſſins. Le monſtre du fanatiſme, irrité de ſes bleſſures, ſemble redoubler de férocité, & ſe hâter d'entaſſer ſes victimes, parce que la raiſon va bientôt les arracher de ſes mains. Cependant l'on voit enfin reparoître quelques-unes de ces vertus douces & courageuſes, qui honorent & conſolent l'humanité. L'hiſtoire leur offre des noms qu'elle peut prononcer ſans rougir ; des ames pures & fortes, de grands caracteres réunis à des talens ſupérieurs, ſe montrent d'eſpace en eſpace à travers ces ſcenes de perfidie, de corruption & de carnage. L'eſpece humaine révolte encore le philoſophe, qui en contemple le tableau. Mais elle ne l'humilie plus & lui montre des eſpérances plus prochaines.

La marche des ſciences devient rapide & brillante. La langue algébrique eſt généraliſée, ſimplifiée, perfectionnée, ou plutôt, c'eſt alors ſeulement qu'elle a été véritablement formée. Les premieres baſes de la théorie générale des équations ſont poſées, la nature des ſolutions qu'elles donnent eſt approfondie,

celles du troiſieme & quatrieme dégré ſont réſolues.

L'INGÉNIEUSE invention des logarithmes, en abrégeant les opérations de l'arithmétique, facilite toutes les applications du calcul à des objets réels, & étend ainſi la ſphere de toutes les ſciences, dans leſquelles ces applications numériques, à la vérité particuliere qu'on cherche à connoître, ſont un des moyens de comparer avec des faits les réſultats d'une hypotheſe ou d'une théorie, & de parvenir par cette comparaiſon à la découverte des lois de la nature. En effet, dans les mathématiques, la longueur, la complication purement pratique des calculs, ont un terme au-delà duquel le temps, les forces mêmes ne peuvent atteindre ; terme qui, ſans le ſecours de ces heureuſes abbréviations, marqueroit les bornes de la ſcience même, & la limite que les efforts du génie ne pourroient franchir.

LA loi de la chûte des corps fut découverte par Galilée, qui ſut en déduire la théorie du mouvement uniformément accéléré, & calculer la courbe que décrit

un corps lancé dans le vide avec une vîteſſe déterminée, & animé d'une force conſtante, qui agiſſe ſuivant des directions paralleles.

COPERNIC reſſuſcita le véritable ſyſtême du monde oublié depuis ſi long-temps, détruiſit par la théorie des mouvemens apparens, ce qu'il avoit de révoltant pour les ſens, oppoſa l'extrême ſimplicité des mouvemens réels qui réſultent de ce ſyſtême, à la complication preſque ridicule de ceux qu'exigeoit l'hypotheſe de Ptolémée. Les mouvemens des planetes furent mieux connus, & le génie de Kepler découvrit la forme de leurs orbites & les lois éternelles, ſuivant leſquelles ces orbites ſont parcourues.

GALILÉE appliquant à l'aſtronomie la découverte récente des lunettes qu'il perfectionna, ouvrit un nouveau ciel aux regards des hommes. Les taches qu'il obſerva ſur le diſque du ſoleil, lui en firent connoître la rotation, dont il détermina la période & les lois. Il démontra les phaſes de Vénus, il découvrit ces quatre lunes qui entourent Jupiter &

l'accompagne dans ſon immenſe orbite.

Il apprit à meſurer le temps avec exactitude par les oſcillations d'une pendule.

Ainsi l'homme dut à Galilée la premiere théorie mathématique d'un mouvement, qui ne fut pas à la fois uniforme & rectiligne, & la premiere connoiſſance d'une des lois mécaniques de la nature ; il dut à Kepler celle d'une de ces lois empiriques, dont la découverte a le double avantage, & de conduire à la connoiſſance de la loi mécanique dont elles expriment le réſultat, & de ſuppléer à cette connoiſſance tant qu'il n'eſt pas encore permis d'y atteindre.

La découverte de la peſanteur de l'air & celle de la circulation du ſang marquent les progrès de la phyſique expérimentale qui naquit dans l'école de Galilée, & de l'anatomie déjà trop étendue pour ne point ſe ſéparer de la médecine.

L'hiſtoire naturelle, la chimie, mal-

gré ſes chimériques eſpérances, & ſon langage énigmatique, la médecine, la chirurgie étonnent par la rapidité de leurs progrès, mais elles affligent ſouvent par le ſpectacle des monſtrueux préjugés qu'elles conſervent encore.

SANS parler des ouvrages, où Geſner & Agricola renfermerent tant de connoiſſances réelles, que le mêlange des erreurs ſcientifiques ou populaires altéroit ſi rarement; on vit Bertrand de Paliſſi, tantôt nous montrer, & les carrieres où nous puiſons les matériaux de nos édifices & les maſſes de pierre qui compoſent nos montagnes formées par les débris des animaux marins, monumens authentiques des anciennes révolutions du globe; tantôt expliquer comment les eaux enlevées à la mer par l'évaporation, rendues à la terre par les pluies, arrêtées par les couches de glaiſe, raſſemblées en glaces ſur les montagnes, entretiennent l'éternel écoulement des fontaines, des rivieres & des fleuves; tandis que Jean Rei découvroit le ſecret de ces combinaiſons de l'air avec les ſubſtances métalliques, premier germe de ces théories brillantes, qui, depuis quelques

années, ont reculé, les bornes de la chimie.

Dans l'Italie, l'art de la poéſie épique, de la peinture, de la ſculpture, atteignirent une perfection que les anciens n'avoient pas connue. Corneille annonçoit que l'art dramatique en France étoit prêt d'en acquérir une plus grande encore; car ſi l'enthouſiaſme pour l'antiquité croit peut-être avec juſtice reconnoître quelque ſupériorité dans le génie des hommes qui en ont créé les chefs-d'œuvres, il eſt bien difficile qu'en comparant leurs ouvrages avec les productions de l'Italie & de la France, la raiſon n'apperçoivent pas les progrès réels, que l'art même a faits entre les mains des modernes.

La langue italienne étoit entiérement formée; celles des autres peuples voyoient chaque jour s'effacer quelques traces de leur ancienne barbarie.

On commençoit à ſentir l'utilité de la métaphyſique, de la grammaire; à connoître l'art d'analyſer, d'expliquer philoſophiquement, ſoit les regles, ſoit les procédés établis

par l'uſage dans la compoſition des mots & des phraſes.

PAR-TOUT, à cette époque, on voit l'autorité & la raiſon ſe diſputer l'empire, combat qui préparoit & qui préſageoit le triomphe de la derniere.

C'EST donc alors que devoit naître cet eſprit de critique, qui ſeul peut rendre l'érudition vraiment utile. On avoit encore beſoin de connoître tout ce qu'avoient fait les anciens, & l'on commençoit à ſavoir que ſi on devoit les admirer, on avoit auſſi le droit de les juger. La raiſon qui s'appuyoit quelquefois ſur l'autorité, & contre qui on l'employoit ſi ſouvent, vouloit apprécier, ſoit la valeur du ſecours qu'elle eſpéroit y trouver, ſoit le motif du ſacrifice qu'on exigeoit d'elle. Ceux qui prenoient l'autorité pour baſe de leurs opinions, pour guide de leur conduite, ſentoient combien il leur importoit de s'aſſurer de la force de leurs armes, & de ne pas s'expoſer à les voir ſe briſer contre les premieres attaques de la raiſon.

L'USAGE excluſif d'écrire en latin ſur les

les ſciences, ſur la philoſophie, ſur la juriſprudence, & preſque ſur l'hiſtoire, céda peu-à-peu la place à celui d'employer la langue uſuelle de chaque pays. Et c'eſt ici le moment d'examiner quelle fut, ſur les progrès de l'eſprit humain, l'influence de ce changement, qui rendit les ſciences plus populaires, mais en diminuant pour les ſavans la facilité d'en ſuivre la marche générale; qui fit qu'un livre étoit lu dans un même pays par plus d'hommes foiblement inſtruits, & l'étoit moins en Europe par des hommes plus éclairés; qui diſpenſe d'apprendre la langue latine un grand nombre d'hommes avides de s'inſtruire, & n'ayant ni le temps, ni les moyens d'atteindre à une inſtruction étendue & approfondie, mais qui force les ſavans à conſumer plus de temps dans l'étude de plus de langues différentes.

Nous montrerons que s'il étoit impoſſible de faire du latin une langue vulgaire, commune à l'Europe entiere, la conſervation de l'uſage d'écrire en latin ſur les ſciences, n'eût eu pour ceux qui les cultivent, qu'une utilité paſſagere; que l'exiſtence d'une ſorte de langue ſcientifique, la même chez toutes les nations,

tandis que le peuple de chacune d'elles en parleroit une différente, y eût séparé les hommes en deux classes, eût perpétué dans le peuple les préjugés & les erreurs, eût mis un éternel obstacle à la véritable égalité, à un usage égal de la même raison, à une égale connoissance des vérités nécessaires; & en arrêtant ainsi les progrès de la masse de l'espece humaine, eût fini, comme dans l'Orient, par mettre un terme à ceux des sciences elles-mêmes.

Il n'y avoit eu long-temps d'instruction que dans les églises & dans les cloîtres.

Les universités furent encore dominées par les prêtres. Forcés d'abandonner au gouvernement, une partie de leur influence, ils se la réserverent toute entiere sur l'instruction générale & premiere; sur celle qui renferme les les lumieres nécessaires à toutes les professions communes, à toutes les classes d'hommes, & qui s'emparant de l'enfance & de la jeunesse, en modelent à son gré l'intelligence flexible, l'ame incertaine & facile. Ils laisserent seulement à la puissance séculiere le droit de diriger l'étude de la jurisprudence, de la médecine,

l'inſtruction approfondie des ſciences, de la littérature, des langues ſavantes ; écoles moins nombreuſes, où l'on n'envoyoit que des hommes déjà façonnés au joug ſacerdotal.

Les prêtres perdirent cette influence dans les pays réformés. A la vérité l'inſtruction commune, quoique dépendante du gouvernement, ne ceſſa point d'y être dirigée par l'eſprit théologique, mais elle ne fut plus excluſivement confiée à des membres de la corporation presbytérale. Elle continua de corrompre les eſprits par des préjugés religieux, mais elle ne les courba plus ſous le joug de l'autorité ſacerdotale ; elle fit encore des fanatiques, des illuminés, des ſophiſtes, mais elle ne forma plus d'eſclaves pour la ſuperſtition.

Cependant l'enſeignement par-tout aſſervi, corrompoit par-tout la maſſe générale des eſprits en opprimant la raiſon de tous les enfans ſous le poids des préjugés religieux de leur pays ; en étouffant par des préjugés politiques, l'eſprit de liberté des jeunes gens deſtinés à une inſtruction plus étendue.

Non-seulement chaque homme aban-

donné à lui-même trouvoit entre lui & la vérité l'épaiſſe & terrible phalange des erreurs de ſon pays & de ſon ſiecle, mais déja on lui avoit rendu perſonnelles en quelque ſorte les plus dangereuſes de ces erreurs. Chaque homme, avant de pouvoir diſſiper celles d'autrui, devoit commencer par reconnoître les ſiennes; avant de combattre les difficultés que la nature oppoſe à la découverte de la vérité, il avoit beſoin de refaire en quelque ſorte ſa propre intelligence. L'inſtruction donnoit déjà des lumieres; mais pour qu'elles fuſſent utiles, il falloit les épurer, les ſéparer du nuage dont la ſuperſtition, d'accord avec la tyrannie, avoit ſu les envelopper.

Nous montrerons quels obſtacles plus ou moins puiſſans ces vices de l'inſtruction publique, ces croyances religieuſes oppoſées entre elles, cette influence des diverſes formes de gouvernement, apporterent aux progrès de l'eſprit humain. On verra que ces progrès furent d'autant plus lents, que les objets ſoumis à la raiſon touchoient davantage aux intérêts politiques ou religieux; que la philoſophie générale, la métaphyſique, dont les vérités attaquoient directement toutes les ſu-

perſtitions, furent plus opiniatrément retardées dans leur marche, que la politique dont le perfectionnement ne menaçoit que l'autorité des rois ou des ſénats ariſtocratiques; que la même obſervation peut également s'appliquer aux ſciences phyſiques.

Nous développerons les autres ſources d'inégalité qui ont pu naître de la nature des objets que chaque ſcience enviſage, ou des méthodes qu'elle emploie.

Celles qu'on peut également obſerver pour une même ſcience, dans les divers pays, eſt auſſi l'effet compoſé de cauſes politiques & de cauſes naturelles. Nous chercherons ce qui, dans ces différences, appartient à la diverſité des religions, à la forme du gouvernement, à la richeſſe, à la puiſſance de la nation, à ſon caractère, à ſa poſition geographique, aux événemens dont elle a été le théatre, enfin au haſard qui a fait naître dans ſon ſein quelques-uns de ces hommes extraordinaires dont l'influence, en s'étendant ſur l'humanité toute entiere, s'exerce cependant autour d'eux avec plus d'énergie.

Nous diſtinguerons les progrès de la ſcience même, qui n'ont pour meſure que la ſomme des vérités qu'elle renferme, & ceux d'une nation dans chaque ſcience, progrès qui ſe meſurent alors, ſous un rapport, par le nombre des hommes qui en connoiſſent les vérités les plus uſuelles, les plus importantes, &, ſous un autre, par le nombre & la nature de ces vérités généralement connues.

En effet, nous ſommes arrivés au point de civiliſation, où le peuple profite des lumieres, non-ſeulement par les ſervices qu'il reçoit des hommes éclairés, mais parce qu'il a ſu s'en faire une ſorte de patrimoine, & les employer immédiatement à ſe defendre contre l'erreur, à prévenir ou ſatisfaire ſes beſoins, à ſe préſerver des maux de la vie ou à les adoucir par des jouiſſances nouvelles.

L'hiſtoire des perſécutions auxquelles furent expoſés, dans cette époque, les défenſeurs de la vérité ne ſera point oubliée. Nous verrons ces perſécutions s'étendre des

vérités philoſophiques ou politiques, juſques ſur celles de la médecine, de l'hiſtoire naturelle, de la phyſique & de l'aſtronomie. Dans le huitieme ſiecle un pape ignorant avoit perſécuté un diacre pour avoir ſoutenu la rondeur de la terre, contre l'opinion du théteur Auguſtin. Dans le dix-ſeptieme, l'ignorance bien plus honteuſe d'un autre pape livra aux inquiſiteurs, Galilée, convaincu d'avoir prouvé le mouvement diurne & annuel de la terre. Le plus grand génie que l'Italie moderne ait donné aux ſciences, accablé de vieilleſſe & d'infirmités, fut obligé, pour ſe ſouſtraire au ſupplice ou à la priſon, de demander pardon à Dieu d'avoir appris aux hommes à mieux connoître ſes ouvrages, à l'admirer dans la ſimplicité des lois éternelles, par leſquelles il gouverne l'univers.

CEPENDANT l'abſurdité des théologiens étoit ſi palpable, que cédant au reſpect humain, ils permirent de ſoutenir le mouvement de la terre, pourvu que ce fut comme une *hypotheſe*, & que la foi n'en reçut aucune atteinte. Mais les aſtronomes ont fait préciſément le contraire; ils ont cru au mouvement réel

de la terre, & ont calculé ſuivant l'*hypotheſe* de ſon immobilité.

TROIS grands hommes ont marqué le paſſage de cette époque à celle qui va ſuivre, Bacon, Galilée, Deſcartes. Bacon a révélé la véritable méthode d'étudier la nature, d'employer les trois inſtrumens qu'elle nous a donnés pour pénétrer ſes ſecrets, l'obſervation, l'expérience & le calcul. Il veut que le philoſophe, jeté au milieu de l'univers, commence par renoncer à toutes les croyances qu'il a reçues, & même à toutes les notions qu'il s'eſt formées, pour ſe recréer en quelque ſorte un entendement nouveau, dans lequel il ne doit plus admettre que des idées préciſes, des notions juſtes, des vérités dont le degré de certitude ou de probabilité ait été rigoureuſement peſé. Mais Bacon, qui poſſédoit le génie de la philoſophie au point le plus élevé, n'y joignit point celui des ſciences; & ces méthodes de découvrir la vérité, dont il ne donne point l'exemple, furent admirées des philoſophes, mais ne changerent point la marche des ſciences.

GALILÉE les ayoit enrichies de décou-

vertes utiles & brillantes ; il avoit enſeigné par ſon exemple les moyens de s'élever à la connoiſſance des lois de la nature par une méthode ſûre & féconde, qui n'oblige point de ſacrifier l'eſpérance du ſuccès à la crainte de s'égarer. Il fonda pour les ſciences la premiere école où elles ayent été cultivées ſans aucun mêlange de ſuperſtition, ſoit pour les préjugés, ſoit pour l'autorité ; où l'on ait rejeté avec une ſévérité philoſophique, tout autre moyen que l'expérience & le calcul. Mais ſe bornant excluſivement aux ſciences mathématiques & phyſiques, il ne put imprimer aux eſprits ce mouvement qu'ils ſembloient attendre.

Cet honneur étoit réſervé à Deſcartes, philoſophe ingénieux & hardi. Doué d'un grand génie pour les ſciences, il joignit l'exemple au précepte, en donnant la méthode de trouver, de reconnoître la vérité. Il en montroit l'application dans la découverte des lois de la dioptrique, de celles du choc des corps, enfin d'une nouvelle branche de mathématiques, qui devoit en reculer toutes les bornes.

Il vouloit étendre ſa méthode à tous les objets de l'intelligence humaine ; Dieu, l'homme, l'univers étoient tour à tour le ſujet de ſes méditations. Si dans les ſciences phyſiques, ſa marche eſt moins ſûre que celle de Galilée, ſi ſa philoſophie eſt moins ſage que celle de Bacon, ſi on peut lui reprocher de n'avoir pas aſſez appris par les leçons de l'un, par l'exemple de l'autre, à ſe défier de ſon imagination, à n'interroger la nature que par des expériences, à ne croire qu'au calcul, à obſerver l'univers, au lieu de le conſtruire, à étudier l'homme, au lieu de le deviner; l'audace même de ſes erreurs ſervit aux progrès de l'eſpece humaine. Il agita les eſprits, que la ſageſſe de ſes rivaux n'avoit pu réveiller. Il dit aux hommes de ſecouer le joug de l'autorité ; de ne plus reconnoître que celle qui ſeroit avouée par leur raiſon ; & il fut obéi, parce qu'il ſubjuguoit par ſa hardieſſe, qu'il entraînoit par ſon enthouſiaſme.

L'ESPRIT humain ne fut pas libre encore, mais il ſut qu'il étoit formé pour l'être. Ceux qui oſerent s'opiniâtrer à lui conſerver

ſes chaînes, ou eſſayer de lui en donner de nouvelles, furent forcés de lui prouver qu'il devoit les garder ou les recevoir, & dès-lors on put prévoir qu'elles ſeroient bientôt briſées.

NEUVIEME EPOQUE.

Depuis Deſcartes juſqu'à la formation de la la République Françaiſe.

Nous avons vu la raiſon humaine ſe former lentement par les progrès naturels de la civiliſation ; la ſuperſtition s'emparer d'elle pour la corrompre, & le deſpotiſme dégrader & engourdir les eſprits ſous le poids de la crainte & du malheur.

Un ſeul peuple échappe à cette double influence. L'eſprit humain, affranchi des liens de ſon enfance, s'avance vers la vérité, d'un pas ferme, de cette terre heureuſe où la liberté vient d'allumer le flambeau du génie. Mais la conquête ramene bientôt avec elle la tyrandie, que ſuit la ſuperſtition, ſa compagne fidelle, & l'humanité toute entiere eſt replongée dans des ténebres qui ſemblent devoir être éternelles. Cependant, le jour renaît peu

à peu ; les yeux long-temps condamnés à l'obſcurité, s'entrevoient, ſe referment, s'y accoutument lentement, fixent enfin la lumière, & le génie oſe ſe remontrer ſur ce globe, d'où le fanatiſme & la barbarie l'avoient exilé.

DÉJA nous avons vu la raiſon ſoulever ſes chaînes, en relâcher quelques-unes ; & acquérant ſans ceſſe de forces nouvelles, préparer, accélérer l'inſtant de ſa liberté.

IL nous reſte à parcourir l'époque où elle acheva de les rompre ; où forcée d'entraîner encore les reſtes, elle s'en délivre peu à peu ; où libre enfin dans ſa marche, elle ne peut plus être arrêtée que par ces obſtacles, dont le renouvellement eſt inévitable à chaque nouveau progrès, parce qu'ils ont pour cauſe néceſſaire la conſtitution même de notre intelligence, ou ce rapport établi par la nature entre nos moyens pour découvrir la vérité, & la réſiſtance qu'elle oppoſe à nos efforts. L'intolérance religieuſe avoit forcé ſept des provinces belgiques à ſecouer le joug de l'Eſpagne, & à former une république fédérative. Elle ſeule avoit réveillé la liberté angloiſe,

qui, fatiguée par de longues & ſanglantes agitations, a fini par ſe repoſer dans une conſtitution long-temps admirée par la philoſophie, & déformais réduite à n'avoir plus pour appui que la ſuperſtition nationale & l'hypocriſie politique.

Enfin, c'étoit encore aux perſécutions ſacerdotales que la nation ſuédoiſe avoit dû le courage de reſſaiſir une partie de ſes droits.

Cependant, au milieu de ces mouvemens cauſés par des querelles théologiques, la France, l'Eſpagne, la Hongrie, la Bohême avoient vu s'anéantir leur foible liberté, ou ce qui, du moins, en avoit l'apparence.

On chercheroit en vain, dans les pays appelés libres, cette liberté qui ne bleſſe aucun des droits naturels de l'homme; qui non-ſeulement lui en réſerve la propriété, mais lui en conſerve l'exercice. Celle qu'on y trouve fondée ſur un droit poſitif inégalement réparti, accorde plus ou moins de prérogatives à un homme, ſuivant qu'il habite telle ou telle ville, qu'il eſt né dans telle ou telle claſſe,

qu'il a telle ou telle fortune ; qu'il exerce telle ou telle profeſſion ; & le tableau rapproché de ces diſtinctions bizarres dans les diverſes nations, ſera la meilleure réponſe que nous puiſſions oppoſer à ceux qui en ſoutiennent encore les avantages & la néceſſité.

Mais dans ces mêmes pays, les lois garantiſſent la liberté individuelle & civile. Mais ſi l'homme n'y eſt pas tout ce qu'il doit être, la dignité de ſa nature n'y eſt point avilie : quelques-uns de ces droits ſont au moins reconnus ; on ne peut plus dire qu'il ſoit eſclave, mais ſeulement qu'il ne ſait pas encore être vraiment libre.

Chez les nations où, pendant le même temps, la liberté a fait des pertes plus ou moins réelles, les droits politiques, dont la maſſe du peuple jouiſſoit, étoient renfermés dans des limites ſi étroites, que la deſtruction de l'ariſtocratie preſque arbitraire ſous laquelle il avoit gémi, ſemble en avoir plus que compenſé la perte. Il a perdu ce titre de citoyen, que l'inégalité rendoit preſque illuſoire ; mais la qualité d'homme a été plus reſpectée ;

& le deſpotiſme royal l'a ſauvé de l'oppreſſion féodale, l'a ſouſtrait à cet état d'humiliation, d'autant plus pénible, que le nombre & la préſence de ſes tyrans en renouvellent ſans ceſſe le ſentiment.

Les lois ont dû ſe perfectionner dans les conſtitutions demi-libres, parce que l'intérêt de ceux qui y exercent un véritable pouvoir, n'eſt pas habituellement contraire aux intérêts généraux du peuple; & dans les états deſpotiques, ſoit parce que l'intérêt de la proſpérité publique ſe confond ſouvent avec celui du deſpote, ſoit parce que cherchant lui-même à détruire les reſtes du pouvoir des nobles ou du clergé; il en réſultoit dans les lois un eſprit d'égalité, dont le motif étoit d'établir celle de l'eſclavage, mais dont les effets pouvoient ſouvent être ſalutaires.

Nous expoſerons en détail les cauſes qui ont produit, en Europe, ce genre de deſpotiſme dont, ni les ſiecles antérieurs, ni les autres parties du monde, n'ont offert d'exemple; où l'autorité preſque arbitraire, contenue par l'opinion, réglée par les lu-

mieres

sières, adoucie par son propre intérêt, a souvent contribué au progrès de la richesse, de l'industrie, de l'instruction, & quelquefois même à ceux de la liberté civile.

Les mœurs se sont adoucies par l'affoiblissement des préjugés qui en avoient maintenu la férocité, par l'influence de cet esprit de commerce & d'industrie, ennemi des violences & des troubles qui font fuir la richesse, par l'horreur qu'inspiroit le tableau encore récent des barbaries de l'époque précédente, par une propagation plus générale des idées philosophiques, d'égalité & d'humanité ; enfin, par l'effet lent, mais sûr, du progrès général des lumieres.

L'intolérance religieuse a subsisté, mais comme une invention de la prudence humaine, comme un hommage au préjugé du peuple, ou une précaution contre son effervescence. Elle a perdu ses fureurs ; les bûchers, rarement allumés, ont été remplacés par une oppression souvent plus arbitraire, mais moins barbare ; & dans ces derniers temps, on n'a plus persécuté que de loin en loin,

& en quelque ſorte par habitude ou par complaiſance. Par-tout, & ſur tous les points, la pratique des gouvernemens avoit ſuivi, mais lentement & comme à regret, la marche de l'opinion, & même celle de la philoſophie.

En effet, ſi dans les ſciences morales & politiques, il exiſte à chaque inſtant une grande diſtance entre le point où les philoſophes ont porté les lumieres, & le terme moyen où ſont parvenus les hommes qui cultivent leur eſprit, & dont la doctrine commune forme cette eſpece de croyance généralement adoptée, qu'on nomme opinion; ceux qui dirigent les affaires publiques, qui influent immédiatement ſur le ſort du peuple, quel que ſoit le genre de leur conſtitution, ſont bien loin de s'élever au niveau de cette opinion; ils la ſuivent, mais ſans l'atteindre, bien loin de la devancer, & ſe trouvent conſtamment au-deſſous d'elle, & de beaucoup d'années, & de beaucoup de vérités.

Ainsi, le tableau des progrès de la philoſophie & de la propagation des lumieres,

dont nous avons exposé déjà les effets les plus généraux & les plus sensibles, va nous conduire à l'époque où l'influence de ces progrès sur l'opinion, de l'opinion sur les nations ou sur leurs chefs, cessant tout-à-coup d'être lente & insensible, a produit dans la masse entiere de quelques peuples, une révolution, gage certain de celle qui doit embrasser la généralité de l'espece humaine.

APRÈS de longues erreurs, après s'être égarés dans des théories incompletes ou vagues, les publicistes sont parvenus à connoître enfin les véritables droits de l'homme, à les déduire de cette seule vérité, qu'*il est un être sensible, capable de former des raisonnemens, & d'acquérir des idées morales.*

ILS ont vu que le maintien de ces droits étoit l'objet unique de la réunion des hommes en sociétés politiques, & que l'art social devoit être celui de leur garantir la conservation de ces droits avec la plus entiere égalité, comme dans la plus grande étendue. On a senti que ces moyens d'assurer les

droits de chacun, devant être soumis dans chaque société à des regles communes, le pouvoir de choisir ces moyens, de déterminer ces regles, ne pouvoient appartenir qu'à la majorité des membres de la société même; parce que chaque individu ne pouvant, dans ce choix, suivre sa propre raison sans y assujettir les autres, le vœu de la majorité est le seul caractere de vérité qui puisse être adopté par tous, sans blesser l'égalité.

CHAQUE homme peut réellement se lier d'avance à ce vœu de la majorité, qui devient alors celui de l'unanimité; mais il ne peut y lier que lui seul: il ne peut être engagé même envers cette majorité, qu'autant qu'elle ne blessera pas ses droits individuels, après les avoir reconnus.

TELS sont à la fois les droits de la majorité sur la société ou sur ses membres, & les limites de ces droits. Telle est l'origine de cette unanimité, qui rend obligatoires pour tous, les engagemens pris par la majorité seule: obligation qui cesse d'être légitime quand, par le changement des indivi-

dus ; cette ſanction de l'unanimité a ceſſé elle-même d'exiſter. Sans doute, il eſt des objets ſur leſquels la majorité prononceroit peut-être plus ſouvent en faveur de l'erreur & contre l'intérêt commun de tous ; mais c'eſt encore à elle à décider quels ſont ces objets ſur leſquels elle ne doit point s'en rapporter immédiatement à ſes propres déciſions ; c'eſt à elle à déterminer, qui ſeront ceux, dont elle croit devoir ſubſtituer la raiſon à la ſienne ; à régler la méthode qu'ils doivent ſuivre pour arriver plus ſûrement à la vérité ; & elle ne peut abdiquer l'autorité de prononcer ſi leurs déciſions n'ont point bleſſé les droits communs à tous.

Ainsi, l'on vit diſparoître, devant des principes ſi ſimples, ces idées d'un contrat entre un peuple & ſes magiſtrats, qui ne pourroit être annullé que par un conſentement mutuel, ou par l'infidélité d'une des parties ; & cette opinion moins ſervile, mais non moins abſurde, qui enchaînoit un peuple aux formes de conſtitution une fois établies, comme ſi le droit de les changer n'étoit pas la premiere garantie de tous les

autres, comme ſi les inſtitutions humaines, néceſſairement défectueuſes & ſuſceptibles d'une perfection nouvelle à meſure que les hommes s'éclairent, pouvoient être condamnés à une éternelle durée. Ainſi, l'on ſe vit obligé de renoncer à cette politique aſtucieuſe & fauſſe, qui, oubliant que tous les hommes tiennent des droits égaux de leur nature même, vouloit tantôt meſurer l'étendue de ceux qu'il falloit leur laiſſer, ſur la grandeur du territoire, ſur la température du climat, ſur le caractere national, ſur la richeſſe du peuple, ſur le degré de perfection du commerce & de l'induſtrie; & tantôt partager avec inégalité ces mêmes droits entre diverſes claſſes d'hommes, en accorder à la naiſſance, à la richeſſe, à la profeſſion, & créer ainſi des intérêts contraires, des pouvoirs oppoſés, pour établir enſuite entre eux un équilibre que ces inſtitutions ſeules ont rendu néceſſaire, & qui n'en corrige même pas les influences dangereuſes.

Ainsi, l'on n'oſa plus partager les hommes en deux races différentes, dont l'une eſt deſtinée à gouverner, l'autre à obéir;

l'une à mentir, l'autre à être trompée ; on fut obligé de reconnoître que tous ont un droit égal de s'éclairer sur tous leurs intérêts, de reconnoître toutes les vérités, & qu'aucun des pouvoirs établis par eux sur eux-mêmes, ne peut avoir le droit de leur en cacher aucune.

Ces principes, que le généreux Sydnei paya de son sang auxquels Locke attacha l'autorité de son nom, furent développés depuis par Rousseau, avec plus de précision, d'étendue & de force, & il mérita la gloire de les placer au nombre de ces vérités qu'il n'est plus permis, ni d'oublier, ni de combattre.

L'homme a des besoins & des facultés pour y pourvoir ; du produit de ces facultés, différemment modifié, distribué, résulte une masse de richesses destinées à subvenir aux besoins communs. Mais quelles sont les lois suivant lesquelles ces richesses se forment ou se partagent, se conservent ou se consomment, s'accroissent ou se dissipent ? Quelles sont aussi les lois de cet équilibre, qui tend sans cesse à s'établir entre les besoins & les

reſſources, & d'où il réſulte plus de facilité pour ſatisfaire les beſoins, par conſéquent, plus de bien-être quand la richeſſe augmente, juſqu'à ce qu'ils ayent atteint le terme de ſon accroiſſement ; & au contraire, quand la richeſſe diminue, plus de difficultés, & par conſéquent, de la ſouffrance juſqu'à ce que la dépopulation & les privations ayent ramené le niveau ? Comment, dans cette étonnante variété de travaux & de produits, de beſoins & de reſſources, dans cette effrayante complication d'intérêts, qui lient la ſubſiſtance, le bien-être d'un individu iſolé, au ſyſtême général des ſociétés, qui le rendent dépendant de tous les accidens de la nature, de tous les événemens de la politique, qui étend en quelque ſorte au globe entier ſa faculté d'éprouver, ou des jouiſſances, ou des privations ; comment, dans ce cahos apparent, voit-on néanmoins, par une loi générale du monde moral, les efforts de chacun pour lui-même ſervir au bien-être de tous, & malgré le choc extérieur des intérêts oppoſés, l'intérêt commun exiger que chacun ſache entendre le ſien propre, & puiſſe y obéir ſans obſtacle ?

AINSI, l'homme doit pouvoir déployer ſes facultés, diſpoſer de ſes richeſſes, pourvoir à ſes beſoins avec une liberté entiere. L'intérêt général de chaque ſociété, loin d'ordonner d'en reſtreindre l'exercice, défend au contraire d'y porter atteinte, & dans cette partie de l'ordre public, le ſoin d'aſſurer à chacun les droits qu'il tient de la nature, eſt encore à la fois la ſeule politique utile, le ſeul devoir de la puiſſance ſociale, & le ſeul droit que la volonté générale puiſſe légitimement exercer ſur les individus.

MAIS ce principe une fois reconnu, il reſte encore à la puiſſance pnblique des devoirs à remplir; elle doit établir des meſures reconnues par la loi, qui ſervent à conſtater, dans les échanges de toute eſpece, le poids, le volume, l'étendue, la longueur des choſes échangées.

ELLE doit créer une meſure commune des valeurs, qui les repréſente toutes, qui facilite le calcul de leurs variations & de leurs rapports; qui ayant enſuite elle-même ſa propre valeur, puiſſe être échangée contre

toutes les choſes ſuſceptibles d'en avoir une ; moyen ſans lequel le commerce, borné à des échanges directs, ne peut acquérir d'activité.

La reproduction de chaque année offre une portion diſponible ; puiſqu'elle n'eſt deſtinée à payer, ni le travail dont cette reproduction eſt le fruit, ni celui qui doit aſſurer une nouvelle reproduction égale ou plus abondante. Le poſſeſſeur de cette portion diſponible ne la doit point immédiatement à ſon travail ; il la poſſede indépendamment de l'uſage qu'il peut faire de ſes facultés, pour ſubvenir à ſes beſoins. C'eſt donc ſur cette portion diſponible de la richeſſe annuelle que, ſans aucun droit, la puiſſance ſociale peut établir les fonds néceſſaires aux dépenſes qu'exigent la ſûreté de l'état, ſa tranquillité intérieure, la garantie des droits des individus, l'exercice des autorités inſtituées pour la formation ou pour l'exécution de la loi ; enfin, le maintien de la proſpérité publique.

Il exiſte des travaux, des établiſſemens, des inſtitutions utiles à la ſociété générale,

qu'elle doit établir, diriger ou surveiller, & qui suppléent à ce que les volontés personnelles & le concours des intérêts individuels ne peuvent faire immédiatement, soit pour les progrès de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, soit pour prévenir, pour atténuer les maux inévitables de la nature, ou ceux que des accidens imprévus viennent y ajouter.

Jusqu'a l'époque dont nous parlons; & même long-temps après, ces divers objets avoient été abandonnés au hasard, à l'avidité des gouvernemens, à l'adresse des charlatans, aux préjugés ou à l'intérêt de toutes les classes puissantes; mais un disciple de Descartes, l'illustre & malheureux Jean de Wit, sentit que l'économie politique devoit, comme toutes les sciences, être soumises aux principes de la philosophie, & à la précision du calcul.

Elle fit peu de progrès jusqu'au moment où la paix d'Utrecht promit à l'Europe une tranquillité durable. A cette époque, on vit les esprits prendre une direction presque générale vers cette étude jusqu'alors négligée;

& cette ſcience nouvelle a été portée par Stewart, par Smith, & ſur-tout par les économiſtes français, du moins pour la préciſion & la pureté des principes, à un degré qu'on ne pouvoit eſpérer d'atteindre ſi promptement, après une ſi longue indifférence.

MAIS ces progrès dans la politique & dans l'économie politique avoient pour premiere cauſe ceux de la philoſophie générale ou de la métaphyſique, en prenant ce mot dans ſon ſens le plus étendu.

DESCARTES l'avoit réunie au domaine de la raiſon ; il avoit bien ſenti qu'elle devoit émaner toute entiere des vérités évidentes & premieres que l'obſervation des opérations de notre eſprit devoit nous révéler. Mais bientôt ſon imagination impatiente, l'écarta de cette même route qu'il avoit tracée, & la philoſophie parut quelque temps n'avoir repris ſon indépendance que pour s'égarer dans des erreurs nouvelles.

ENFIN, Locke ſaiſit le fil qui devoit la

guider ; il montra qu'une analyſe exacte, préciſe des idées, en les réduiſant ſucceſſivement à des idées plus immédiates dans leur origine, ou plus ſimples dans leur compoſition, étoit le ſeul moyen de ne pas ſe perdre dans ce cahos de notions incompletes, incohérentes, indéterminées, que le haſard nous a offertes ſans ordre, & que nous avons reçues ſans réflexion.

Il prouva, par cette analyſe même, que toutes ſont le réſultat des opérations de notre intelligence ſur les ſenſations que nous avons reçues, ou plus exactement encore des combinaiſons de ces ſenſations que la mémoire nous repréſente ſimultanément, mais de maniere que l'attention s'arrête, que la perception ſe borne à une partie ſeulement de chacune de ces ſenſations compoſées.

Il fait voir qu'en attachant un mot à chaque idée, après l'avoir analyſée & circonſcrite, nous parvenons à nous la rappeler conſtamment la même, c'eſt-à-dire, toujours formée des mêmes idées plus ſimples, toujours renfermée dans les mêmes limites, & par conſé-

quent, à pouvoir l'employer dans une ſuite de raiſonnemens, ſans jamais riſquer de nous égarer.

Au contraire, ſi les mots ne répondent point à une idée bien déterminée, ils peuvent ſucceſſivement en réveiller de différentes dans un même eſprit, & telle eſt la ſource la plus féconde de nos erreurs.

Enfin, Locke oſa, le premier, fixer les bornes de l'intelligence humaine, ou plutôt déterminer la nature des vérités qu'elle peut connoître, des objets qu'elle peut embraſſer.

Cette méthode devint bientôt celle de tous les philoſophes, & c'eſt en l'appliquant à la morale, à la politique, à l'économie publique, qu'ils ſont parvenus à ſuivre dans ces ſciences une marche preſque auſſi ſûre que celle des ſciences naturelles; à n'y plus admettre que des vérités prouvées, à ſéparer ces vérités de tout ce qui peut reſter encore de douteux & d'incertain; à ſavoir ignorer, enfin, ce qu'il eſt encore, ce qu'il ſera toujours impoſſible de connoître.

AINSI, l'analyſe de nos ſentimens nous fait découvrir, dans le développement de notre faculté d'éprouver du plaiſir & de la douleur, l'origine de nos idées morales, le fondement des vérités générales, qui, réſultant de ces idées, déterminent les lois immuables, néceſſaires du juſte & de l'injuſte; enfin, les motifs d'y conformer notre conduite, puiſés dans la nature même de notre ſenſibilité, dans ce qu'on pourroit appeller, en quelque ſorte, notre conſtitution morale.

CETTE même méthode devint, en quelque ſorte un inſtrument univerſel; on apprit à l'employer pour perfectionner celle des ſciences phyſiques, pour en éclaircir les principes, pour en apprécier les preuves; on l'étendit à l'examen des faits, aux regles du goût.

AINSI cette métaphyſique s'appliquant à tous ces objets de l'intelligence humaine, analyſoit les procédés de l'eſprit dans chaque genre de connoiſſance, faiſoit connoître la nature des vérités qui en forment le ſyſtême, celle de l'eſpece de certitude,

qu'on peut y atteindre, & c'eſt ce dernier pas de la philoſophie, qui a mis en quelque ſorte une barriere éternelle entre le genre humain & les vieilles erreurs de ſon enfance ; qui doit l'empêcher d'être jamais ramené à ſon ancienne ignorance par des préjugés nouveaux, comme il aſſure la chûte de tous ceux que nous conſervons, ſans peut-être les connoître tous encore ; de ceux même qui pourront les remplacer, mais pour ne plus avoir qu'une foible influence & une exiſtence éphémere.

Cependant en Allemagne un homme d'un génie vaſte & profond jetoit les fondemens d'une doctrine nouvelle. Son imagination ardente, audacieuſe, ne peut ſe repoſer dans une philoſophie modeſte, qui laiſſoit ſubſiſter des doutes ſur ces grandes queſtions de la ſpiritualité, ou de la perſiſtance de l'ame humaine, de la liberté de l'homme ou de celle de Dieu, de l'exiſtence de la douleur & du crime dans un univers gouverné par une intelligence toute-puiſſante, dont la ſageſſe, la juſtice & la bonté ſemblent devoir les exclure. Il trancha le

nœud

nœud qu'une ſage analyſe n'auroit pu dénouer. Il compoſa l'univers d'êtres ſimples, indeſtructibles, égaux par leur nature. Les rapports de chacun de ces êtres avec chacun de ceux qui entrent avec lui dans le ſyſtême de l'univers, déterminent ſes qualités par leſquelles il differe de tous les autres ; l'ame humaine & le dernier atôme qui termine un bloc de pierre, ſont également une de ces monades. Elles ne different que par la place différente qu'elles occupent dans l'ordre de l'univers.

PARMI toutes les combinaiſons poſſibles de ces êtres, une intélligence infinie en a préféré une, & n'en a pu préférer qu'une ſeule, la plus parfaite de toutes. Si celle qui exiſte nous afflige par le ſpectacle du malheur & du crime, c'eſt que toute autre combinaiſon eût encore préſenté des réſultats plus douloureux.

NOUS expoſerons ce ſyſtême qui adopté, ou du moins ſoutenu par les compatriotes de Leibnitz, a retardé parmi eux les progrès de la philoſophie. On vit une école entiere

de philoſophes anglais embraſſer avec enthouſiaſme & défendre avec éloquence, la doctrine de l'optimiſme ; mais moins adroits & moins profonds que Leibnitz, qui la fondoit principalement ſur ce qu'une intelligence toute-puiſſante, par la néceſſité même de ſa nature, n'avoit pu choiſir que le meilleur des univers poſſibles, ils chercherent dans l'obſervation du nôtre, la preuve de ſa ſupériorité, & perdant tous les avantages que conſerve ce ſyſtême, tant qu'il reſte dans une abſtraite généralité, ils s'égarerent trop ſouvent dans des détails ou révoltans, ou ridicules.

Cependant en Ecoſſe, d'autres philoſophes ne trouvant point que l'analyſe du développement de nos facultés réelles conduisît à un principe qui donnât à la moralité de nos actions une baſe aſſez pure, aſſez ſolide, imaginerent d'attribuer à l'ame humaine une faculté nouvelle, diſtincte de celles de ſentir ou de raiſonner ; mais ſe combinant avec elles, faculté dont ils ne prouvoient l'exiſtence qu'en aſſurant qu'il leur étoit impoſſible de s'en paſſer. Nous ferons l'hiſtoire de ces opinions, & nous montrerons comment, ſi

elles ont nui à la recherche de la philoſophie ; elles ont été utiles à la propagation plus rapide des idées philoſophiques.

Jusqu'ici nous n'avons montré les progrès de la philoſophie que dans les hommes qui l'ont cultivée, approfondie, perfectionnée ; il nous reſte à faire voir quels ont été ſes effets ſur l'opinion générale, & comment, tandis que s'élevant enfin à la connoiſſance de la méthode certaine de découvrir, de reconnoître la vérité, la raiſon apprenoit à ſe préſerver des erreurs, où le reſpect pour l'autorité & l'imagination l'avoient ſi ſouvent entraînée ; elle détruiſoit en même-temps, dans la maſſe générale des individus, les préjugés qui ont ſi long-temps affligé & corrompu l'eſpece humaine.

Il fut enfin permis de proclamer hautement ce droit ſi long-temps méconnu, de ſoumettre toutes les opinions à notre propre raiſon, c'eſt-à-dire d'employer, pour ſaiſir la vérité, le ſeul inſtrument qui nous ait été donné pour la reconnoître. Chaque homme apprit, avec une ſorte d'orgueil, que la nature ne l'avoit

pas abſolument deſtiné à croire ſur la parole d'autrui ; & la ſuperſtition de l'antiquité, l'abaiſſement de la raiſon devant le délire d'une foi ſurnaturelle, diſparurent de la ſociété comme de la philoſophie.

Il ſe forma bientôt en Europe une claſſe d'hommes moins occupés encore de découvrir ou d'approfondir la vérité, que de la répandre ; qui ſe dévouant à pourſuivre les préjugés dans les aſiles où le clergé, les écoles, les gouvernemens, les corporations anciennes les avoient recueillis & protégés, mirent leur gloire à détruire les erreurs populaires, plutôt qu'à reculer les limites des connoiſſances humaines, maniere indirecte de ſervir à leurs progrès, qui n'étoit, ni la moins périlleuſe, ni la moins utile.

En Angleterre, Collins & Bolingbroke, en France, Bayle, Fontenelle, Voltaire, Monteſquieu & les écoles formées par ces hommes célebres, combattirent en faveur de la vérité, employant tour-à-tour toutes les armes que l'érudition, la philoſophie, l'eſprit, le talent d'écrire peuvent fournir à la

raiſon ; prenant tous les tons, employant toutes les formes, depuis la plaiſanterie juſqu'au pathétique, depuis la compilation la plus ſavante & la plus vaſte, juſqu'au roman, ou au pamphlet du jour ; couvrant la vérité d'un voile qui ménageoit les yeux trop foibles, & laiſſoit le plaiſir de la deviner ; careſſant les préjugés avec adreſſe pour leur porter des coups plus certains ; n'en menaçant preſque jamais, ni pluſieurs à la fois, ni même un ſeul tout entier ; conſolant quelquefois les ennemis de la raiſon, en paroiſſant ne vouloir dans la religion qu'une demi-tolérance, dans la politique qu'une demi-liberté ; ménageant le deſpotiſme quand ils combattoient les abſurdités religieuſes, & le culte quand ils s'élevoient contre la tyrannie ; attaquant ces deux fléaux dans leur principe, quand même ils paroiſſoient n'en vouloir qu'à des abus révoltans ou ridicules, & frappant ces arbres funeſtes dans leurs racines, quand ils ſembloient ſe borner à en élaguer quelques branches égarées ; tantôt apprenant aux amis de la liberté que la ſuperſtition qui couvre le deſpotiſme d'un bouclier impénétrable, eſt la premiere victime qu'ils doivent immoler, la premiere chaîne qu'ils doivent briſer ; tan-

tôt au contraire la dénonçant aux deſpotes comme la véritable ennemie de leur pouvoir, & les effrayant du tableau de ſes hypocrites complots & de ſes fureurs ſanguinaires : mais ne ſe laſſant jamais de réclamer l'indépendance de la raiſon, la liberté d'écrire comme le droit, comme le ſalut du genre humain ; s'élevant avec une infatigable énergie contre tous les crimes du fanatiſme & de la tyrannie ; pourſuivant dans la religion, dans l'adminiſtration, dans les mœurs, dans les lois, tout ce qui portoit le caractere de l'oppreſſion, de la dureté, de la barbarie ; ordonnant au nom de la nature, aux rois, aux guerriers, aux magiſtrats, aux prêtres de reſpecter le ſang des hommes ; leur reprochant avec une énergique ſévérité celui que leur politique ou leur indifférence prodiguoit encore dans les combats ou dans les ſupplices ; prenant enfin pour cri de guerre, *raiſon*, *tolérance*, *humanité*

TELLE fut cette philoſophie nouvelle, objet de la haine commune de ces claſſes nombreuſes qui n'exiſtent que par les préjugés, ne vivent que d'erreurs, ne vivent puiſſantes que par la crédulité ; preſque

par-tout accueillie mais perſécutée, ayant des rois, des prêtres, des grands, des magiſtrats pour diſciples & pour ennemis. Ses chefs eurent preſque toujours l'art d'échapper à la vengeance, en s'expoſant à la haine, de ſe cacher à la perſécution, en ſe montrant aſſez pour ne rien perdre de leur gloire.

Souvent un gouvernement les récompenſoit d'une main, en payant de l'autre leurs calomniateurs, les proſcrivoit & s'honoroit que le ſort eût placé leur naiſſance ſur ſon territoire, les puniſſoit de leurs opinions, & auroit été humilié d'être ſoupçonné de ne pas les partager.

Ces opinions devoient donc devenir bientôt celles de tous les hommes éclairés, avouées par les uns, diſſimulées par les autres avec une hypocriſie plus ou moins tranſparente, ſuivant que leur caractere étoit plus ou moins timide, & qu'ils cédoient aux intérêts oppoſés, de leur profeſſion ou de leur vanité. Mais déjà celui-ci étoit aſſez puiſſant ; pour qu'au lieu de cette diſſimulation profonde des

âges précédens, on ſe contenta pour ſoi-même & ſouvent pour les autres d'une réſerve prudente.

Nous ſuivrons les progrès de cette philoſophie dans les diverſes parties de l'Europe, où l'inquiſition des gouvernemens & des prêtres ne pût empêcher la langue françaiſe, devenue preſque univerſelle, de la porter avec rapidité. Nous montrerons avec quelle adreſſe la politique & la ſuperſtition employerent contre elle tout ce que la connoiſſance de l'homme peut offrir de motifs pour ſe défier de ſa raiſon, d'argumens pour en montrer les bornes & la foibleſſe, & comment on ſut faire ſervir le pyrrhoniſme même à la cauſe de la crédulité.

Ce ſyſtême ſi ſimple, qui plaçoit dans la jouiſſance d'une liberté indéfinie les plus ſûrs encouragemens du commerce & de l'induſtrie, qui délivroit les peuples du fléau deſtructeur & du joug humiliant de ces impôts répartis avec tant d'inégalité, levés avec tant de dépenſe, & ſouvent avec tant de barbarie, pour y ſubſtituer une contribution juſte,

égale & preſque inſenſible ; cette théorie qui lioit la véritable puiſſance & la richeſſe des états au bien-être des individus, & au reſpect pour leurs droits ; qui uniſſoit par le lien d'une félicité commune les différentes claſſes, entre leſquelles ces ſociétés ſe diviſent naturellement ; cette idée ſi conſolante d'une fraternité du genre humain, dont aucun intérêt national ne devoit plus troubler la douce harmonie ; ces principes ſéduiſans par leur généroſité, comme par leur ſimplicité & leur étendue, furent propagés avec enthouſiaſme par les économiſtes français. Leur ſuccès fut moins prompt, moins général que celui des philoſophes ; ils avoient à combattre des préjugés moins groſſiers, des erreurs plus ſubtiles. Ils avoient beſoin d'éclairer avant de détromper, & d'inſtruire le bon ſens, avant de le prendre pour juge.

Mais s'ils n'ont pu faire à l'enſemble de leur doctrine qu'un petit nombre de partiſans ; ſi on a été effrayé de la généralité de leurs maximes, de l'inflexibilité de leurs principes ; s'ils ont nui eux-mêmes à la bonté de leur cauſe, en affectant un langage obſcur & dogmatique, en paroiſſant trop oublier

pour les intérêts de la liberté du commerce, ceux de la liberté politique, en préſentant, d'une maniere trop abſolue & trop magiſtrale, quelques portions de leur ſyſtême qu'ils n'avoient point aſſez approfondies ; du moins ils ſont parvenus à rendre odieuſe & mépriſable cette politique lâche, aſtucieuſe & corrompue, qui plaçoit la proſpérité d'une nation dans l'appauvriſſement de ſes voiſins, dans les vues étroites d'un régime prohibitif, dans les petites combinaiſons d'une fiſcalité tyrannique.

MAIS les vérités nouvelles dont le génie avoit enrichi la philoſophie, la politique & l'économie publique, adoptées avec plus ou moins d'étendue par les hommes éclairés, porterent plus loin leur ſalutaire influence.

L'ART de l'imprimerie s'étoit répandu ſur tant de points, il avoit tellement multiplié les livres, on avoit ſu les proportionner ſi bien à tous les degrés de connoiſſances, d'application, & même de fortune ; on les avoit pliés avant tant d'habileté à tous les

goûts, à tous les genres d'eſprit ; ils préſentoient une inſtruction ſi facile, ſouvent même ſi agréable ; ils avoient ouvert tant de portes à la vérité, qu'il étoit devenu preſque impoſſible de les lui fermer toutes, qu'il n'y avoit plus de claſſe, de profeſſion à laquelle on pût l'empêcher de parvenir. Alors quoiqu'il reſtât toujours un très-grand nombre d'hommes condamnés à une ignorance volontaire ou forcée, la limite tracée entre la portion groſſiere & la portion éclairée du genre-humain, s'étoit preſque entierement effacée, & une dégradation inſenſible rempliſſoit l'eſpace qui en ſépare les deux extrêmes, le génie & la ſtupidité.

Ainsi une connoiſſance générale, des droits naturels de l'homme, l'opinion même que ces droits ſont inaliénables & impreſcriptibles, un vœu fortement prononcé pour la liberté de penſer & d'écrire, pour celle du commerce & de l'induſtrie, pour le ſoulagement du peuple, pour la proſcription de toute loi pénale contre les religions diſſidentes, pour l'abolition de la torture & des ſupplices barbares ; le déſir d'une légiſ-

lation criminelle plus douce, d'une juriſprudence qui donnât à l'innocence une entiere ſécurité, d'un code civil plus ſimple, plus conforme à la raiſon & à la nature; l'indifférence pour les religions, placées enfin au nombre des ſuperſtitions ou des inventions politiques; la haine de l'hypocriſie & du fanatiſme, le mépris des préjugés, le zele pour la propagation des lumieres; ces principes paſſant peu-à-peu des ouvrages des philoſophes dans toutes les claſſes de la ſociété, où l'inſtruction s'étendoit plus loin que le catéchiſme & l'écriture, devinrent la profeſſion commune, le ſymbole de tous ceux qui n'étoient ni machiavéliſtes, ni imbécilles. Dans quelques pays ces principes formoient une opinion publique aſſez générale, pour que la maſſe même du peuple parût prête à ſe laiſſer diriger par elle & à lui obéir. Le ſentiment de l'humanité, c'eſt-à-dire, celui d'une compaſſion tendre, active pour tous les maux qui affligent l'eſpece humaine, d'une horreur pour ce qui, dans les inſtitutions publiques, dans les actes du gouvernement, dans les actions privées, ajoutoit des dou-

leurs nouvelles aux douleurs inévitables de la nature, ce ſentiment d'humanité étoit une conſéquence naturelle de ces principes ; il reſpiroit dans tous les écrits, dans tous les diſcours, & déjà ſon heureuſe influence s'étoit manifeſtée dans les lois, dans les inſtitutions publiques même des peuples ſoumis au deſpotiſme.

Les philoſophes des diverſes nations embraſſant, dans leurs méditations, les intérêts de l'humanité entiere ſans diſtinction de pays, de race ou de ſecte, formoient, malgré la différence de leurs opinions ſpéculatives, une phalange fortement unie contre toutes les erreurs, contre tous les genres de tyrannie. Animés par le ſentiment d'une philanthropie univerſelle, ils combattoient l'injuſtice, l'orſqu'étrangere à leur patrie, elle ne pouvoit les atteindre ; ils la combattoient encore, lorſque c'étoit leur patrie même qui s'en rendoit coupable envers d'autres peuples ; ils s'élevoient en Europe contre les crimes dont l'avidité ſouille les rivages de l'Amérique, de l'Afrique ou de l'Aſie. Les philoſophes

de l'Angleterre & de la France s'honoroient de prendre le nom, de remplir les devoirs d'*amis* de ces mêmes noirs, que leurs ſtupides tyrans dédaignoient de compter au nombre des hommes. Les éloges des écrivains français étoient le prix de la tolérance accordée en Ruſſie & en Suede, tandis que Becaria réfutoit en Italie les maximes barbares de la juriſprudence françaiſe.

On cherchoit en France à guérir l'Angleterre de ſes préjugés commerciaux, de ſon reſpect ſuperſtitieux pour les vices de ſa conſtitution & de ſes lois, tandis que le reſpectable Howard dénonçoit aux Français la barbare inſouciance qui, dans leurs cachots & leurs hôpitaux, s'immoloit tant de victimes humaines.

Les violences ou la ſéduction des gouvernemens, l'intolérance des prêtres, les préjugés nationaux eux-mêmes, avoient perdu le funeſte pouvoir d'étouffer la voix de la vérité, & rien ne pouvoit ſouſtraire, ni les ennemis de la raiſon, ni les oppreſſeurs de la liberté,

à un jugement qui devenoit bientôt celui de l'Europe entiere.

Enfin, on y vit se développer une doctrine nouvelle qui devoit porter le dernier coup à l'édifice déjà chancelant des préjugés : c'est celle de la perfectibilité indéfinie de l'espece humaine, doctrine dont Turgot, Price & Priestley ont été les premiers & les plus illustres apôtres ; elle appartient à la dixieme époque, où nous la développerons avec étendue. Mais nous devons exposer ici l'origine & le progrès d'une fausse philosophie, contre laquelle l'appui de cette doctrine est devenu si nécessaire au triomphe de la raison.

Née dans les uns de l'orgueil, dans les autres de l'intérêt, ayant pour but secret de perpétuer l'ignorance, & de prolonger le regne des erreurs, on en a vu les nombreux sectateurs, tantôt corrompre la raison par de brillans paradoxes, ou la séduire par la paresse commode d'un pyrrhonisme absolu ; tantôt mépriser assez l'espece humaine pour annoncer que le progrès des

lumieres ſeroit utile ou dangereux à ſon bonheur comme à ſa liberté ; tantôt enfin, l'égarer par le faux enthouſiaſme d'une grandeur ou d'une ſageſſe imaginaires, qui diſpenſent la vertu d'être éclairée, & le bon ſens de s'appuyer ſur des connoiſſances réelles ; ici, parler de la philoſophie & des ſciences profondes comme de théories trop ſupérieures à un être borné, entouré de beſoins, & ſoumis à des devoirs journaliers & pénibles ; ailleurs, les dédaigner comme un ramas de ſpéculations incertaines, exagérés, qui doivent diſparoître devant l'expérience des affaires & l'habileté d'un homme d'état. Sans ceſſe on les entendoit ſe plaindre de la décadence des lumieres au milieu de leurs progrès, gémir ſur la dégradation de l'eſpece humaine à meſure que les hommes ſe reſſouvenoient de leurs droits, ſe ſervoient de leur raiſon ; annoncer même l'époque prochaine d'une de ces oſcillations qui doivent la ramener à ſa barbarie, à l'ignorance, à l'eſclavage, au moment où tout ſe réuniſſoit pour prouver qu'elle n'avoit plus à les redouter. Ils ſembloient humiliés de ſon perfectionnement, parce qu'ils ne partageoient point la gloire

d'y

d'y avoir contribué, ou effrayés de ſes progrès, qui leur annonçoient la chûte de leur importance ou de leur pouvoir. Cependant, quelques charlatans plus habiles que ceux qui, d'une main mal adroite, s'efforçoient d'étayer l'édifice des ſuperſtitions antiques, dont la philoſophie avoit ſapé les fondemens, tenterent, les uns, d'en employer les ruines à l'établiſſement d'un ſyſtême religieux, où l'on n'exigeroit de la raiſon, rétablie dans ſes droits, qu'une demi-ſoumiſſion; où elle reſteroit preſque libre dans ſa croyance, pourvu qu'elle conſentit à croire quelque choſe d'incompréhenſible; tandis que d'autres eſſayoient de reſſuſciter dans des aſſoſiations ſecretes, les myſteres oubliés de l'ancienne théurgie; & laiſſant au peuple ſes vieilles erreurs, enchaînant leurs diſciples par des ſuperſtitions nouvelles, ils oſoient eſpérer de rétablir, en faveur de quelques adeptes, l'ancienne tyrannie des rois-pontifes de l'Inde & de l'Egypte. Mais la philoſophie, appuyée ſur cette baſe inébranlable que les ſciences lui avoient préparé, leur oppoſoit une barriere contre laquelle leurs impuiſſants efforts devoient bientôt ſe briſer.

En comparant la disposition des esprits, dont j'ai ci-dessus tracé l'esquisse, avec ce système politique des gouvernemens, on pouvoit aisément prévoir qu'une grande révolution étoit infaillible : & il n'étoit pas difficile de juger qu'elle ne pouvoit être amenée que de deux manieres ; il falloit, ou que le peuple établit lui-même ces principes de la raison & de la nature, que la philosophie avoit su lui rendre chers ; ou que les gouvernemens se hâtassent de le prévenir, & réglassent leur marche sur celle de ses opinions. L'une de ces révolutions devoit être plus entiere & plus prompte, mais plus orageuse ; l'autre plus lente, plus incomplete, mais plus tranquille ; dans l'une, on devoit acheter la liberté & le bonheur par des maux passagers ; dans l'autre, on évitoit ces maux, mais en retardant pour longtemps, peut-être, la jouissance d'une partie des biens que cependant elle devoit infailliblement produire.

La corruption & l'ignorance des gouvernemens ont préféré le premier moyen, & le triomphe de la raison & de

la liberté à vengé le genre humain.

Le ſimple bon ſens avoit appris aux habitans des colonies britanniques que des Anglois, nés au-delà de l'Océan Atlantique, avoient reçu de la nature, préciſément les mêmes droits, que d'autres Anglois nés ſous le méridien de Greenwich, & qu'une différence de ſoixante-dix degrés de longitude n'avoit pu les changer. Ils connoiſſoient, peut-être mieux que les Européens, quels étoient ces droits communs à tous les individus de l'eſpece humaine, & ils y comprenoient celui de ne payer aucune taxe ſans y avoir conſenti. Mais le gouvernement britannique faiſoit ſemblant de croire que Dieu avoit créé l'Amérique comme l'Aſie, pour le plaiſir des habitans de Londres, & vouloit en effet tenir entre ſes mains, au-delà des mers, une nation ſujette, dont il ſe ſerviroit, quand il en ſeroit temps, pour opprimer l'Angleterre européenne. Il ordonna aux dociles repréſentans du peuple anglois, de violer les droits de l'Amérique, & de la ſoumettre à des taxes involontaires. Elle prononça que l'injuſtice avoit

briſé ſes liens, & déclaré ſon indépendance.

On vit alors, pour la premiere fois, un grand peuple délivré de toutes ſes chaînes, ſe donner paiſiblement à lui-même la conſtitution & les lois qu'il croyoit les plus propres à faire ſon bonheur ; & comme ſa poſition géographique, ſon ancien état politique l'obligeoient à former une république fédérative, on vit ſe préparer à la fois dans ſon ſein, treize conſtitutions républicaines, ayant pour baſe une reconnoiſſance ſolemnelle des droits naturels de l'homme, & pour premier objet, la conſervation de ces droits. Nous tracerons le tableau de ces conſtitutions ; nous montrerons ce qu'elles doivent aux progrès des ſciences politiques, & ce que les préjugés de l'éducation ont pu y mêler des anciennes erreurs ; pourquoi, par exemple, le ſyſtême de l'équilibre des pouvoirs en altere encore la ſimplicité ; pourquoi elles ont eu pour principe l'identité des intérêts, plus encore que l'égalité des droits. Nous prouverons non-ſeulement, combien ce principe de l'identité des intérêts, ſi on en fait la

regle des droits politiques, en eſt une violation à l'égard de ceux auxquels on ſe permet de ne pas en laiſſer l'entier exercice, mais que cette identité ceſſe d'exiſter, préciſément dans l'inſtant même, où elle devient une véritable inégalité. Nous inſiſterons ſur cet objet, parce que cette erreur eſt la ſeule qui ſoit encore dangereuſe, parce qu'elle eſt la ſeule dont les hommes vraiment éclairés ne ſoient pas encore déſabuſés. Nous montrerons comment les républiques américaines ont réaliſé cette idée, alors preſque nouvelle en théorie, de la néceſſité d'établir & de régler, par la loi, un mode régulier & paiſible pour réformer les conſtitutions elles-mêmes, & de ſéparer ce pouvoir de celui de faire les lois.

MAIS dans la guerre qui s'élevoit entre deux peuples éclairés, dont l'un défendoit les droits naturels de l'humanité, dont l'autre leur oppoſoit la doctrine impie qui ſoumet ces droits à la preſcription, aux intérêts politiques, aux conventions écrites; cette grande cauſe fut plaidée au tri-

bunal de l'opinion, en préſence de l'Europe entiere ; les droits des hommes furent hautement ſoutenus & developpés ſans reſtriction, ſans réſerve, dans des écrits qui circuloient avec liberté, des bords de la Néva à ceux du Guadalquivir. Ces diſcuſſions pénétrerent dans les contrées les plus aſſervies, dans les bourgades les plus reculées, & les hommes qui les habitoient furent étonnés d'entendre qu'ils avoient des droits ; ils apprirent à les reconnoître, ils ſurent que d'autres hommes oſoient les reconquérir ou les défendre.

La révolution américaine devoit donc s'étendre bientôt en Europe ; & s'il y exiſtoit un peuple où l'intérêt pour la cauſe des Américains eût répandu, plus qu'ailleurs, leurs écrits & leurs principes ; qui fût à la fois le pays le plus éclairé & un des moins libres ; celui où les philoſophes avoient le plus de véritables lumieres, & le gouvernement, une ignorance plus inſolente & plus profonde ; un peuple où les lois fuſſent aſſez au-deſſous de l'eſprit public, pour qu'aucun orgueil national, aucun préjugé ne l'atta-

châtà ſes inſtitutions antiques ; ce peuple n'étoit-il point deſtiné, par la nature même des choſes, à donner le premier mouvement à cette révolution, que les amis de l'humanité attendoient avec tant d'eſpoir & d'impatience ? Elle devoit donc commencer par la France.

La maladreſſe de ſon gouvernement a précipité cette révolution ; la philoſophie en a dirigé les principes ; la force populaire a détruit les obſtacles qui en pouvoient arrêter les mouvemens.

Elle a été plus entiere que celle de l'Amérique, & par conſéquent moins paiſible dans l'intérieur, parce que les Américains, contens des lois civiles & criminelles qu'ils avoient reçus de l'Angleterre, n'ayant point à réformer un ſyſtême vicieux d'impoſitions ; n'ayant à détruire, ni tyrannie féodales, ni diſtinctions héréditaires, ni corporations privilégiées, riches ou puiſſantes, ni un ſyſtême d'intolérance religieuſe, ſe bornerent à établir de nouveaux pouvoirs, à les ſubſtituer à ceux que la nation bri-

tannique avoit juſqu'alors exercés ſur eux. Rien, dans ces innovations, n'atteignoit la maſſe du peuple ; rien ne changeoit les relations qui s'étoient formées entre les individus. En France, par la raiſon contraire, la révolution devoit embraſſer l'économie toute entiere de la ſociété, changer toutes les rélations ſociales, & pénétrer juſqu'aux derniers anneaux de la chaîne politique ; juſqu'aux individus qui, vivant en paix de leurs biens, ou de leur induſtrie, ne tiennent aux mouvemens publics, ni par leurs opinions, ni par leurs occupations, ni par des intérêts de fortune, d'ambition ou de gloire.

Les Américains, qui paroiſſoient ne combattre que contre les préjugés tyranniques de la mere-patrie, eurent pour alliés les puiſſances rivales de l'Angleterre ; tandis que les autres, jalouſes de ſes richeſſes & de ſon orgueil, hâtoient, par des vœux ſecrets, le triomphe de la juſtice ; ainſi, l'Europe entiere parut réunie contre les oppreſſeurs. Les Français, au contraire, ont attaqué en même-temps, & le deſpotiſme

des rois, & l'inégalité politique des conſtitutions à demi-libres, & l'orgueil des nobles, & la domination, l'intolérance, les richeſſes des prêtres & les abus de la féodalité, qui couvrent encore l'Europe preſque entiere; & les puiſſances de l'Europe ont dû ſe liguer en faveur de la tyrannie. Ainſi, la France a pu voir s'élever en ſa faveur, que la voix de quelques ſages, & le vœu timide des peuples opprimés, ſecours que la calomnie devoit encore s'efforcer de lui ravir.

Nous montrerons pourquoi les principes ſur leſquels la conſtitution & les lois de la France ont été combinées, ſont plus purs, plus précis, plus profonds que ceux qui ont dirigé les Américains; pourquoi ils ont échappé bien plus completement à l'influence de toutes les eſpeces de préjugés; comment l'égalité des droits n'y a, nulle part, été remplacée par cette indentité d'intérêt, qui n'en eſt que le foible & hypocrite ſupplément; comment on y a ſubſtitué les limites de pouvoirs, à ce vain équilibre ſi long-temps admiré; comment, dans une grande nation néceſſairement diſperſée, partagée en un grand

nombre d'aſſemblées iſolées & partielles, on a oſé, pour la premiere fois, conſerver au peuple ſon droit de ſouveraineté, celui de n'obéir qu'à des lois dont le mode de formation, ſi elle eſt confiée à des repréſentans, ait été légitimé par ſon approbation immédiate; dont, ſi elles bleſſent ſes droits ou ſes intérêts, il puiſſe toujours obtenir la réforme, par un acte régulier de ſa volonté ſouveraine.

Depuis le moment où le génie de Deſcartes imprima aux eſprits cette impulſion générale, premier principe d'une révolution dans les deſtinées de l'eſpece humaine, juſqu'à l'époque heureuſe de l'entiere & pure liberté ſociale, où l'homme n'a pu remplacer ſon indépendance naturelle, qu'après avoir paſſé par une longue ſuite de ſiecles d'eſclavage & de malheur, le tableau du progrès des ſciences mathématiques & phyſiques nous préſente un horrizon immenſe, dont il faut diſtribuer & ordonner les diverſes parties ſi l'on veut en bien ſaiſir l'enſemble, en bien obſerver les rapports.

Non-seulement, l'application de l'al-

gebre à la géométrie, devint une ſource féconde de découvertes dans ces deux ſciences ; mais en prouvant, par ce grand exemple, comment les méthodes du calcul des grandeurs en général, pouvoient s'étendre à toutes les queſtions qui avoient pour objet la meſure de l'étendu, Deſcartes annonçoit d'avance qu'elles ſeroient employées, avec un ſuccès égal, à tous les objets dont les rapports ſont ſuſceptibles d'être évalués avec préciſion, & cette grande découverte, en montrant pour la premiere fois ce dernier but des ſciences, d'aſſujettir toutes les vérités à la rigueur du calcul, donnoit l'eſpérance d'y atteindre, & en faiſoit entrevoir les les moyens.

BIENTOT à cette découverte ſuccéda celle d'un calcul nouveau, qui enſeigne à trouver les rapports des accroiſſemens ou des décroiſſemens ſucceſſifs d'une quantité variable, ou à retrouver la quantité elle-même, d'après la connoiſſance de ce rapport ; ſoit que l'on ſuppoſe à ces accroiſſemens une grandeur finie, ſoit qu'on n'en cherche le rapport que pour l'inſtant où ils

s'évanouiſſent ; méthode qui, s'étendant à toutes les combinaiſons de grandeurs variables, à toutes les hypotheſes de leurs variations, conduit également à déterminer, pour toutes les choſes dont les changemens ſont ſuſceptibles d'une meſure préciſe, ſoit les rapports de leurs élémens, ſoit les rapports des choſes, d'après la connoiſſance de ceux qu'elles ont entre elles-mêmes, lorſque ceux de leurs élémens ſont ſeulement connus.

On doit à Newton & à Leibnitz l'invention de ces calculs, dont les travaux des géometres de la génération précédente avoient préparé la découverte. Leurs progrès, non interrompus depuis plus d'un ſiecle, ont été l'ouvrage & ont fait la gloire de pluſieurs hommes de génie, & ils préſentent, aux yeux du philoſophe qui peut les obſerver, même ſans les ſuivre, un monument impoſant des forces de l'intelligence humaine.

En expoſant la formation & les principes de la langue de l'algebre, la ſeule vraiment exacte, vraiment analytique qui exiſte en-

core ; la nature des procédés techniques de cette ſcience ; la comparaiſon de ces procédés avec les opérations naturelles de l'entendement humain, nous montrerons que, ſi cette méthode n'eſt, par elle-même, qu'un inſtrument particulier à la ſcience des quantités, elle renferme les principes d'un inſtrument univerſel, applicables à toutes les combinaiſons d'idées.

LA mécanique rationnelle devient bientôt une ſcience vaſte & profonde. Les véritables lois du choc des corps, ſur leſquelles Deſcartes s'étoit trompé, ſont enfin connues.

HUYGHENS découvre celles du mouvement dans le cercle ; il donne en même-temps la méthode de déterminer à quel cercle chaque élément d'une courbe quelconque doit appartenir. En réuniſſant ces deux théories, Newton trouva la théorie du mouvement curviligne ; il l'applique à ces lois, ſuivant leſquelles Kepler a découvert que les planetes parcouroient leurs orbites elliptiques.

Une planete, qu'on ſuppoſe lancée dans l'eſpace en un inſtant donné, avec une viteſſe & ſuivant une direction déterminée, parcourt, autour du ſoleil, une ellipſe en vertu d'une force dirigée vers cet aſtre, & proportionnelle à la raiſon inverſe du carré des diſtances. La même force retient les ſatellites dans leurs orbites, autour de la planete principale. Elle s'étend à tout le ſyſtême des corps céleſtes; elle eſt réciproque entre tous les élémens qui les compoſent.

La régularité des ellipſes planétaires en eſt troublée, & le calcul explique, avec préciſion, juſqu'aux nuances les plus légeres de ces perturbations. Elle agit ſur les cometes, dont la même théorie enſeigne à déterminer les orbites, à prédire le retour. Les mouvemens obſervés dans les axes de rotation de la terre & de la lune, atteſtent encore l'exiſtence de cette force univerſelle. Elle eſt enfin la cauſe de la peſanteur des corps terreſtres, dans leſquels elle paroît conſtante, parce que nous ne pouvons les obſerver à des diſtances aſſez différentes entre elles, du centre d'action.

Ainsi, l'homme a connu enfin, pour la

premiere fois, une des lois phyſiques de l'univers, & elle eſt unique encore juſqu'ici, comme la gloire de celui qui l'a révélée.

CENT ans de travaux ont confirmé cette loi, à laquelle tous les phénomenes céleſtes ont paru ſoumis avec une exactitude pour ainſi dire miraculeuſe; toutes les fois qu'un d'eux a paru s'y ſouſtraire, cette incertitude paſſagere eſt devenue bientôt le ſujet d'un nouveau triomphe.

LA philoſophie eſt preſque toujours forcée de chercher, dans les ouvrages d'un homme de génie, le fil ſecret qui l'a dirigé; mais ici, l'intérêt inſpiré par l'admiration a fait découvrir & conſerver, des anecdotes précieuſes qui permettent de ſuivre pas à pas la marche de Newton. Elles nous ſerviront à montrer comment les heureuſes combinaiſons du haſard concourent, avec les efforts du génie, à une grande découverte, & comment des combinaiſons moins favorables auroient pu les retarder, ou les réſerver à d'autres mains.

MAIS Newton fit plus, peut-être, pour

les progrès de l'eſprit humain, que de découvrir cette loi générale de la nature ; il apprit aux hommes à n'admettre, dans la phyſique, que des théories préciſes & calculées, qui rendiſſent raiſon, non-ſeulement de l'exiſtence d'un phénomene, mais de ſa quantité, de ſon étendue. Cependant, on l'accuſa de renouveller ces qualités occultes des anciens, parce qu'il s'étoit borné à renfermer la cauſe générale des phénomenes céleſtes dans un fait ſimple, dont l'obſervation prouvoit l'inconteſtable réalité. Et cette accuſation même prouve combien les méthodes des ſciences avoient encore beſoin d'être éclairées par la philoſophie.

Une foule de problêmes de ſtatique, de dynamique, avoient été ſucceſſivement propoſés & réſolus, lorſque d'Alembert découvre un principe général, qui ſuffit ſeul pour déterminer le mouvement d'un nombre quelconque de points, animés de forces quelconques, & liés entre eux par des conditions. Bientôt il étend ce même principe aux corps finis d'une figure déterminée ; à ceux qui, élaſtiques ou flexibles, peuvent changer

changer de figure, mais d'après certaines lois, & en conservant certaines relations entre leurs parties ; enfin, aux fluides eux-mêmes, soit qu'ils conservent la même densité, soit qu'ils se trouvent dans l'état d'expansibilité. Un nouveau calcul étoit nécessaire pour résoudre ces dernieres questions ; il ne peut échapper à son génie, & la mécanique n'est plus qu'une science de pur calcul.

Ces découvertes appartiennent aux sciences mathématiques ; mais la nature, soit de cette loi de la gravitation universelle, soit de ces principes de mécanique, les conséquences qu'on ne peut en tirer pour l'ordre éternel de l'univers, soit du ressort de la philosophie. On apprit que tous les corps sont assujettis à des lois nécessaires, qui tendent par elles-mêmes à produire ou à maintenir l'équilibre, à faire naître ou à conserver la régularité dans les mouvemens.

La connoissance de celles qui président aux phénomenes célestes, les découvertes de l'analyse mathématique qui conduisent

à des méthodes plus précises d'en calculer les apparences ; cette perfection dont on n'avoit pas même conçu l'espérance, à laquelle sont portés, & les instrumens d'optique, & ceux où l'exactitude des divisions devient la mesure de celle des observations ; la précision des machines destinées à mesurer le temps ; le goût plus général pour ces sciences, qui s'unit à l'intérêt des gouvernemens pour multiplier les astronomes & les observatoires ; toutes ces causes réunies assurent les progrès de l'astronomie. Le ciel s'enrichit pour l'homme de nouveaux astres, & il sait en déterminer & en prévoir avec exactitude la position & les mouvemens.

La physique, se délivrant peu à peu des explications vagues introduites par Descartes, comme elle s'étoit débarrassée des absurdités scolastiques, n'est plus que l'art d'interroger la nature par des expériences, pour chercher à en induire ensuite, par le calcul, des faits plus généraux.

La pesanteur de l'air est connue & mesurée ; on découvre que la transmission de

la lumiere n'eſt pas inſtantanée ; on en détermine la vîteſſe ; on calcule les effets qui doivent en réſulter, pour la poſition apparente des corps céleſtes ; le rayon ſolaire eſt décompoſé en rayons plus ſimples, différemment refrangibles & diverſement coloriés. L'arc-en-ciel eſt expliqué, & les moyens de produire ou de faire diſparoître ſes couleurs ſont ſoumis au calcul. L'électricité, qui n'étoit connue que par la propriété de certaines ſubſtances, d'attirer les corps légers, après avoir été frottés, devient un des phénomenes généraux de l'univers. La cauſe de la foudre n'eſt plus un ſecret, & Franklin dévoile aux hommes l'art de la tourner & de la diriger à leur gré. Des inſtrumens nouveaux ſont employés à meſurer les variations du poids de l'atmoſphere, celle de l'humidité de l'air & les degrés de température des corps. Une ſcience nouvelle, ſous le nom de météorologie, apprend à connoître, quelquefois à prévoir les phénomenes de l'atmoſphere, dont elle nous fera découvrir un jour les lois encore inconnues.

En préſentant le tableau de ces décou-

vertes, nous montrerons comment les méthodes, qui ont conduit les phyſiciens dans leurs recherches, ſe ſont épurées & perfectionnées; comment l'art de faire les expériences, de conſtruire les inſtrumens, a ſucceſſivement acquis plus de préciſion; de maniere que la phyſique, non-ſeulement s'eſt enrichie chaque jour de vérités nouvelles; mais que les vérités déjà prouvées ont acquis une exactitude plus grande; que non-ſeulement une foule de faits inconnus ont été obſervés, analyſés, mais que tous ont été ſoumis, dans leurs détails, à des meſures plus rigoureuſes.

La phyſique n'avoit eu à combattre que les préjugés de la ſcolaſtique, & l'attrait, ſi ſéduiſant pour la pareſſe, des hypotheſes générales. D'autres obſtacles retardoient les progrès de la chimie. On avoit imaginé qu'elle devoit donner le ſecret de faire de l'or, & celui de rendre immortel.

Les grands intérêts rendent l'homme ſuperſtitieux. On ne crut pas que de telles promeſſes, qui careſſoient les deux plus fortes paſſions des ames vulgaires, & allumoient

encore celle de la gloire, puſſent être remplies par des moyens ordinaires ; & tout ce que la crédulité en délire avoit jamais inventé d'extravagances, ſembloit s'être réuni dans la tête des chimiſtes.

Mais ces chimeres céderent peu-à-peu à la philoſophie mécanique de Deſcartes, qui, rejetée elle-même, fit place à une chimie vraiment expérimentale. L'obſervation des phénomenes qui accompagnoient les compoſitions & les décompoſitions réciproques des corps, la recherche des lois de ces opérations, l'analyſe des ſubſtances en élémens de plus en plus ſimples, acquirent une préciſion, une rigueur toujours croiſſante.

Mais il faut ajouter à ces progrès de la chimie, quelques-uns de ces perfectionnemens qui, embraſſant le ſyſtême entier d'une ſcience, & conſiſtant encore plus à en étendre les méthodes, qu'à augmenter le nombre des vérités qui en forment l'enſemble, préſagent & préparent une heureuſe révolution. Telle a été la découverte des nouveaux moyens de retenir, de ſoumettre aux expériences les

fluides expanſibles qui s'y étoient juſqu'alors dérobés ; découverte qui, permettant d'agir ſur une claſſe entiere d'êtres nouveaux, & ſur ceux déjà connus, réduits à un état où ils échappoient à nos recherches ; qui, ajoutant un élément de plus à preſque toutes les combinaiſons, a changé pour ainſi dire le ſyſtême entier de la chimie. Telle a été la formation d'une langue, où les noms qui déſignent les ſubſtances, expriment tantôt les rapports ou les différences de celles qui ont un élément commun ; tantôt la claſſe à laquelle elles appartiennent ; on y peut ajouter encore, ſoit l'uſage d'une écriture ſcientifique, où ces ſubſtances ſont repréſentées par des caracteres analytiquement combinés, & qui peut même exprimer les opérations les plus communes, & les lois générales des affinités ; ſoit l'emploi de tous les moyens, de tous les inſtrumens, qui ſervent dans la phyſique à calculer avec une rigoureuſe préciſion le réſultat des expériences ; ſoit enfin l'application du calcul aux phénomenes de la criſtalliſation, aux lois ſuivant leſquelles les élémens de certains corps, affectent, en ſe réuniſſant, des formes régulieres & conſtantes.

Les hommes qui n'avoient su long-temps qu'expliquer par des rêves superstitieux ou philosophiques, la formation du globe, avant de chercher à le bien connoître, ont enfin senti la nécessité d'étudier avec une attention scrupuleuse, soit à la surface, soit dans cette partie de l'intérieur où leurs besoins les ont fait pénétrer, & les substances qui s'y trouvent, & leur distribution fortuite ou réguliere, & la disposition des masses qu'elles y ont formées. Ils ont appris à y reconnoître les traces de l'action lente & long-temps prolongée de l'eau de la mer, des eaux terrestres & du feu ; à distinguer la partie de la surface & de la croûte extérieure du globe, où les inégalités, la disposition des substances qu'on y trouve, & souvent ces substances mêmes, sont l'ouvrage de ces agens ; d'avec cette autre portion, formée en grande partie de substances hétérogenes & portant des marques de révolutions plus anciennes, dont les agens nous sont encore inconnus.

Les minéraux, les végétaux, les animaux, se divisent en plusieurs especes, dont les individus ne different que par des variétés

insensibles, peu constantes, ou produites par des causes purement locales : plusieurs de ces especes, se rapprochent par un nombre plus ou moins grand de qualités communes qui servent à établir des divisions successives & de plus en plus étendues. Les naturalistes ont appris à classer méthodiquement les individus d'après des caracteres déterminés, faciles à saisir, seul moyen de se reconnoître au milieu de cette innombrable multitude d'êtres divers. Ces méthodes sont une espece de langue réelle, où chaque objet est désigné par quelques-unes de ses qualités les plus constantes, & au moyen de laquelle, en connoissant ces qualités, on peut retrouver le nom que porte un objet dans la langue de convention. Ces mêmes langues, lorsqu'elles sont bien faites, apprennent encore quelles sont pour chaque classe d'êtres naturels, les qualités vraiment essentielles, dont la réunion emporte une ressemblance plus ou moins entiere dans le reste de leurs propriétés.

Si l'on a vu quelquefois cet orgueil qui grossit aux yeux des hommes les objets d'une

étude exclusive & de connoissances péniblement acquises, attacher à ces méthodes une importance exagérée, & prendre pour la science même ce qui n'étoit en quelque sorte que le dictionnaire & la grammaire de sa langue réelle; souvent aussi, par un excès contraire, une fausse philosophie a trop rabaissé ces mêmes méthodes, en les confondant avec des nomenclatures arbitraires, comme de futiles & laborieuses compilations.

L'ANALYSE chimique des substances qu'offrent les trois grands regnes de la nature, la description de leur forme extérieure, l'exposition de leurs qualités physiques, de leurs propriétés usuelles; l'histoire du développement des corps organisés, animaux ou plantes, de leur nutrition & de leur reproduction, les détails de leur organisation, l'anatomie de leurs diverses parties, les fonctions de chacune d'elles, l'histoire des mœurs des animaux, de leur industrie pour se procurer de la nourriture, des abris, un logement; pour saisir leur proie ou se dérober à leurs ennemis; les sociétés de famille ou d'espece

qui ſe forment entre eux ; cette foule de vérités où l'on eſt conduit, en parcourant la chaîne immenſe des êtres ; les rapports dont les anneaux ſucceſſifs conduiſent, de la matiere brute au plus foible degré d'organiſation, de la matiere organiſée à celle qui donne les premiers indices de ſenſibilité & de mouvement ſpontané ; enfin de celle-ci juſqu'à l'homme ; les rapports de tous ces êtres avec lui, ſoit relativement à ſes beſoins, ſoit dans les analogies qui le rapprochent d'eux, ou dans les différences qui l'en ſéparent : tel eſt le tableau que nous préſente aujourd'hui l'hiſtoire naturelle.

L'HOMME phyſique eſt lui-même l'objet d'une ſcience à part ; *l'anatomie* qui, dans ſon acception générale, renferme la phyſiologie, cette ſcience qu'un reſpect ſuperſtitieux pour les morts, avoit retardée, a profité de l'affoibliſſement général des préjugés, & y a heureuſement oppoſé cet intérêt de leur propre conſervation, qui lui a concilié le ſecours des hommes puiſſans. Ses progrès ont été tels, qu'elle ſemble en quelque ſorte s'être épuiſée, attendre des

inſtrumens plus parfaits, & des méthodes nouvelles ; être preſque réduite à chercher, dans la comparaiſon entre les parties des animaux & celles de l'homme, entre les organes communs à différentes eſpeces, entre la maniere dont s'exercent des fonctions ſemblables, les vérités que l'obſervation directe de l'homme paroît aujourd'hui refuſer. Preſque tout ce que l'œil de l'obſervateur aidé du microſcope, a pu découvrir, eſt déjà dévoilé. L'anatomie paroît avoir beſoin du ſecours des expériences, ſi utile au progrès des autres ſciences, & la nature de ſon objet éloigne d'elle ce moyen maintenant néceſſaire à ſon perfectionnement.

La circulation du ſang étoit déjà connue; mais la diſpoſition des vaiſſeaux qui portent le chile deſtiné à ſe mêler avec lui pour en réparer les pertes; mais l'exiſtence d'un ſuc gaſtrique qui diſpoſe les alimens à cette décompoſition néceſſaire, pour en ſéparer la portion propre à s'aſſimiler avec les fluides vivans, avec la matiere organiſée; mais les changemens qu'éprouvent les diverſes parties, les divers organes, & dans l'eſpace qui ſé-

pare la conception de la naiſſance ; & depuis cette époque, dans les différens âges de la vie ; mais la diſtinction des parties douées de ſenſibilité, ou de cette irritabilité, propriété découverte par Haller, & commune à preſque tous les êtres organiques ; voilà ce que la phyſiologie a ſu dans cette époque brillante, découvrir, & appuyer ſur des obſervations certaines ; & tant de vérités importantes doivent obtenir grace pour ces explications mécaniques, chimiques, organiques, qui, ſe ſuccédant tour-à-tour, l'ont ſurchargée d'hypotheſes funeſtes aux progrès de la ſcience, dangereuſes quand leur application s'eſt étendue juſqu'à la médecine.

Au tableau des ſciences, doit s'unir celui des arts qui, s'appuyant ſur elles, ont pris une marche plus ſûre, & ont briſé les chaînes où la routine les avoit juſqu'alors retenus.

Nous montrerons l'influence que les progrès de la mécanique, ceux de l'aſtronomie, de l'optique & de l'art de meſurer le temps,

ont exercée ſur l'art de conſtruire, de mouvoir, de diriger les vaiſſeaux. Nous expoſerons comment l'accroiſſement du nombre des obſervateurs, l'habileté plus grande du navigateur, une exactitude plus rigoureuſe dans les déterminations aſtronomiques des poſitions, & dans les méthodes topographiques, ont fait connoître enfin ce globe encore preſque ignoré vers la fin du ſiecle dernier.

COMBIEN les arts mécaniques proprement dits, ont dû de perfectionnemens à ceux de l'art de conſtruire les inſtrumens, les machines, les métiers; & ceux-ci aux progrès de la mécanique rationnelle & de la phyſique; ce que doivent ces mêmes arts, à la ſcience d'employer les moteurs déjà connus, avec moins de dépenſe & de perte, ou à l'invention de nouveaux moteurs.

ON verra l'architecture puiſer dans la ſcience de l'équilibre & dans la théorie des fluides, les moyens de donner aux voûtes des formes plus commodes & moins diſpendieuſes, ſans craindre d'altérer la ſolidité des conſtructions;

d'oppoſer à l'effort des eaux une réſiſtance plus ſûrement calculée, d'en diriger le cours, de les employer en canaux avec plus d'habileté & de ſuccès.

On verra les arts chimiques s'enrichir de procédés nouveaux ; épurer, ſimplifier les anciennes méthodes, ſe débarraſſer de tout ce que la routine y avoit introduit de ſubſtances inutiles ou nuiſibles, de pratiques vaines, ou imparfaites ; tandis qu'on trouvoit en même-temps, les moyens de prévenir une partie des dangers ſouvent terribles, auxquels les ouvriers y étoient expoſés ; & qu'ainſi, en procurant plus de jouiſſance, plus de richeſſes, ils ne les faiſoient plus acheter par des ſacrifices ſi douloureux, & par tant de remords.

Cependant la chimie, la botanique, l'hiſtoire naturelle, répandoient une lumiere féconde ſur les arts économiques, ſur la culture des végétaux deſtinés à nos divers beſoins ; ſur l'art de nourrir, de multiplier, de conſerver les animaux domeſtiques, d'en perfectionner les races, d'en améliorer les produits ; ſur

celui de préparer, de conſerver les productions de la terre, ou les denrées que nous fourniſſent les animaux.

La chirurgie & la pharmacie, deviennent des arts preſque nouveaux, dès l'inſtant où l'anatomie & la chimie viennent leur offrir des guides plus éclairés & plus ſûrs.

La médecine qui, dans la pratique, doit être conſidérée comme un art, ſe délivre du moins de ſes fauſſés théories, de ſon jargon pédanteſque, de ſa routine meurtriere, de ſa ſoumiſſion ſervile à l'autorité des hommes, aux doctrines des facultés; elle apprend à ne plus croire qu'à l'expérience. Elle a multiplié ſes moyens, elle ſait mieux les combiner, & les employer; & ſi dans quelques parties ſes progrès ſont en quelque ſorte négatifs, s'ils ſe bornent à la deſtruction de pratiques dangereuſes, des préjugés nuiſibles, les méthodes nouvelles d'étudier la médecine chimique & de combiner les obſervations, annoncent des progrès plus réels & plus étendus.

Nous chercherons ſur-tout à ſuivre cette

marche du génie des ſciences, qui tantôt deſcendant d'une théorie abſtraite & profonde, à des applications ſavantes & délicates ; ſimplifiant enſuite ſes moyens, les proportionnant aux beſoins, finit par répandre ſes bienfaits ſur les pratiques les plus vulgaires ; & tantôt réveillé par les beſoins de cette même pratique, va chercher dans les ſpéculations les plus élevées, les reſſources que des connoiſſances communes auroient refuſées.

Nous ferons voir que les déclamations contre l'inutilité des théories, même pour les arts les plus ſimples, n'ont jamais prouvé que l'ignorance des déclamateurs. Nous montrerons que ce n'eſt point à la profondeur de ces théories, mais au contraire à leur imperfection, qu'il faut attribuer l'inutilité ou les effets funeſtes, de tant d'applications malheureuſes.

Ces obſervations conduiront à cette vérité générale, que dans tous les arts, les vérités de la théorie ſont néceſſairement modifiées dans la pratique ; qu'il exiſte des inexactitudes

inexactitudes réellement inévitables, dont il faut chercher à rendre l'effet insensible, sans se livrer au chimérique espoir de les prévenir ; d'un grand nombre de données relatives aux besoins, aux moyens, au temps, à la dépense, nécessairement négligées dans la théorie, doivent entrer dans le problême relatif à une pratique immédiate & réelle ; & qu'enfin, en y introduisant ces données avec une habileté qui est vraiment le génie de la pratique, on peut à la fois, & franchir les limites étroites où les préjugés contre la théorie, menacent de retenir les arts, & prévenir les erreurs dans lesquelles un usage mal-adroit de la théorie pourroit entraîner.

Les sciences qui s'étoient divisées, n'ont pu s'étendre sans se rapprocher, sans qu'il se formât entre elles des points de contact.

L'exposition des progrès de chaque science suffiroit pour montrer quelle a été dans plusieurs, l'utilité de l'application immédiate du calcul ; combien dans presque toutes il a pu être employé à donner aux expériences & aux observations une

précision plus grande ; ce qu'elles ont dû à la mécanique qui leur a donné des instrumens plus parfaits & plus exacts ; combien la découverte des microscopes & celle des instrumens météologiques, ont contribué au perfectionnement de l'histoire naturelle ; ce que cette science doit à la chimie, qui seule a pu la conduire à une connoissance plus approfondie des objets qu'elle considere ; lui en dévoiler la nature la plus intime, les différences les plus essentielles, en lui en montrant la composition & les élémens ; tandis que l'histoire naturelle offroit à la chimie tant de produits à séparer & à recueillir, tant d'opérations à exécuter ; tant de combinaisons formées par la nature, dont il falloit séparer les véritables élémens, & quelquefois découvrir ou même imiter le secret ; enfin quels secours mutuels la physique & la chimie se sont prêtés, & combien l'anatomie en a déjà reçus, ou de l'histoire naturelle, ou de ces sciences.

Mais on n'auroit encore exposé que la plus petite portion des avantages, qu'on a reçus, qu'on peut attendre, de cette appli-

cation. Plusieurs géometres ont donné des méthodes générales de trouver, d'après les observations, les lois empiriques des phénomenes, méthodes qui s'étendent à toutes les sciences, puisqu'elles peuvent également conduire à connoître, soit la loi des valeurs successives d'une même quantité pour une suite d'instans ou de positions, soit celle suivant laquelle se distribuent, ou diverses propriétés, ou diverses valeurs d'une qualité semblable, entre un nombre donné d'objets.

Déja quelques applications ont prouvé, qu'on peut employer avec succès la science des combinaisons, pour disposer les observations, de maniere à en pouvoir saisir avec plus de facilité les rapports, les résultats, & l'ensemble.

Celles du calcul des probabilités font préſager combien elles peuvent concourir aux progrès des autres sciences; ici en déterminant la vraisemblance des faits extraordinaires & en apprenant à juger s'ils doivent être rejetés, ou si au contraire ils méritent d'être vérifiés; là en calculant

celle du retour conſtant de ces faits qui ſe préſentent ſouvent dans la pratique des arts, & qui ne ſont point liés par eux-mêmes à un ordre déjà regardé comme une loi générale ; tel eſt, par exemple, en médecine, l'effet ſalutaire de certains remedes, le ſuccès de certains préſervatifs. Ces applications nous montrent encore, quelle eſt la probabilité qu'un enſemble de phénomenes réſulte de l'intention d'un être intelligent, qu'il dépend d'autres phénomenes qui lui co-exiſtent, ou l'ont précédé ; & celle qui doivent être attribué à cette cauſe néceſſaire & inconnue que l'on nomme haſard ; mot dont l'étude de ce calcul peut ſeul bien faire connoître le véritable ſens.

Elles ont appris également à reconnoître les divers degrés de certitude où nous pouvons eſpérer d'atteindre, la vraiſemblance d'après laquelle nous pouvons adopter une opinion, en faire la baſe de nos raiſonnemens, ſans bleſſer les droits de la raiſon & la regle de notre conduite, ſans manquer à la prudence ou ſans offenſer la juſtice. Elles montrent quels ſont les avantages ou les in-

convéniens des diverſes formes d'élection, des divers modes de déciſions priſes à la pluralité des voix ; les différens degrés de probabilité qui en peuvent réſulter ; celui que l'intérêt public doit exiger ſuivant la nature de chaque queſtion ; les moyens, ſoit de l'obtenir preſque ſûrement lorſque la déciſion n'eſt pas néceſſaire, ou que les inconvéniens de deux partis étant inégaux, l'un d'eux ne peut être légitime tant qu'il reſte au-deſſous de cette probabilité ; ſoit d'être aſſuré d'avance d'obtenir ſouvent cette même probabilité, lorſqu'au contraire la déciſion eſt néceſſaire, & que la plus foible vraiſemblance ſuffit pour s'y conformer.

On peut mettre encore au nombre de ces applications l'examen de la probabilité des faits, pour celui qui ne peut appuyer ſon adhéſion ſur ces propres obſervations ; probabilité qui réſulte, ou de l'autorité des témoignages, ou de la liaiſon de ces faits avec d'autres immédiatement obſervés.

Combien les recherches ſur la durée de la vie des hommes, ſur l'influence

qu'exercent ſur la durée, la différence des ſexes, des températures, du climat, des profeſſions, des gouvernemens, des habitudes de la vie ; ſur la mortalité qui réſulte des diverſes maladies, ſur les changemens que la population éprouve, ſur l'étendue de l'action des diverſes cauſes qui produiſent ces changemens, ſur la maniere dont elle eſt diſtribuée dans chaque pays ſuivant les âges, les ſexes, les occupations ; combien toutes ces recherches ne peuvent-elles pas être utiles à la connoiſſance phyſique de l'homme, à la médecine, à l'économie publique !

COMBIEN celle-ci n'a-t-elle pas fait uſage de ces mêmes calculs, pour les établiſſemens des rentes viageres, des tontines, des caiſſes d'accumulation & de ſecours, des chambres d'aſſurance de toute eſpece !

L'APPLICATION du calcul n'eſt-elle pas encore néceſſaire à cette partie de l'économie publique qu'embraſſe la théorie des meſures, celle des monnoies, des banques, des opérations de finances ; enfin celle des impoſitions, de leur répartition établie par la loi, de leur

diſtribution réelle qui s'en écarte ſi ſouvent ; de leurs effets ſur toutes les parties du ſyſtême ſocial ?

Combien de queſtions importantes dans cette même ſcience, n'ont pu être bien réſolues, qu'à l'aide des connoiſſances acquiſes ſur l'hiſtoire naturelle, ſur l'agriculture, ſur la phyſique végétale, ſur les arts mécaniques ou chimiques !

En un mot tel a été le progrès général des ſciences qu'il n'en eſt pour ainſi dire aucune qui puiſſe être embraſſée toute entiere dans ſes principes, dans ſes détails, ſans être obligée d'emprunter le ſecours de toutes les autres.

En préſentant ce tableau, & des vérités nouvelles dont chaque ſcience s'eſt enrichie, & de ce que chacune doit à l'application des théories ou des méthodes qui ſemblent appartenir plus particulièrement à des connoiſſances d'un autre ordre ; nous chercherons quelle eſt la nature & la limite, des vérités auxquelles l'obſervation, l'expérience, la méditation peuvent nous conduire dans cha-

que ſcience ; nous chercherons également en quoi, pour chacune d'elles, conſiſte préciſément le talent de l'invention, cette premiere faculté de l'intelligence humaine, à laquelle on a donné le nom de *génie* ; par quelles opérations l'eſprit peut atteindre les découvertes qu'il pourſuit, ou quelquefois être conduit à celles qu'il ne cherchoit pas, qu'il n'avoit pu même prévoir. Nous montrerons comment les méthodes qui nous menent à des découvertes, peuvent s'épuiſer de maniere que la ſcience ſoit en quelque ſorte forcée de s'arrêter, ſi des méthodes nouvelles ne viennent fournir un nouvel inſtrument au génie, ou lui faciliter l'uſage de celles qu'il ne peut plus employer, ſans y conſommer trop de temps & de fatigues.

Si nous nous bornions à montrer les avantages qu'on a retirés des ſciences dans leurs uſages immédiats, ou dans leur application aux arts, ſoit pour le bien être des individus, ſoit pour la proſpérité des nations, nous n'aurions fait connoître encore qu'une foible partie de leurs bienfaits

Le plus important peut-être eſt d'avoir détruit les préjugés, & redreſſé en quelque ſorte l'intelligence humaine, forcée de ſe plier aux fauſſes directions que lui imprimoient les croyances abſurdes, tranſmiſes à l'enfance de chaque génération, avec les terreurs de la ſuperſtition & la crainte de la tyrannie.

Toutes les erreurs en politique, en morale, ont pour baſe des erreurs philoſophiques, qui elles-mêmes ſont liées à des erreurs phyſiques. Il n'exiſte, ni un ſyſtême religieux, ni une extravagance ſurnaturelle, qui ne ſoit fondé ſur l'ignorance des lois de la nature. Les inventeurs, les défenſeurs de ces abſurdités, ne pouvoient prévoir le perfectionnement ſucceſſif de l'eſprit humain. Perſuadés que les hommes ſavoient de leur temps tout ce qu'ils pouvoient jamais ſavoir, & croiroient toujours ce qu'ils croyoient alors, ils appuyoient avec confiance leurs rêveries ſur les opinions générales de leur pays & de leur ſiecle.

Les progrès des connoiſſances phyſiques

ſont même d'autant plus funeſtes à ces erreurs, que ſouvent ils les détruiſent ſans paroître les attaquer, & en répandant ſur ceux qui s'obſtinent à les défendre le ridicule aviliſſant de l'ignorance.

En même temps l'habitude de raiſonner juſte ſur les objets de ces ſciences, les idées préciſes que donnent leurs méthodes, les moyens de reconnoître ou de prouver une vérité, doivent conduire naturellement à comparer le ſentiment qui nous force d'adhérer à des opinions fondées ſur ces motifs réels de crédibilité, & celui qui nous attache à nos préjugés d'habitude, ou qui nous force de céder à l'autorité : & cette comparaiſon ſuffit pour apprendre à ſe défier de ces dernieres opinions, pour faire ſentir qu'on ne les croit réellement pas, lors même qu'on ſe vante de les croire, qu'on les profeſſe avec la plus pure ſincérité. Or ce ſecret une fois découvert rend leur deſtruction prompte & certaine.

Enfin cette marche des ſciences phyſiques que les paſſions & l'intérêt ne viennent pas troubler, où l'on ne croit pas que la

naiſſance, la profeſſion, les places, donnent le droit de juger ce qu'on n'eſt pas en état d'entendre ; cette marche plus ſûre ne pouvoit être obſervée ſans que les hommes éclairés cherchaſſent dans les autres ſciences à s'en rapprocher ſans ceſſe ; elle leur offroit à chaque pas le modele qu'ils devoient ſuivre, d'après lequel ils pouvoient juger de leurs propres efforts, reconnoître les fauſſes routes où ils auroient pu s'engager, ſe préſerver du pyrrhoniſme comme de la crédulité, & d'une aveugle défiance, d'une ſoumiſſion trop entiere même à l'autorité des lumieres & de la renommée.

SANS doute l'analyſe métaphyſique conduiſoit aux mêmes réſultats ; mais elle n'eût donné que des préceptes abſtraits, & ici les mêmes principes abſtraits mis en action, étoient éclairés par l'exemple, fortifiés par le ſuccès.

JUSQU'A cette époque les ſciences n'avoient été que le patrimoine de quelques hommes ; déjà elles ſont devenues communes, & le moment approche, où leurs élémens, leurs principes, leurs méthodes les

plus ſimples deviendront vraiment populaires. C'eſt alors que leur application aux arts, que leur influence ſur la juſteſſe générale des eſprits, ſera d'une utilité vraiment univerſelle.

Nous ſuivrons les progrès des nations européennes dans l'inſtruction, ſoit des enfans, ſoit des hommes ; progrès foibles juſqu'ici, ſi l'on regarde ſeulement le ſyſtême philoſophique de cette inſtruction, qui preſque par-tout eſt encore livrée aux préjugés ſcolaſtiques ; mais très-rapides, ſi l'on conſidere l'étendue & la nature des objets de l'enſeignement ; qui n'embraſſant preſque plus que des connoiſſances réelles, renferme les élémens de preſque toutes les ſciences, tandis que les hommes de tous les âges trouvent dans les dictionnaires, dans les abrégés, dans les journaux, les lumieres dont ils ont beſoin, quoiqu'elles n'y ſoient pas toujours aſſez pures. Nous examinerons quelle a été l'utilité de joindre l'inſtruction morale des ſciences, à celle qu'on reçoit immédiatement par les livres & par l'étude ; s'il a réſulté quelque avantage de ce que le travail

des compilations eſt devenu un véritable métier, un moyen de ſubſiſtance, ce qui a multiplié le nombre des ouvrages médiocres, mais en multipliant auſſi pour les hommes peu inſtruits les moyens d'acquérir des connoiſſances communes. Nous expoſerons l'influence qu'ont exercée ſur les progrès de l'eſprit humain, ces ſociétés ſavantes, barriere qu'il ſera encore long-temps utile d'oppoſer à la charlatannerie, & au faux ſavoir; nous ferons enfin, l'hiſtoire des encouragemens donnés par les gouvernemens aux progrès de l'eſprit humain, & des obſtacles qu'ils y ont oppoſés ſouvent dans le même pays & à la même époque; nous ferons voir quels préjugés ou quels principes de machiavéliſme, les ont dirigés dans cette oppoſition, à la marche des eſprits vers la vérité; quelles vues de politique intéreſſée ou même de bien public les ont guidés, quand ils ont paru au contraire vouloir l'accélérer & la protéger.

Le tableau des beaux arts n'offre pas des réſultats moins brillans. La muſique eſt devenue en quelque ſorte un art nou-

veau, en même-temps que la ſcience des combinaiſons & l'application du calcul aux vibrations du corps ſonore & des oſcillations de l'air, en ont éclairé la théorie. Les arts du deſſin, qui déjà avoient paſſé d'Italie en Flandre, en Eſpagne, en France, s'éleverent, dans ce dernier pays, à ce même degré où l'Italie les avoit portés dans l'époque précédente, & ils s'y ſont ſoutenus avec plus d'éclat qu'en Italie même. L'art de nos peintres eſt celui des Raphael & des Carraches. Tous ſes moyens, conſervés dans les écoles, loin de ſe perdre, ont été plus répandus. Cependant, il s'eſt écoulé trop de temps ſans produire de génie qui puiſſe leur être comparé; pour n'attribuer qu'au haſard cette longue ſtérilité. Ce n'eſt pas que les moyens de l'art ayent été épuiſés, quoique les grands ſuccès y ſoient réellement devenus plus difficiles. Ce n'eſt pas que la nature nous ait refuſé des organes auſſi parfaits que ceux des Italiens du ſixieme ſiecle; c'eſt uniquement aux changemens dans la politique, dans les mœurs, qu'il faut attribuer, non la décadence de l'art, mais la foibleſſe de ſes productions.

Les lettres cultivées en Italie avec moins de succès, mais sans y avoir dégénéré, ont fait, dans la langue françoise, des progrès qui lui ont mérité l'honneur de devenir en quelque sorte la langue universelle de l'Europe.

L'art tragique, entre les mains de Corneille, de Racine, de Voltaire, s'est élevé, par des progrès successifs, à une perfection jusqu'alors inconnue. L'art comique doit à Moliere d'être parvenu plus promptement à une hauteur qu'aucune nation n'a pu encore atteindre.

En Angleterre, dès le commencement de cette époque, & dans un temps plus voisin de nous, en Allemagne, la langue s'est perfectionnée. L'art de la poésie, celui d'écrire en prose, ont été soumis, mais avec moins de docilité qu'en France, à ces regles universelles de la raison & de la nature qui doivent les diriger. Elles sont également vraies pour toutes les langues, pour tous les peuples; bien que jusqu'ici un petit nombre seulement ait pu les connoître, & s'élever à ce goût juste & sûr,

qui n'eſt que le ſentiment de ces mêmes regles ; qui préſidoit aux compoſitions de Sophocle & de Virgile, comme à celles de Pope ou de Voltaire ; qui enſeignoit aux Grecs, aux Romains, comme aux François, à être frappés des mêmes beautés & révoltés des mêmes défauts.

Nous ferons voir ce qui, dans chaque nation, a favoriſé ou retardé les progrès de ces arts ; par quelles cauſes les divers genres de poéſies ou d'ouvrages en proſe, ont atteint, dans différens pays, une perfection ſi inégale, & comment ces regles univerſelles peuvent, ſans bleſſer même les principes qui en ſont la baſe, être modifiées par les mœurs, par les opinions des peuples qui doivent jouir des productions de ces arts, & par la nature même des uſages auxquels leurs différens genres ſont deſtinés. Ainſi, par exemple, la tragédie, récitée tous les jours devant un petit nombre de ſpectateurs dans une ſalle peu étendue, ne peut avoir les mêmes regles pratiques, que la tragédie chantée ſur un théâtre immenſe dans des fêtes ſolemnelles où tout

un peuple étoit invité. Nous eſſayerons de prouver que les regles du goût ont la même généralité, la même conſtance, mais ſont ſuſceptibles du même genre de modifications que les autres lois de l'univers moral & phyſique, quand il faut les appliquer à la pratique immédiate d'un art uſuel.

Nous montrerons comment l'impreſſion, multipliant, répandant les ouvrages mêmes deſtinés à être publiquement lus ou récités, les tranſmettent à un nombre de lecteurs incomparablement plus grand que celui des auditeurs; comment preſque toutes les déciſions importantes, priſes dans les aſſemblées nombreuſes, étant déterminées d'après l'inſtruction que leurs membres reçoivent par la lecture, il a dû en réſulter, entre les regles de l'art de perſuader chez les anciens & chez les modernes, des différences analogues à celle de l'effet qu'il doit produire, & du moyen qu'il employe; comment enfin, dans les genres & même chez les anciens, on ſe bornoit à la lecture des ouvrages, comme l'hiſtoire ou la philoſophie; la facilité que donne l'invention de l'imprimerie, de ſe livrer à plus

de développemens & de détails, a dû encore influer sur ces mêmes regles.

Les progrès de la philosophie & des sciences ont étendu, ont favorisé ceux des lettres, & celles-ci ont servi à rendre l'étude des sciences plus facile, & la philosophie plus populaire. Elles se sont prêtées un mutuel appui, malgré les efforts de l'ignorance & de la sottise pour les désunir, pour les rendre ennemis. L'érudition, que la soumission à l'autorité humaine, le respect pour les choses anciennes, sembloit destiner à soutenir la cause des préjugés nuisibles; l'érudition a cependant aidé à les détruire, parce que les sciences & la philosophie lui ont prêté le flambeau d'une critique plus saine. Elle savoit déjà peser les autorités, les comparer entre elles; elle a fini par les soumettre elle-même au tribunal de la raison. Elle avoit rejeté les prodiges, les contes absurdes, les faits contraires à la vraisemblance, mais en attaquant les témoignages sur lesquels ils s'appuyoient, elle a su depuis les rejeter, malgré la force de ces témoignages, pour ne céder qu'à celle qui pourroit l'emporter sur l'invrai-

ſemblance phyſique ou morale des faits extraordinaires.

Ainsi, toutes les occupations intellectuelles des hommes, quelques différentes qu'elles ſoient par leur effet, leur méthode, ou par les qualités d'eſprit qu'elles exigent, ont concouru aux progrès de la raiſon humaine. Il en eſt, en effet, du ſyſtême entier des travaux des hommes, comme d'un ouvrage bien fait, dont les parties, diſtinguées avec méthode, doivent être cependant étroitement liées, ne former qu'un ſeul tout, & tendre à un but unique.

En portant maintenant un regard général ſur l'eſpece humaine, nous montrerons que la découverte des vraies méthodes dans toutes les ſciences, l'étendue des théories qu'elles renferment, leur application à tous les objets de la nature, à tous les beſoins des hommes, les lignes de communication qui ſe ſont établies entre elles, le grand nombre de ceux qui les cultivent; enfin, la multiplication des imprimeries, ſuffiſent pour nous répondre qu'aucune d'elles ne peut deſcendre déſormais au-deſſous du point où elle a été portée.

Nous ferons obſerver que les principes de la philoſophie, les maximes de la liberté, la connoiſſance des véritables droits de l'homme & de ſes intérêts réels, ſont répandus dans un trop grand nombre de nations, & dirigent dans chacune d'elles les opinions d'un trop grand nombre d'hommes éclairés, pour qu'on puiſſe redouter de les voir jamais retomber dans l'oubli.

Et quelle crainte pourroit-on conſerver encore, en voyant que les deux langues qui ſont les plus répandues, ſont auſſi les langues des deux peuples qui jouiſſent de la liberté la plus entiere; qui en ont le mieux connu les principes; en ſorte que, ni aucune ligue de tyrans, ni aucune des combinaiſons politiques poſſibles, ne peut empêcher de défendre hautement, dans ces deux langues, les droits de la raiſon, comme ceux de la liberté?

Mais ſi tout nous répond que le genre humain ne doit plus retomber dans ſon ancienne barbarie; ſi tout doit nous raſſurer contre ce ſyſtême puſillanime & corrompu,

qui le condamne à d'éternelles oſcillations entre la vérité & l'erreur, la liberté & la ſervitude, nous voyons en même-temps les lumieres n'occuper encore qu'une foible partie du globe, & le nombre de ceux qui en ont de réelles, diſparoître devant la maſſe des hommes livrés aux préjugés & à l'ignorance. Nous voyons de vaſtes contrées gémiſſant dans l'eſclavage, & n'offrant que des nations, ici dégradées par les vices d'une civiliſation dont la corruption rallentit la marche; là, végétant encore dans l'enfance de ſes premieres époques. Nous voyons que les travaux de ces derniers âges ont beaucoup fait pour le progrès de l'eſprit humain; mais peu pour le perfectionnement de l'eſpece humaine; beaucoup pour la gloire de l'homme, quelque choſe pour ſa liberté, preſque rien encore pour ſon bonheur. Dans quelques points, nos yeux ſont frappés d'une lumiere éclatante; mais d'épaiſſes ténébres couvrent encore un immenſe horizon. L'ame du philoſophe ſe repoſe avec conſolation ſur un petit nombre d'objets; mais le ſpectacle de la ſtupidité, de l'eſclavage, de l'extravagance, de la barbarie, l'afflige plus ſouvent encore; & l'ami de l'humanité ne peut goûter de plaiſir ſans mê-

lange, qu'en s'abandonnant aux douces eſpérances de l'avenir.

TELS ſont les objets qui doivent entrer dans un tableau hiſtorique des progrès de l'eſprit humain. Nous chercherons, en les préſentant, à montrer ſur-tout l'influence de ces progrès ſur les opinions, ſur le bien-être de la maſſe générale des diverſes nations aux différentes époques de leur exiſtence politique; à montrer quelles vérités elles ont connues, de quelles erreurs elles ont été détrompées, quelles habitudes vertueuſes elles ont contractées, quel développement nouveau de leurs facultés a établi une proportion plus heureuſe entre ces facultés & leurs beſoins; & ſous un point de vue oppoſé, de quels préjugés elles ont été les eſclaves, quelles ſuperſtitions religieuſes ou politiques s'y ſont introduites, par quels vices l'ignorance ou le deſpotiſme les ont corrompus, à quelles miſeres la violence ou leur propre dégradation les ont ſoumiſes.

JUSQU'ICI, l'hiſtoire politique, comme celle de la philoſophie & des ſciences, n'a été que l'hiſtoire de quelques hommes; ce qui forme

véritablement l'eſpece humaine, la maſſe des familles qui ſubſiſtent preſque en entier de leur travail, a été oublié; & même dans la claſſe de ceux qui, livrés à des profeſſions publiques, agiſſent, non pour eux-mêmes, mais pour la ſociété; dont l'occupation eſt d'inſtruire, de gouverner, de défendre, de ſoulager les autres hommes, les chefs ſeuls ont fixé les regards des hiſtoriens.

POUR l'hiſtoire des individus, il ſuffit de recueillir les faits; mais celle d'une maſſe d'hommes ne peut s'appuyer que ſur des obſervations; & pour les choiſir, pour en ſaiſir les traits eſſentiels, il faut déjà des lumieres, & preſque autant de philoſophie que pour les bien employer.

D'AILLEURS, ces obſervations ont ici pour objet des choſes communes, qui frappent tous les yeux, que chacun peut, quand il veut, connoître par lui-même. Auſſi, preſque toutes celles qui ont été recueillies, ſont dues à des voyageurs, ont été faites par des étrangers, parce que ces choſes, ſi triviales dans le lieu où elles exiſtent, deviennent pour eux un objet de curioſité. Or, malheureuſe-

ment, ces voyageurs ſont preſque toujours des obſervateurs inexacts ; ils voyent les objets avec trop de rapidité, au travers des préjugés de leur pays, & ſouvent par les yeux des hommes de la contrée qu'ils parcourent. Ils conſultent ceux avec qui le haſard les a liés, & c'eſt l'intérêt, l'eſprit de parti, l'orgueil national ou l'humeur, qui dictent preſque toujours la réponſe.

Ce n'eſt donc point ſeulement à la baſſeſſe des hiſtoriens, comme on l'a reproché avec juſtice à ceux des monarchies, qu'il faut attribuer la diſette des monumens d'après leſquels on peut tracer cette partie la plus importante de l'hiſtoire des hommes.

On ne peut y ſuppléer qu'imparfaitement par la connoiſſance des lois, des principes pratiques du gouvernement & d'économie publique, ou par celle des religions, des préjugés généraux.

En effet, la loi écrite & la loi exécutée, les principes de ceux qui gouvernent, & la maniere dont leur action eſt modifiée par

l'eſprit de ceux qui ſont gouvernés, l'inſtitution telle qu'elle émane des hommes qui la forment, & l'inſtitution réaliſée; la religion des livres & celle du peuple, l'univerſalité apparente d'un préjugé, & l'adhéſion réelle qu'il obtient, peuvent différer tellément, que les effets ceſſent abſolument de répondre à ces cauſes publiques & connues.

C'EST à cette partie de l'hiſtoire de l'eſpece humaine, la plus obſcure, la plus négligée, & pour laquelle les monumens nous offrent ſi peu de matériaux, qu'on doit ſur-tout s'attacher dans ce tableau; &, ſoit qu'on y rende compte d'une découverte, d'une théorie importante, d'un nouveau ſyſtême de lois, d'une révolution politique, on s'occupera de déterminer quels effets ont dû en réſulter pour la portion la plus nombreuſe de chaque ſociété; car c'eſt-là le véritable objet de la philoſophie, puiſque tous les effets intermédiaires de ces mêmes cauſes ne peuvent être regardés que comme des moyens d'agir enfin ſur cette portion qui conſtitue vraiment la maſſe du genre humain.

C'est en parvenant à ce dernier degré de la chaîne, que l'observation des événemens passés, comme les connoissances acquises par la méditation, deviennent véritablement utiles. C'est en arrivant à ce terme, que les hommes peuvent apprécier leurs titres réels à la gloire, ou jouir avec un plaisir certain, des progrès de leur raison ; c'est-là qu'on peut juger seulement du véritable perfectionnement de l'espece humaine.

Cette idée de tout rapporter à ce dernier point, est dictée par la justice & par la raison ; mais on seroit tenté de la regarder comme chimérique ; cependant, elle ne l'est pas : il doit nous suffire ici de le prouver par deux exemples frappans.

La possession des objets de consommation les plus communs, qui satisfont avec quelque abondance aux besoins de l'homme, dont les mains fertilisent notre sol, est due aux longs efforts d'une industrie secondée par la lumiere des sciences ; & dès-lors, cette possession s'attache, par l'histoire, au gain de la bataille de Salamine, sans lequel les ténebres du despotisme oriental menaçoient d'envelopper la

terre entiere. Le matelot, qu'une exacte obſervation de la longitude préſerve du naufrage, doit la vie à une théorie qui, par une chaîne de vérités, remonte à des découvertes faites dans l'école de Platon, & enſevelies pendant vingt ſiecles dans une entiere inutilité.

DIXIEME ÉPOQUE.

Des progrès futurs de l'esprit humain.

Si l'homme peut prédire, avec une assurance presque entiere, les phénomenes dont il connoît les lois; si lors même qu'elles lui sont inconnues, il peut, d'après l'expérience du passé, prévoir avec une grande probabilité les événemens de l'avenir; pourquoi regarderoit-on comme une entreprise chimérique, celle de tracer avec quelque vraisemblance, le tableau des destinées futures de l'espece humaine, d'après les résultats de son histoire. Le seul fondement de croyance dans les sciences naturelles, est cette idée, que les lois générales, connues ou ignorées, qui reglent les phénomenes de l'univers, sont nécessaires & constantes; & par quelle raison ce principe seroit-il moins vrai pour le développement des facultés intellectuelles & morales de l'homme, que pour les autres opé-

rations de la nature ? Enfin puiſque des opinions formées d'après l'expérience du paſſé, ſur des objets du même ordre, ſont la ſeule regle de la conduite des hommes les plus ſages, pourquoi interdiroit-on au philoſophe d'appuyer ſes conjectures ſur cette même baſe, pourvu qu'il ne leur attribue pas une certitude ſupérieure à celle qui peut naître du nombre, de la conſtance, de l'exactitude des obſervations !

Nos eſpérances, ſur l'état à venir de l'eſpece humaine, peuvent ſe réduire à ces trois points importans : la deſtruction de l'inégalité entre les nations ; les progrès de l'égalité dans un même peuple ; enfin, le perfectionnement réel de l'homme. Toutes les nations doivent-elles ſe rapprocher un jour de l'état de civiliſation où ſont parvenus les peuples les plus éclairés, les plus libres, les plus affranchis de préjugés, tels que les François & les Anglo-Américains ? Cette diſtance immenſe qui ſépare ces peuples, de la ſervitude des nations ſoumiſes à des rois, de la barbarie des peuplades africaines, de l'ignorance des ſauvages, doit-elle peu-à-peu s'évanouir ?

Y a-t-il, sur le globe, des contrées dont la nature ait condamné les habitans à ne jamais jouir de la liberté, à ne jamais exercer leur raison ?

Cette différence de lumières, de moyens ou de richesses, observée jusqu'à présent chez tous les peuples civilisés, entre les différentes classes qui composent chacun d'eux; cette inégalité, que les premiers progrès de la société ont augmentée, & pour ainsi dire produite, tient-elle à la civilisation même, ou aux imperfections actuelles de l'art social? doit-elle continuellement s'affoiblir pour faire place à cette égalité de fait, dernier but de l'art social, qui, diminuant même les effets de la différence naturelle des facultés, ne laisse plus subsister qu'une inégalité utile à l'intérêt de tous, parce qu'elle favorisera les progrès de la civilisation, de l'instruction & de l'industrie, sans entraîner, ni dépendance, ni humiliation, ni appauvrissement ? en un mot, les hommes approcheront-ils de cet état, où tous auront les lumières nécessaires pour se conduire d'après leur propre raison dans les affaires communes de la vie, & la maintenir exempte de préjugés ; pour

bien connoître leurs droits & les exercer d'après leur opinion & leur conſcience ; où tous pourront, par le développement de leurs facultés, obtenir des moyens ſûrs de pourvoir à leurs beſoins ; où enfin, la ſtupidité & la miſere ne ſeront plus que des accidens, & non l'état habituel d'une portion de la ſociété ?

ENFIN, l'eſpece humaine doit-elle s'améliorer, ſoit par de nouvelles découvertes dans les ſciences & dans les arts, & par une conſéquence néceſſaire, dans les moyens de bien-être particulier, & de proſpérité commune ; ſoit par des progrès dans les principes de conduite & dans la morale pratique ; ſoit enfin par le perfectionnement réel des facultés intellectuelles, morales & phyſiques, qui peut être également la ſuite, ou de celui des inſtrumens qui augmentent l'intenſité ou dirigent l'emploi de ces facultés, ou même de celui de l'organiſation naturelle.

EN répondant à ces trois queſtions, nous trouverons, dans l'expérience du paſſé, dans

l'obſervation des progrès que les ſciences, que la civiliſation ont faits juſqu'ici, dans l'analyſe de la marche de l'eſprit humain & du développement de ſes facultés, les motifs les plus forts de croire que la nature n'a mis aucun terme à nos eſpérances.

Si nous jetons un coup-d'œil ſur l'état actuel du globe, nous verrons d'abord que, dans l'Europe, les principes de la conſtitution françaiſe ſont déjà ceux de tous les hommes éclairés. Nous les y verrons trop répandus, & trop hautement profeſſés, pour que les efforts des tyrans & des prêtres puiſſent les empêcher de pénétrer peu-à-peu juſqu'aux cabanes de leurs eſclaves; & ces principes y réveilleront bientôt un reſte de bon ſens, & cette ſourde indignation que l'habitude de l'humiliation & de la terreur ne peuvent étouffer dans l'ame des opprimés.

En parcourant enſuite ces diverſes nations, nous verrons dans chacune quels obſtacles particuliers s'oppoſent à cette révolution, ou quelles diſpoſitions la favoriſent

vorisent ; nous distinguerons celles où elle doit être doucement amenée par la sagesse peut-être déjà tardive de leurs gouvernemens, & celles où, rendue plus violente par leur résistance, elle doit les entraîner eux-mêmes dans ses mouvemens terribles & rapides.

PEUT-ON douter que la sagesse ou les divisions insensées des nations européennes, secondant les effets lents, mais infaillibles, des progrès de leurs colonies, ne produisent bientôt l'indépendance du nouveau monde ; & dès-lors, la population européenne, prenant des accroissemens rapides sur cet immense territoire, ne doit-elle pas civiliser ou faire disparoître, même sans conquête, les nations sauvages qui y occupent encore de vastes contrées ?

PARCOUREZ l'histoire de nos entreprises, de nos établissemens en Afrique ou en Asie, vous verrez nos monopoles de commerce, nos trahisons, notre mépris sanguinaire pour les hommes d'une autre couleur, ou d'une autre croyance, l'insolence de nos usurpations, l'extravagant prosélytisme ou

des intrigues de nos prêtres, détruire ce ſentiment de reſpect & de bienveillance que la ſupériorité de nos lumieres, & les avantages de notre commerce avoient d'abord obtenu.

MAIS l'inſtant approche ſans doute où, ceſſant de ne leur montrer que des corrupteurs ou des tyrans, nous deviendrons pour eux des inſtrumens utiles, ou de généreux libérateurs.

LA culture du ſucre, s'établiſſant dans l'immenſe continent de l'Afrique, détruira le honteux brigandage qui la corrompt & la dépeuple depuis deux ſiecles.

DÉJA dans la Grande-Bretagne, quelques amis de l'humanité en ont donné l'exemple; & ſi ſon gouvernement machiavéliſte, forcé de reſpecter la raiſon publique, n'a oſé s'y oppoſer, que ne doit-on pas eſpérer du même eſprit, lorſqu'après la réforme d'une conſtitution ſervile & vénale, il deviendra digne d'une nation humaine & généreuſe? La France ne s'empreſſera-t-elle pas d'imiter ces entrepriſes, que la philanthropie

& l'intérêt bien entendu de l'Europe ont également dictées ? Les épiceries ont été portées dans les îles françoises, dans la Guyanne, dans quelques poſſeſſions angloiſes, & bientôt on verra la chûte de ce monopole, que, que les Hollandois ont ſoutenu par tant de trahiſons, de vexations & de crimes. Les nations de l'Europe apprendront enfin que les compagnies excluſives ne ſont qu'un impôt mis ſur elles, pour donner à leurs gouvernemens un nouvel inſtrument de tyrannie.

ALORS les Européens, ſe bornant à un commerce libre, trop éclairés ſur leurs propres droits pour ſe jouer de ceux des autres peuples, reſpecteront cette indépendance, qu'ils ont juſqu'ici violé avec tant d'audace. Leurs établiſſemens, au lieu de ſe remplir de protégés des gouvernemens qui, à la faveur d'une place ou d'un privilége, couroient amaſſer des tréſors par le brigandage & la perfidie, pour revenir acheter en Europe des honneurs & des titres, ſe peupleront d'hommes induſtrieux, qui iront chercher dans ces climats heureux l'aiſance

qui les fuyoit dans leur patrie. La liberté les y retiendra, l'ambition cessera de les rappeler, & ces comptoirs de brigands deviendront des colonies de citoyens qui répandront, dans l'Afrique & dans l'Asie, les principes & l'exemple de la liberté, les lumieres & la raison de l'Europe. A ces moines, qui ne portoient chez ces peuples que de honteuses superstitions, & qui les révoltoient en les menaçant d'une domination nouvelle, on verra succéder des hommes occupés de répandre, parmi ces nations, les vérités utiles à leur bonheur, de les éclairer sur leurs intérêts comme sur leurs droits. Le zèle pour la vérité est aussi une passion, & il doit porter ses efforts vers les contrées éloignées, lorsqu'il ne verra plus autour de lui des préjugés grossiers à combattre, d'erreurs honteuses à dissiper.

Ces vastes pays lui offriront ici des peuples nombreux, qui semblent n'attendre, pour se civiliser, que d'en recevoir de nous les moyens, & de trouver des freres dans les Européens, pour devenir leurs amis & leurs disciples; là des nations asservies,

ſous des deſpotes ſacrés ou des conquérans ſtupides, & qui, depuis tant de ſiecles, appellent des libérateurs ; ailleurs, des peuplades preſque ſauvages, que la dureté de leur climat éloigne des douceurs d'une civiliſation perfectionnée, tandis que cette même dureté repouſſe également ceux qui voudroient leur en faire connoître les avantages ; ou des hordes conquérantes, qui ne connoiſſent de loi que la force, de métier que le brigandage. Les progrès de ces deux dernieres claſſes de peuple ſeront plus lents, accompagnés de plus d'orages, peut-être même que, réduits à un moindre nombre, à meſure qu'ils ſe verront repouſſés par les nations civiliſées, ils finiront par diſparoître inſenſiblement, ou ſe perdre dans leur ſein.

NOUS montrerons comment ces événemens ſeront une ſuite infaillible, non-ſeulement des progrès de l'Europe, mais même de la liberté que la république françaiſe, & celle de l'Amérique Septentrionale, ont à la fois, & l'intérêt le plus réel, & le pouvoir de rendre au commerce de l'Afrique & de

l'Asie ; comment ils doivent naître aussi nécessairement, ou de la nouvelle sagesse des nations européennes, ou de leur attachement opiniâtre à leurs préjugés mercantiles.

Nous ferons voir qu'une seule combinaison, une nouvelle invasion de l'Asie par les Tartares, pourroit empêcher cette révolution, & que cette combinaison est désormais impossible. Cependant, tout prépare la prompte décadence de ces grandes religions de l'Orient, qui, presque par-tout, abandonnées au peuple, partageant l'avilissement de leurs ministres, & déjà dans plusieurs contrées réduites à n'être plus, aux yeux des hommes puissans, que des inventions politiques, ne menacent plus de retenir la raison humaine dans un esclavage sans espérance, & dans une enfance éternelle.

La marche de ces peuples seroit plus prompte & plus sûre que la nôtre, parce qu'il recevroient de nous ce que nous avons été obligés de découvrir, & que pour connoître ces vérités simples, ces méthodes

certaines auxquelles nous ne sommes parvenus qu'après de longues erreurs ; il leur suffiroit d'en avoir pu saisir les développemens & les preuves dans nos discours & dans nos livres. Si les progrès des Grecs ont été perdus pour les autres nations ; c'est le défaut de communication entre les peuple ; c'est la domination tyrannique des Romains qu'il en faut accuser. Mais quand des besoins mutuels ayant rapproché tous les hommes, les nations les plus puissantes auront placé l'égalité entre les sociétés comme entre les individus, le respect pour l'indépendance des états foibles, comme l'humanité pour l'ignorance & la misere, au rang de leurs principes politiques, quand à des maximes qui tendent à comprimer le ressort des facultés humaines, auront succédé celles qui en favorisent l'action & l'énergie, seroit-il alors permis de redouter encore qu'il reste sur le globe des espaces innaccessibles à la lumière, ou que l'orgueil du despotisme puisse opposer à la vérité des barrieres long-temps insurmontables ?

Il arrivera donc, ce moment où le soleil

n'éclairera plus, ſur la terre, que des hommes libres, & ne reconnoiſſant d'autre maître que leur raiſon ; où les tyrans & les eſclaves, les prêtres & leurs ſtupides ou hypocrites inſtrumens n'exiſteront plus que dans l'hiſtoire & ſur les théâtres ; où l'on ne s'en occupera plus que pour plaindre leurs victimes & leurs dupes, pour s'entretenir, par l'horreur de leurs excès, dans une utile vigilance, pour ſavoir reconnoître & étouffer, ſous le poids de la raiſon, les premiers germes de la ſuperſtition & de la tyrannie, ſi jamais ils oſoient reparoître.

En parcourant l'hiſtoire des ſociétés, nous aurons eu l'occaſion de faire voir que ſouvent il exiſte un grand intervalle entre les droits que la loi reconnoît dans les citoyens, & les droits dont ils ont une jouiſſance réelle ; entre l'égalité qui eſt établie pour les inſtitutions politiques, & celle qui exiſte entre les individus : nous aurons fait remarquer que cette différence a été une des principales cauſes de la deſtruction de la liberté dans les républiques anciennes, des orages qui les ont troublées, de la foibleſſe qui les a livrées à des tyrans étrangers.

Ces différences ont trois causes principales : l'inégalité de la richesse ; l'inégalité d'état entre celui dont les moyens de subsistance, assurés pour lui-même, se transmettent à sa famille, & celui pour qui ces moyens sont dépendans de la durée de sa vie, ou plutôt de la partie de sa vie où il est capable de travail ; enfin, l'inégalité d'instruction.

Il faudra donc montrer que ces trois especes d'inégalité réelle doivent diminuer continuellement, sans pourtant s'anéantir, car elles ont des causes naturelles & nécessaires, qu'il seroit absurde & dangereux de vouloir détruire ; & l'on ne pourroit même tenter d'en faire disparoître entiérement les effets, sans ouvrir des sources d'inégalité plus féconde, sans porter aux droits des hommes des atteintes plus directes & plus funestes.

Il est aisé de prouver que les fortunes tendent naturellement à l'égalité, & que leur excessive disproportion, ou ne peut exister, ou doit promptement cesser, si les lois civiles n'établissent pas des moyens fac-

tices de les perpétuer & de les réunir ; ſi la liberté du commerce & de l'induſtrie fait diſparoître l'avantage que toute loi prohibitive, tout droit fiſcal, donnent à la richeſſe acquiſe ; ſi des impôts ſur les conventions, les reſtrictions miſes à leur liberté, leur aſſujettiſſement à des formalités gênantes ; enfin, l'incertitude & les dépenſes néceſſaires pour en obtenir l'exécution, n'arrêtent pas l'activité du pauvre & n'engloutiſſent pas ſes foibles capitaux ; ſi l'adminiſtration publique n'ouvre point à quelques hommes des ſources abondantes d'opulence, fermées au reſte des citoyens ; ſi les préjugés & l'eſprit d'avarice, propre à l'âge avancé, ne préſident point aux mariages ; ſi enfin, par la ſimplicité des mœurs & la ſageſſe des inſtitutions, les richeſſes ne ſont plus des moyens de ſatisfaire la vanité ou l'ambition, ſans que cependant une auſtérité mal entendue, ne permettant plus d'en faire un moyen de jouiſſances recherchées, force de conſerver celles qui ont été une fois accumulées.

COMPARONS, dans les nations éclairées de l'Europe, leur population actuelle & l'é-

tendue de leur territoire. Observons, dans le spectacle que présente leur culture & leur industrie, la distribution des travaux & des moyens de subsistance, & nous verrons qu'il seroit impossible de conserver ces moyens dans le même degré, & par une conséquence nécessaire, d'entretenir la même masse de population, si un grand nombre d'individus cessoient de n'avoir, pour subvenir presque entiérement à leurs besoins, ou à ceux de leur famille, que leur industrie, & ce qu'ils tirent des capitaux employés à l'acquérir ou à en augmenter le produit. Or, la conservation de l'une & de l'autre de ces ressources dépend de la vie, de la santé même du chef de chaque famille, c'est en quelque sorte une fortune viagere ou même plus dépendante du hasard; & il en résulte une différence très-réelle entre cette classe d'hommes & celle dont les ressources ne sont point assujéties aux mêmes risques, soit que le revenu d'une terre, ou l'intérêt d'un capital presque indépendant de leur industrie, fournisse à leurs besoins.

Il existe donc une cause nécessaire d'inéga-

lité, de dépendance & même de miſere, qui menace ſans ceſſe la claſſe la plus nombreuſe & la plus active de nos ſociétés.

Nous montrerons qu'on peut la détruire en grande partie, en oppoſant le haſard à lui-même, en aſſurant à celui qui atteint la vieilleſſe, un ſecours produit par ſes épargnes, mais augmenté de celles des individus qui, en faiſant le même ſacrifice, meurent avant le moment d'avoir beſoin d'en recueillir le fruit; en procurant, par l'effet d'une compenſation ſemblable aux femmes, aux enfans, pour le moment où ils perdent leur époux ou leur pere, une reſſource égale & acquiſe au même prix, ſoit pour les familles qu'afflige une mort prématurée, ſoit pour celles qui conſervent leur chef plus long-temps; enfin, en préparant aux enfans qui atteignent l'âge de travailler pour eux-mêmes, de fonder une famille nouvelle, l'avantage d'un capital néceſſaire au développement de leur induſtrie, & s'accroiſſant aux dépens de ceux qu'une mort trop prompte empêche d'arriver à ce terme. C'eſt à l'application du calcul, aux probabilités de

la vie & aux placemens d'argent que l'on doit l'idée de ces moyens, déjà employés avec succès, sans jamais l'avoir été cependant avec cette étendue, avec cette variété de formes qui les rendroient vraiment inutiles, non pas seulement à quelques individus, mais à la masse entiere de la société qu'ils délivreroient de cette ruine périodique d'un grand nombre de familles, source toujours renaissante de corruption & de misere.

Nous ferons voir que ces établissemens qui peuvent être formés au nom de la puissance sociale, & devenir un de ses plus grands bienfaits, peuvent être aussi le résultat d'associations particulieres, qui les formeront sans aucun danger, lorsque les principes, d'après lesquels les établissemens doivent s'organiser, seront devenus plus populaires, & que les erreurs qui ont détruit un grand nombre de ces associations, cesseront d'être à craindre pour elles.

Nous exposerons d'autres moyens d'as-

surer cette égalité, soit en empêchant que le crédit continue d'être un privilege si exclusivement attaché à la grande fortune, & en lui donnant cependant une base non moins solide : soit en rendant les progrès de l'industrie & l'activité du commerce plus indépendans de l'existence des grands capitalistes ; & c'est encore à l'application du calcul que l'on devra ces moyens.

L'ÉGALITÉ d'instruction que l'on peut espérer d'atteindre, mais qui doit suffire, est celle qui exclut toute indépendance ou forcée ou volontaire. Nous montrerons, dans l'état actuel des connoissances humaines, les moyens faciles de parvenir à ce but, même pour ceux qui ne peuvent donner à l'étude qu'un petit nombre de leurs premieres années, & dans le reste de leur vie, quelques heures de loisir. Nous ferons voir que par un choix heureux, & des connoissances, elles-mêmes, & des méthodes de les enseigner, on peut instruire la masse entiere d'un peuple de tout ce que chaque homme a besoin

de savoir pour l'économie domestique ; pour l'administration de ses affaires, pour le libre développement de son industrie & de ses facultés, pour connoître ses droits ; les défendre & les exercer ; pour pouvoir les bien remplir, pour juger ses actions & celles des autres, d'après ses propres lumieres, & n'être étranger à aucun des sentimens élevés ou délicats qui honorent la nature humaine ; pour ne point dépendre aveuglément de ceux à qui il est obligé de confier le soin de ses affaires ou l'exercice de ses droits ; pour être en état de les choisir & de les surveiller, pour n'être plus la dupe de ces erreurs populaires qui tourmentent la vie de craintes superstitieuses & d'espérances chimériques ; pour se défendre contre les préjugés avec les seules forces de sa raison ; enfin pour échapper aux prestiges du charlatanisme, qui tendroit des pieges à sa fortune, à sa santé, à la liberté de ses opinions & de sa conscience, sous prétexte de l'enrichir, de le guérir & de le sauver.

DÈS-LORS, les habitans d'un même

pays, n'étant plus distingués entr'eux par l'usage d'une langue plus grossiere ou plus raffinée, pouvant également se gouverner par leurs propres lumieres, n'étant plus bornés à la connoissance machinale des procédés d'un art & de la routine d'une profession, ne dépendant plus, ni pour les moindres affaires, ni pour se procurer la moindre instruction, d'hommes habiles qui les gouvernent par un ascendant nécessaire, il doit en résulter une égalité réelle, puisque la différence des lumieres ou des talens ne peut plus élever une barriere entre des hommes à qui leurs sentimens, leurs idées, leur langage permet de s'entendre, dont les uns peuvent avoir le desir d'être instruits par les autres, mais n'ont pas besoin d'être conduits par eux; dont les uns peuvent vouloir confier aux plus éclairés le soin de les gouverner, mais non être forcés de le leur abandonner avec une aveugle confiance.

C'est alors que cette supériorité devient un avantage pour ceux mêmes qui ne le partagent

partagent pas, qu'elle exiſte pour eux, & non contre eux. La différence naturelle des facultés entre les hommes, dont l'entendement n'a point été cultivé, produit même chez les ſauvages, des charlatans & des dupes ; des gens habiles & des hommes faciles à tromper, la même différence exiſte ſans doute dans un peuple où l'inſtruction eſt vraiment générale, mais elle n'eſt plus qu'entre les hommes éclairés & les hommes d'un eſprit droit, qui ſentent le prix des lumieres ſans en être éblouis ; entre le talent ou le génie & le bon ſens qui ſait les apprécier & en jouir ; & quand même cette différence ſeroit plus grande, ſi on compare ſeulement la force, l'étendue des facultés ; elle ne deviendroit pas moins inſenſible, ſi on n'en compare que les effets dans ce qui intéreſſe leur indépendance & leur bonheur.

Ces diverſes cauſes d'égalité n'agiſſent point d'une maniere iſolée ; elles s'uniſſent, ſe pénetrent, ſe ſoutiennent mutuellement, & de leurs effets combinés, réſulte une action plus forte, plus ſûre, plus conſ-

tante. Si l'inſtruction eſt plus égale, il en naît une plus grande égalité dans l'induſtrie, & dès-lors dans les fortunes ; & l'égalité des fortunes contribue néceſſairement à celle de l'inſtruction, tandis que l'égalité entre les peuples, comme celle qui s'établit pour chacun, ont encore l'une ſur l'autre une influence mutuelle.

Enfin, l'inſtruction bien dirigée corrige l'inégalité naturelle des facultés, au lieu de la fortifier, comme les bonnes lois remédient à l'inégalité naturelle des moyens de ſubſiſtance ; comme dans les ſociétés où les inſtitutions auront amené cette égalité, la liberté, quoique ſoumiſe à une conſtitution réguliere, ſera plus entiere que dans l'indépendance de la vie ſauvage. Alors, l'art ſocial a rempli ſon but, celui d'aſſurer & d'étendre pour tous la jouiſſance des droits communs, auxquels ils ſont appelés par la nature.

Les avantages réels, qui doivent réſulter des progrès dont on vient de montrer une eſpérance preſque certaine, ne peu-

vent avoir de terme que celui du perfectionnement même de l'eſpece humaine, puiſque, à meſure que divers genres d'égalité l'établiront pour des moyens plus vaſtes de pourvoir à nos beſoins, pour une inſtruction plus étendue, pour une liberté plus complete, plus cette égalité ſera réelle, plus elle ſera près d'embraſſer tout ce qui intéreſſe véritablement le bonheur des hommes.

C'est donc en examinant la marche & les lois de ce perfectionnement, que nous pourrons ſeulement connoître l'étendue ou le terme de nos eſpérances.

Personne n'a jamais penſé que l'eſprit pût épuiſer, & tous les faits de la nature, & les derniers moyens de préciſion dans la meſure, dans l'analyſe de ces faits, & les rapports des objets entre eux, & toutes les combinaiſons poſſibles d'idées. Les ſeuls rapports des grandeurs, les combinaiſons de cette ſeule idée, la quantité ou l'étendue, forment un ſyſtême déjà trop immenſe, pour que jamais l'eſprit humain puiſſe le ſaiſir tout entier, pour qu'une portion de ce ſyſ-

tême ; toujours plus vaſte que celle qu'il aura pénétrée, ne lui reſte toujours inconnue. Mais on a pu croire que l'homme ne pouvant jamais connoître qu'une partie des objets auxquels la nature de ſon intelligence lui permet d'atteindre, il doit cependant rencontrer enfin un terme où le nombre & la complication de ceux qu'il connoît déjà, ayant abſorbé toutes ſes forces, tout progrès nouveau lui deviendroit réellement impoſſible.

Mais comme à meſure que les faits ſe multiplient, l'homme apprend à les claſſer, à les réduire à des faits plus généraux ; comme les inſtrumens & les méthodes qui ſervent à les obſerver, à les meſurer avec exactitude, acquierent en même-temps une préciſion nouvelle ; mais comme à meſure que l'on connoît, entre un plus grand nombre d'objets, des rapports plus multipliés, on parvient à les réduire à des rapports plus étendus, & les renfermer ſous des expreſſions plus ſimples, à les préſenter ſous des formes qui permettent d'en ſaiſir un plus grand nombre, même en ne poſſédant qu'une même force de tête, & n'employant qu'une

égale intenſité d'attention ; comme à meſure que l'eſprit s'éleve à des combinaiſons plus compliquées, des formules plus ſimples les lui rendent bientôt faciles : les vérités, dont la découverte a coûté le plus d'efforts, qui d'abord n'ont pu être entendues que par des hommes capables de méditations profondes, ſont bientôt après développées & prouvées par des méthodes qui ne ſont plus au-deſſus d'une intelligence commune. Si les méthodes qui conduiſoient à des combinaiſons nouvelles ſont épuiſées, ſi leurs applications aux queſtions non encore réſolues, exigent des travaux qui excedent, ou le temps, ou les forces des ſavans, bientôt des méthodes plus générales, des moyens plus ſimples, viennent ouvrir un nouveau champ au génie. La vigueur, l'étendue réelle des têtes humaines ſera reſtée la même ; mais les inſtrumens qu'elles peuvent employer ſe feront multipliés & perfectionnés ; mais la langue qui fixe & détermine les idées aura pu acquérir plus de préciſion, plus de généralité ; mais au lieu que, dans la mécanique, on ne peut augmenter la force qu'en diminuant la vîteſſe, ces méthodes, qui dirigeront le génie dans la découverte des vérités nouvelles, ont égale-

ment ajouté, & à ſa force, & à la rapidité de ſes opérations.

Enfin, ces changemens eux-mêmes étant la ſuite néceſſaire du progrès dans la connoiſſance des vérités de détail, & la cauſe qui amene le beſoin de reſſources nouvelles, produiſant en même-temps les moyens de les obtenir, il réſulte que la maſſe réelle des vérités que forme le ſyſtême des ſciences d'obſervation, d'expérience ou de calcul, peut augmenter ſans ceſſe; & cependant, toutes les parties de ce même ſyſtême ne ſauroient ſe perfectionner ſans ceſſe, en ſuppoſant aux facultés de l'homme la même force, la même activité, la même étendue.

En appliquant ces réflexions générales aux différentes ſciences, nous donnerons, pour chacune d'elles, des exemples de ces perfectionnemens ſucceſſifs, qui ne laiſſeront aucun doute ſur la certitude de ceux que nous devons attendre. Nous indiquerons particuliérement, pour celles que le préjugé regarde comme plus près d'être épuiſées, les progrès

dont l'eſpérance eſt la plus probable & la plus prochaine. Nous développerons tout ce qu'une application plus générale, plus philoſophique des ſciences de calcul à toutes les connoiſſances humaines doit ajouter d'étendue, de précision, d'unité au ſyſtême entier de ces connoiſſances. Nous ferons remarquer comment une inſtruction plus univerſelle dans chaque pays ; en donnant à un plus grand nombre d'hommes les connoiſſances élémentaires qui peuvent leur inſpirer, & le goût d'un genre d'étude, & la facilité d'y faire des progrès, doit ajouter à ces eſpérances ; combien elles augmentent encore, ſi une aiſance plus générale permet à plus d'individus de ſe livrer à ces occupations, puiſqu'en effet à peine dans les pays les plus éclairés, la cinquantieme partie de ceux à qui la nature a donné des talens, reçoivent l'inſtruction néceſſaire pour les développer ; & qu'ainſi, le nombre des hommes deſtinés à reculer les bornes des ſciences par leurs découvertes, devroit alors s'accroître dans cette même proportion.

Nous montrerons combien cette égalité

d'inſtruction, & celle qui doit s'établir entre les diverſes nations, accéléreroient la marche de ces ſciences, dont les progrès dépendent d'obſervations répétées en plus grand nombre, étendues ſur un plus vaſte territoire ; tout ce que la minéralogie, la botanique, la zoologie, la météorologie doivent en attendre ; enfin, quelle énorme diſproportion exiſte pour ces ſciences, entre la foibleſſe des moyens qui, cependant, nous ont conduit à tant de vérités utiles, importantes, & la grandeur de ceux que l'homme pourroit alors employer.

Nous expoſerons combien, dans les ſciences mêmes où les découvertes ſont le prix de la ſeule méditation, l'avantage d'être cultivées par un plus grand nombre d'hommes, peut encore contribuer à leurs progrès, par ces perfectionnemens de détail qui n'exigent point cette force de tête néceſſaire aux inventeurs, & qui ſe préſentent d'eux-mêmes à la ſimple réflexion.

Si nous paſſons aux arts dont la théorie dépend de ces mêmes ſciences, nous verrons que les progrès qui doivent ſuivre ceux de

cette théorie, ne doivent pas avoir d'autres limites ; que les procédés des arts ſont ſuſceptibles du même perfectionnement, des mêmes ſimplifications que les méthodes ſcientifiques ; que les inſtrumens, que les machines, les métiers ajouteront de plus en plus à la force, à l'adreſſe des hommes, augmenteront à la fois la perfection & la préciſion des produits, en diminuant, & le temps & le travail néceſſaires pour les obtenir ; alors diſparoîtront les obſtacles qu'oppoſent encore à ces mêmes progrès ; & les accidens qu'on apprendroit à prévoir, à prévenir, à l'inſalubrité, ſoit des travaux, ſoit des habitudes, ſoit des climats.

ALORS un eſpace de terrain de plus en plus reſſerré, pourra produire une maſſe de denrées d'une plus grande utilité ou d'une valeur plus haute ; des jouiſſances plus étendues pourront être obtenues avec une moindre conſommation ; le même produit de l'induſtrie répondra à une moindre deſtruction de productions premieres, ou deviendra d'un uſage plus durable. L'on ſaura choiſir, pour chaque ſol, les productions qui ſont relatives à plus de beſoins entre les productions qui peu-

vent ſatisfaire aux beſoins d'un même genre ; celles qui ſatisfont une plus grande maſſe, en exigeant moins de travail & moins de conſommation réelle. Ainſi, ſans aucun ſacrifice, les moyens de conſervation, d'économie dans la conſommation, ſuivront les progrès de l'art de reproduire les diverſes ſubſtances, de les préparer, d'en fabriquer les produits.

Ainsi, non-ſeulement le même eſpace de terrain pourra nourrir plus d'individus ; mais chacun d'eux, moins péniblement occupé, le ſera d'une maniere plus productive, & pourra mieux ſatisfaire à ces beſoins.

Mais dans ces progrès de l'induſtrie & du bien-être, dont il réſulte une proportion plus avantageuſe entre les facultés, & l'homme, & ſes beſoins ; chaque génération, ſoit par ces progrès, ſoit par la conſervation des produits d'une induſtrie antérieure, eſt appelée à des jouiſſances plus étendues, & dès-lors, par une ſuite de la conſtitution phyſique de l'eſpece humaine, à un accroiſſement dans le nombre des individus ; alors, ne doit-il pas arriver un terme où ces lois, également né-

ceſſaires, viendroient à ſe contrarier ? où l'augmentation du nombre des hommes ſurpaſſant celle de leurs moyens, il en réſulteroit néceſſairement, ſinon une diminution continue de bien-être & de population, une marche vraiment rétrograde, du moins une ſorte d'oſcillation dans les ſociétés arrivées à ce terme, ne ſeroit-elle pas une cauſe toujours ſubſiſtante de miſeres en quelque ſorte périodiques ? Ne marqueroit-elle pas la limite où toute amélioration deviendroit impoſſible, & à la perfectibilité de l'eſpece humaine, le terme qu'elle atteindroit dans l'immenſité des ſiecles, ſans pouvoir jamais le paſſer ?

Il n'eſt perſonne qui ne voie ſans doute combien ce temps eſt éloigné de nous ; mais devons-nous y parvenir un jour ? Il eſt également impoſſible de prononcer pour ou contre la réalité future d'un événement, qui ne ſe réaliſeroit qu'à une époque où l'eſpece humaine auroit néceſſairement acquis des lumieres dont nous pouvons à peine nous faire une idée. Et qui, en effet, oſeroit deviner ce que l'art de convertir les élémens en

ſubſtances propres à notre uſage doit devenir un jour ?

MAIS en ſuppoſant que ce terme dût arriver, il n'en réſulteroit rien d'effrayant, ni pour le bonheur de l'eſpece humaine, ni pour ſa perfectibilité indéfinie ; ſi on ſuppoſe qu'avant ce temps les progrès de la raiſon ayent marché de pair avec ceux des ſciences & des arts, que les ridicules préjugés de la ſuperſtition, ayent ceſſé de répandre ſur la morale, une auſtérité qui la corrompt & la dégrade au lieu de l'épurer & de l'élever ; les hommes ſauront alors que, s'ils ont des obligations à l'égard des êtres qui ne ſont pas encore, elles ne conſiſtent pas à leur donner l'exiſtence, mais le bonheur ; elles ont pour objet le bien-être général de l'eſpece humaine ou de la ſociété dans laquelle ils vivent ; de la famille à laquelle ils ſont attachés ; & non la puérile idée de charger la terre d'êtres inutiles & malheureux. Il pourroit donc y avoir une limite à la maſſe poſſible des ſubſiſtances, & par conſéquent à la plus grande population poſſible, ſans qu'il en réſultât cette deſtruction prématurée, ſi contraire à la nature & à la proſpérité

ſociale d'une partie des êtres qui ont reçu la vie.

Comme la découverte, ou plutôt l'analyſe exacte des premiers principes de la métaphyſique, de la morale, de la politique, eſt encore récente, & qu'elle avoit été précédée de la connoiſſance d'un grand nombre de vérités du détail, le préjugé qu'elles ont atteint par-là leur derniere limite s'eſt facilement établi; on a ſuppoſé qu'il n'y avoit rien à faire, parce qu'il ne reſtoit plus à détruire d'erreurs groſſieres, & de vérités fondamentales à établir.

Mais il eſt aiſé de voir, combien l'analyſe des facultés intellectuelles & morales de l'homme eſt encore imparfaite; combien la connoiſſance de ſes devoirs, qui ſuppoſent celle de l'influence de ſes actions ſur le bien-être de ſes ſemblables, ſur la ſociété dont il eſt membre, peut s'étendre encore par une obſervation plus fixe, plus approfondie, plus préciſe de cette influence; combien il reſte de queſtions à réſoudre, de rapports ſociaux à examiner, pour connoître avec exactitude l'étendue des droits individuels de l'homme,

& de ceux que l'état ſocial donne à tous à l'égard de chacun. A-t-on même juſqu'ici, avec quelque préciſion, poſé les limites de ces droits, ſoit entre les diverſes ſociétés, ſoit de ces ſociétés ſur leurs membres, dans les troubles qui diviſent chacune d'elles; ſoit enfin ceux des individus, des réunions ſpontanées, dans le cas d'une formation libre & primitive, ou d'une ſéparation devenue néceſſaire?

Si on paſſe maintenant à la théorie qui doit diriger l'application de ces principes, & ſervir de baſe à l'art ſocial, ne voit-on pas la néceſſité d'atteindre à une préciſion, dont ces vérités premieres ne peuvent être ſuſceptibles dans leur généralité abſolue? Sommes-nous parvenus au point de donner pour baſe à toutes les diſpoſitions des lois, ou la juſtice, ou une utilité prouvée & reconnue, & non les vues vagues, incertaines, arbitraires, de prétendus avantages politiques? Avons-nous fixé des regles préciſes pour choiſir, avec aſſurance, entre le nombre preſque infini des combinaiſons poſſibles, où les principes généraux de l'égalité & des droits naturels ſeroient reſpectés, celles qui aſſurent da-

vantage la conservation de ces droits ; laissent à leur exercice, à leur jouissance une plus grande étendue, assurent davantage le repos, le bien-être des individus, la force, la paix, la prospérité des nations.

L'APPLICATION du calcul des combinaisons & des probabilités, à ces mêmes sciences, promet des progrès d'autant plus importans, qu'elle est à la fois le seul moyen de donner à leurs resultats une précision presque mathématique, & d'en apprécier le degré de certitude ou de vraisemblance. Les faits sur lesquels ces résultats sont appuyés peuvent bien, sans calcul & d'après la seule observation, conduire quelquefois à des vérités générales ; apprendre si l'effet produit par une telle cause a été favorable ou contraire ; mais si ces faits n'ont pu être ni comptés ni pesés ; si ces effets n'ont pu être soumis à une mesure exacte, alors on ne pourra connoître celle du bien ou du mal qui résulte de cette cause ; & si l'un & l'autre se compense avec quelque égalité ; si la différence n'est pas très-grande, on ne pourra même prononcer, avec quelque certitude ; de

quel côté penche la balance. Sans l'application du calcul, ſouvent il ſeroit impoſſible de choiſir, avec quelque ſûreté, deux combinaiſons formées pour obtenir le même but, lorſque les avantages qu'elles préſentent ne frappent point par une diſproportion évidente. Enfin, ſans ce même ſecours, ces ſciences reſteroient toujours groſſieres & bornées, faute d'inſtrumens aſſez finis pour y ſaiſir la vérité fugitive, de machines aſſez ſûres pour atteindre la profondeur de la mine, où ſe cachent une partie de leurs richeſſes.

CEPENDANT cette application, malgré les efforts heureux de quelques géometres, n'en eſt encore pour ainſi dire qu'à ſes premiers élémens, & elle doit ouvrir, aux générations ſuivantes, une ſource de lumieres vraiment inépuiſable, comme la ſcience même du calcul, comme le nombre des combinaiſons, des rapports & des faits que l'on peut y ſoumettre.

IL eſt un autre progrès de ces ſciences non moins important; c'eſt le perfectionnement

nement de leur langue, ſi vague encore & ſi obſcure. Or, c'eſt à ce perfectionnement qu'elles peuvent devoir l'avantage, de devenir véritablement populaires, même dans leurs premiers élémens. Le génie triomphe de ces inexactitudes des langues ſcientifiques comme des autres obſtacles; il reconnoît la vérité malgré ce maſque étranger qui la cache ou qui la déguiſe; mais celui qui ne peut donner à ſon inſtruction qu'un petit nombre d'inſtans, pourra-t-il acquérir, conſerver ces notions les plus ſimples, ſi elles ſont défigurées par un langage inexact? Moins il peut raſſembler & combiner d'idées, plus il a beſoin qu'elles ſoient juſtes, qu'elles ſoient préciſes; il ne peut trouver dans ſa propre intelligence, un ſyſtême de vérités qui le défendent contre l'erreur, & ſon eſprit qu'il n'a ni fortifié, ni raffiné par un long exercice, ne peut ſaiſir les foibles lueurs qui s'échappent, à travers les obſcurités, les équivoques d'une langue imparfaite & vicieuſe.

Les hommes ne pourront s'éclairer ſur la nature & le développement de leurs ſentimens moraux, ſur les principes de la mo-

rale, ſur les motifs naturels d'y conformer leurs actions, ſur les intérêts, ſoit comme individus, ſoit comme membres d'une ſociété, ſans faire auſſi dans la morale pratique des progrès non moins réels que ceux de la ſcience même. L'intérêt mal-entendu n'eſt-il pas la cauſe la plus fréquente des actions contraires au bien général ? La violence des paſſions n'eſt-elle pas ſouvent l'effet d'habitudes, auxquelles on ne s'abandonne que par un faux calcul, ou de l'ignorance des moyens de réſiſter à leurs premiers mouvemens, de les adoucir, d'en détourner, d'en diriger l'action.

L'HABITUDE de réfléchir ſur ſa propre conduite, d'interroger & d'écouter ſur elle ſa raiſon & ſa conſcience, celle des ſentimens doux qui confondent notre bonheur avec celui des autres, ne ſont-elles pas une ſuite néceſſaire de l'étude de la morale bien dirigée; d'une plus grande égalité dans les conditions du pacte ſocial ? Cette conſcience de ſa dignité qui appartient à l'homme libre, une éducation fondée ſur une connoiſſance approfondie de notre conſtitution morale, ne

doivent-elles pas rendre communs à preſque tous les hommes, ces principes d'une juſtice rigoureuſe & pure, ces mouvemens habituels d'une bienveillance active, éclairée, d'une ſenſibilité délicate & généreuſe, dont la nature a placé le germe dans tous les cœurs, & qui n'attendent pour s'y développer que la douce influence des lumieres & de la liberté? De même que les ſciences mathématiques & phyſiques ſervent à perfectionner les arts employés pour nos beſoins les plus ſimples, n'eſt-il pas également dans l'ordre néceſſaire de la nature, que les progrès des ſciences morales & politiques exercent la même action, ſur les motifs qui dirigent nos ſentimens & nos actions.

Le perfectionnement des lois, des inſtitutions publiques, ſuite des progrès de ces ſciences, n'a-t-il point pour effet de rapprocher, d'identifier l'intérêt commun de chaque homme, avec l'intérêt commun de tous? Le but de l'art ſocial n'eſt-il pas de détruire cette oppoſition apparente? & le pays dont la conſtitution & les lois ſe conformeront le plus exactement au vœu de la

raiſon & de la nature, n'eſt-il pas celui où la vertu ſera plus facile, où les tentations de s'en écarter ſeront les plus rares & les plus foibles ?

QUELLE eſt l'habitude vicieuſe, l'uſage contraire à la bonne-foi, quel eſt même le crime dont on ne puiſſe montrer l'origine, la cauſe premiere, dans la légiſlation, dans les inſtitutions, dans les préjugés du pays où l'on obſerve cet uſage, cette habitude, où ce crime s'eſt commis ?

ENFIN le bien-être qui ſuit les progrès que font les arts utiles, en s'appuyant ſur une ſaine théorie, ou ceux d'une légiſlation juſte, qui ſe fonde ſur les vérités des ſciences politiques, ne diſpoſe-t-il pas les hommes à l'humanité, à la bienfaiſance, à la juſtice ?

TOUTES ces obſervations enfin que nous nous propoſons de développer dans l'ouvrage même, ne prouvent-elles pas que la bonté morale de l'homme, réſultat néceſſaire de ſon organiſation, eſt, comme toutes les autres facultés, ſuſceptible d'un perfectionne-

ment indéfini, & que la nature lie, par une chaîne indiſſoluble, la vérité, le bonheur & la vertu ?

PARMI les progrès de l'eſprit humain les plus importans pour le bonheur général, nous devons compter l'entiere deſtruction des préjugés, qui ont établi, entre les deux ſexes, une inégalité de droits funeſtes à celui même qu'elle favoriſe. On chercheroit en vain des motifs de la juſtifier, par les différences de leur organiſation phyſique, par celle qu'on voudroit trouver dans la force de leur intelligence, dans leur ſenſibilité morale. Cette inégalité n'a eu d'autre origine que l'abus de la force, & c'eſt vainement qu'on a eſſayé depuis de l'excuſer par des ſophiſmes.

NOUS montrerons combien la deſtruction des uſages autoriſés par ce préjugé, des lois qu'il a dictées, peut contribuer à augmenter le bonheur des familles, à rendre communes les vertus domeſtiques, premier fondement de toutes les autres; à favoriſer les progrès de l'inſtruction, & ſur-tout à la rendre vraiment générale; ſoit parce qu'on l'étendroit aux deux

ſexes avec plus d'égalité, ſoit parce qu'elle ne peut devenir générale, même pour les hommes, ſans le concours des meres de famille. Cet hommage trop tardif, rendu enfin à l'équité & au bon ſens, ne tariroit-il pas une ſource trop féconde d'injuſtices, de cruautés & de crimes, en faiſant diſparoître une oppoſition ſi dangereuſe, entre le penchant naturel le plus vif, le plus difficile à réprimer, & les devoirs de l'homme ou les intérêts de la ſociété ? Ne produiroit-il pas enfin ce qui n'a jamais été juſqu'ici qu'une chimere ; des mœurs nationales, douces & pures, formées, non de privations orgueilleuſes, d'apparences hypocrites, de réſerves impoſées par la crainte de la honte ou les terreurs religieuſes, mais d'habitudes librement contractées, inſpirées par la nature, avouées par la raiſon ?

Les peuples plus éclairés, ſe reſſaiſiſſant du droit de diſpoſer eux-mêmes de leur ſang & de leurs richeſſes, apprendront peu-à-peu à regarder la guerre comme le fléau le plus funſte, comme le plus grand des crimes. On verra diſparoître celles où les uſurpateurs de

la souveraineté des nations les entraînoient, pour de prétendus droits héréditaires.

Les peuples sauront qu'ils ne peuvent devenir conquérans sans perdre leur liberté ; que des confédérations perpétuelles sont le seul moyen de maintenir leur indépendance ; qu'ils doivent chercher la sûreté & non la puissance. Peu-à-peu les préjugés commerciaux se dissiperont ; un faux intérêt mercantile perdra l'affreux pouvoir d'ensanglanter la terre, & de ruiner les nations sous prétexte de les enrichir. Comme les peuples se rapprocheront enfin dans les principes de la politique & de la morale, comme chacun d'eux, pour son propre avantage, appellera les étrangers à un partage plus égal des biens qu'il doit à la nature ou à son industrie, toutes ces causes qui produisent, enveniment, perpétuent les haines nationales, s'évanouiront peu-à-peu, elles ne fourniront plus à la fureur belliqueuse, ni aliment, ni prétexte.

Des institutions, mieux combinées que ces projets de paix perpétuelle, qui ont occupé le loisir & consolé l'ame de quelques philo-

ſophes, accéléreront les progrès de cette fraternité des nations ; & les guerres entre les peuples, comme les aſſaſſinats, ſeront au nombre de ces atrocités extraordinaires qui humilient & révoltent la nature, qui impriment un long opprobre ſur le pays, ſur le ſiecle dont les annales en ont été ſouillées.

En parlant des beaux arts dans la Grece, en Italie, en France, nous avons obſervé déjà, qu'il falloit diſtinguer dans leurs productions, ce qui appartenoit réellement au progrès de l'art, & ce qui n'étoit dû qu'au talent de l'artiſte. Nous indiquerons ici les progrès que nous pouvons attendre encore, ſoit des obſervations plus nombreuſes, plus approfondies, ſur l'objet, ſur les effets, ſur les moyens de ces mêmes arts ; ſoit enfin de la deſtruction des préjugés qui en ont reſſerré la ſphere, & qui les retiennent encore ſous ce joug de l'autorité, que les ſciences & la philoſophie ont briſé. Nous examinerons ſi, comme on l'a cru, ces moyens doivent s'épuiſer, parce que les beautés les plus ſublimes ou les plus touchantes ayant été ſaiſies, les ſujets les plus heureux ayant été

traités, les combinaisons les plus simples & les plus frappantes ayant été employées, les caracteres les plus fortement prononcés, les plus généraux, ayant été tracés, les traits, les plus énergiques passions, leurs expressions les plus naturelles ou les plus vraies, les vérités les plus imposantes, les images les plus brillantes ayant été mises en œuvre, les arts sont condamnés, quelque fécondité qu'on suppose dans leurs moyens, à l'éternelle monotonie de l'imitation des premiers modeles.

Nous ferons voir que cette opinion n'est qu'un préjugé, né de l'habitude qu'ont les littérateurs & les artistes, de juger les hommes, au lieu de jouir des ouvrages; que si l'on doit perdre de ce plaisir réfléchi, produit par la comparaison des productions des différens siecles ou des divers pays, par l'admiration qu'excitent les efforts ou les succès du génie, cependant les jouissances que donnent ces productions, considérées en elles-mêmes, & dépendant de leur perfection réelle, doivent être aussi vives, quand même celui à qui on les doit, auroit eu moins de mérite à s'élever jusqu'à cette perfection. A mesure que

ces productions, vraiment dignes d'être conſervées, ſe multiplieront, deviendront plus parfaites, chaque génération exercera ſa curioſité, ſon admiration, ſur celles qui méritant la préférence, tandis qu'inſenſiblement les autres tomberont dans l'oubli; & ces jouiſſances, dues à ces beautés plus ſimples, plus frappantes, qui ont été ſaiſies les premières, n'en exiſteront pas moins pour les générations nouvelles, quand elles ne devroient les trouver que dans des productions plus modernes.

Les progrès des ſciences aſſurent les progrès de l'art d'inſtruire, qui eux-mêmes accélerent enſuite ceux des ſciences; & cette influence réciproque, dont l'action ſe renouvelle ſans ceſſe, doit être placée au nombre des cauſes les plus actives, les plus puiſſantes du perfectionnement de l'eſpece humaine. Aujourd'hui, un jeune homme, au ſortir de nos écoles, ſait en mathématiques au-delà de ce que Newton avoit appris par de profondes études, ou découvert par ſon génie; il ſait manier l'inſtrument du calcul avec une facilité alors inconnue. La même obſervation peut s'appliquer à toutes les ſciences, cependant

avec quelque inégalité. A mesure que chacune d'elles s'agrandit, les moyens de resserrer dans un plus petit espace, les preuves d'un plus grand nombre de vérités, & d'en faciliter l'intelligence, se perfectionneront également. Ainsi, non-seulement, malgré les nouveaux progrès des sciences, les hommes d'un génie égal, se retrouvent à la même époque de leur vie, au niveau de l'état actuel de la science; mais pour chaque génération, ce qu'avec une même force de tête, une même attention, on peut apprendre dans le même espace de temps, s'accroîtra nécessairement, & la portion élémentaire de chaque science, celle à laquelle tous les hommes peuvent atteindre, devenant de plus en plus étendue, renfermera d'une manière plus complete ce qu'il peut être nécessaire à chacun de savoir, pour se diriger dans la vie commune, pour exercer sa raison avec une entière indépendance.

Dans les sciences politiques, il est un ordre de vérités qui, sur-tout chez les peuples libres, (c'est-à-dire, dans quelques générations chez tous les peuples) ne peuvent être utiles, que lorsqu'elles sont généralement connues & avouées. Ainsi, l'influence du progrès de ces

ſciences ſur la liberté, ſur la proſpérité des nations, doivent en quelque ſorte ſe meſurer, ſur le nombre de ces vérités, qui, par l'effet d'une inſtruction élémentaire, deviennent communes à tous les eſprits; ainſi, les progrès toujours croiſſans de cette inſtruction élémentaire, liés eux-mêmes aux progrès néceſſaires de ces ſciences, nous répondent d'une amélioration dans les deſtinées de l'eſpece humaine, qui peut être regardée comme indéfinie, puiſqu'elle n'a d'autres limites que celles de ces progrès mêmes.

Il nous reſte maintenant à parler de deux moyens généraux, qui doivent influer à la fois, & ſur le perfectionnement de l'art d'inſtruire, & ſur celui des ſciences; l'un eſt l'emploi plus étendu & moins imparfait de ce qu'on peut appeler les méthodes techniques; l'autre, l'inſtitution d'une langue univerſelle.

J'entends par méthodes techniques, l'art de réunir un grand nombre d'objets ſous une diſpoſition ſyſtématique, qui permette d'en voir d'un coup-d'œil les rapports, d'en ſaiſir rapidement les combinaiſons, d'en former plus facilement de nouvelles.

Nous développerons les principes, nous ferons ſentir l'utilité de cet art, qui eſt encore dans ſon enfance, & qui peut, en ſe perfectionnant, offrir, ſoit l'avantage de raſſembler dans le petit eſpace d'un tableau, ce qu'il ſeroit ſouvent difficile de faire entendre auſſi promptement, auſſi bien, dans un livre très-étendu; ſoit le moyen plus précieux encore, de préſenter les faits iſolés, dans la diſpoſition la plus propre à en induire des réſultats généraux. Nous expoſerons comment, à l'aide d'un petit nombre de ces tableaux, dont il ſeroit facile d'apprendre l'uſage. Les hommes qui n'ont pu s'élever aſſez au-deſſus de l'inſtruction la plus élémentaire, pour ſe rendre propres les connoiſſances de détail utiles dans la vie commune, pourront les retrouver à volonté lorſqu'ils en éprouveront le beſoin; comment enfin l'uſage de ces mêmes méthodes, peut faciliter l'inſtruction élémentaire dans tous les genres, où cette inſtruction ſe fonde, ſoit ſur un ordre ſyſtématique de vérités, ſoit ſur une ſuite d'obſervations ou de faits.

Une langue univerſelle eſt celle qui exprime par des ſignes, ſoit des objets réels, ſoit ces collections bien déterminées qui, compoſées

l'idées ſimples & générales, ſe trouvent les mêmes, ou peuvent ſe former également dans entendement de tous les hommes ; ſoit enfin s rapports généraux entre ces idées, les pérations de l'eſprit humain, celles qui ſont ropres à chaque ſcience, ou les procédés des rts. Ainſi, les hommes qui connoîtroient ces ignes, la méthode de les combiner, & les ois de leur formation, entendroient ce qui eſt écrit dans cette langue, & l'exprimeroient avec une égale facilité dans la langue commune de leur pays.

On voit que cette langue pourroit être employée pour expoſer, ou la théorie d'une ſcience, ou les regles d'un art ; pour rendre compte d'une expérience ou d'une obſervation nouvelle ; de l'invention d'un procédé, de la découverte, ſoit d'une vérité, ſoit d'une méthode ; que comme l'algebre, lorſqu'elle ſeroit obligée de ſe ſervir de ſignes nouveaux, ceux qui ſeroient déjà connus, donneroient les moyens d'en expliquer la valeur.

Une telle langue n'a pas l'inconvénient d'un idiôme ſcientifique, différent du langage commun. Nous avons obſervé déjà que l'uſage de

cet idiôme partageroit néceſſairement les ſociétés en deux claſſes inégales entre elles ; l'une compoſée des hommes qui connoiſſant ce langage, auroient la clef de toutes les ſciences ; l'autre de ceux qui, n'ayant pu l'apprendre, ſe trouveroient dans l'impoſſibilité preſque abſolu d'acquérir des lumieres. Ici, au contraire, la langue univerſelle s'y apprendroit avec la ſcience même, comme celle de l'algebre ; on connoîtroit le ſigne en même temps que l'objet, l'idée, l'opération qu'il déſigne. Celui qui ayant appris les élémens d'une ſcience, voudroit y pénétrer plus avant, trouveroit dans les livres, non-ſeulement les vérités qu'il peut entendre, à l'aide des ſignes dont il connoît déjà la valeur, mais l'explication des nouveaux ſignes dont on a beſoin pour s'élever à d'autres vérités.

Nous montrerons que la formation d'une telle langue, ſi elle ſe borne à exprimer des propoſitions ſimples, préciſes, comme celles qui forment le ſyſtême d'une ſcience, ou de la pratique d'un art, ne ſeroit rien moins qu'une idée chimérique ; que l'exécution même en ſeroit déjà facile pour un grand nombre d'objets ; que l'obſtacle le plus réel qui l'em-

pêcheroit de l'étendre à d'autres, ſeroit la néceſſité un peu humiliante de reconnoître combien peu nous avons d'idées préciſes, de notions bien déterminées, bien convenues entre les eſprits.

Nous indiquerons comment, ſe perfectionnant ſans ceſſe, acquérant chaque jour plus d'étendue, elle ſerviroit à porter ſur tous les objets qu'embraſſe l'intelligence humaine, une rigueur, une préciſion qui rendroit la connoiſſance de la vérité facile, & l'erreur preſque impoſſible. Alors la marche de chaque ſcience auroit la ſûreté de celle des mathématiques, & les propoſitions qui en forment le ſyſtême, toute la certitude géométrique, c'eſt-à-dire toute celle que permettent la nature de leur objet & de leur méthode.

Toutes ces cauſes du perfectionnement de l'eſpece humaine, tous ces moyens qui l'aſſurent, doivent, par leur nature, exercer une action toujours active, & acquérir une étendue toujours croiſſante.

Nous en avons expoſé les preuves, qui, dans l'ouvrage même, recevront par leur développement, une force plus grande; nous pourrions donc conclure déjà, que la perfectibilité

tibilité de l'homme eſt indéfinie ; & cependant, juſqu'ici, nous ne lui avons ſuppoſé que les mêmes facultés naturelles, la même organiſation. Quelles ſeroient donc la certitude, l'étendue de ſes eſpérances, ſi l'on pouvoit croire que ces facultés naturelles elles-mêmes, cette organiſation, ſont auſſi ſuſceptibles de s'améliorer, & c'eſt la derniere queſtion qu'il nous reſte à examiner !

La perfectibilité ou la dégénération organique des races dans les végétaux, dans les animaux, peut être regardée comme une des lois générales de la nature.

Cette loi s'étend à l'eſpèce humaine, & perſonne ne doutera ſans doute, que les progrès dans la médecine conſervatrice, l'uſage d'alimens & de logemens plus ſains, une maniere de vivre qui développeroit les forces par l'exercice, ſans les détruire par des excès ; qu'enfin, la deſtruction des deux cauſes les plus actives de dégradation, la miſere & la trop grande richeſſe, ne doivent prolonger, pour les hommes, la durée de la vie commune, leur aſſurer une ſanté plus conſtante, une conſtitution plus robuſte. On ſent que les pro-

grès de la médecine préservatrice, devenus plus efficaces par ceux de la raison & de l'ordre social, doivent faire disparoître à la longue les maladies transmissibles ou contagieuses, & ces maladies générales, qui doivent leur origine au climat, aux alimens, à la nature des travaux. Il ne seroit pas difficile de prouver que cette espérance doit s'étendre à presque toutes les autres maladies, dont il est vraisemblable que l'on saura toujours reconnoître les causes éloignées. Seroit-il absurde, maintenant, de supposer que ce perfectionnement de l'espece humaine, doit être regardé comme susceptible d'un progrès indéfini, qu'il doit arriver un temps où la mort ne seroit plus que l'effet, ou d'accidens extraordinaires, ou de la destruction de plus en plus lente des forces vitales, & qu'enfin la durée de l'intervale moyen, entre la naissance & cette destruction, n'a elle-même aucun terme assignable ? Sans doute l'homme ne deviendra pas immortel, mais la distance entre le moment où il commence à vivre, l'époque commune où naturellement sans maladie, sans accident, il éprouve la difficulté d'être, ne peut-elle s'accroître sans cesse ? Comme nous parlons ici d'un progrès susceptible d'être représenté avec

précision, par des quantités numériques ou par des lignes, c'eſt le moment où il convient de développer les deux ſens dont le mot *indéfini* eſt ſuſceptible.

En effet, cette durée moyenne de la vie, qui doit augmenter ſans ceſſe, à meſure que nous enfonçons dans l'avenir, peut recevoir des accroiſſemens, ſuivant une loi telle, qu'elle approche continuellement d'une étendue illimitée, ſans pouvoir l'atteindre jamais; ou bien ſuivant une loi telle, que cette même durée puiſſe acquérir, dans l'immenſité des ſiecles, une étendue plus grande, qu'une quantité déterminée quelconque qui lui auroit été aſſignée pour limite. Dans ce dernier cas, les accroiſſemens ſont réellement indéfinis dans le ſens le plus abſolu, puiſqu'il n'exiſte pas de bornes en-deça de laquelle ils doivent s'arrêter.

Dans le premier, ils le ſont encore par rapport à nous, ſi nous ne pouvons fixer ce terme, qu'ils ne peuvent jamais atteindre, & dont ils doivent toujours s'approcher; ſur-tout, ſi connoiſſant ſeulement qu'ils ne doivent point s'arrêter, nous ignorons même dans lequel de

ces deux ſens, le terme d'indéfini leur doit être appliqué ; & tel eſt préciſément le terme de nos connoiſſances actuelles, ſur la perfectibilité de l'eſpece humaine, tel eſt le ſens dans lequel nous pouvons l'appeller indéfini.

Ainsi, dans l'exemple que l'on conſidere ici, nous devons croire que cette durée moyenne de la vie humaine, doit croître ſans ceſſe, ſi des révolutions phyſiques ne s'y oppoſent pas ; mais nous ignorons quel eſt le terme qu'elle ne doit jamais paſſer ; nous ignorons même ſi les lois générales de la nature, en ont déterminé, au-delà duquel elle ne puiſſe s'étendre.

Mais les facultés phyſiques, la force, l'adreſſe, la fineſſe des ſens, ne ſont-elles pas au nombre de ces qualités, dont le perfectionnement individuel peut ſe tranſmettre ? L'obſervation des diverſes races d'animaux domeſtiques, doit nous porter à le croire, & nous pourrons les confirmer par des obſervations directes faites ſur l'eſpece humaine.

Enfin, peut-on étendre ces mêmes eſpérances juſques ſur les facultés intellectuelles

& morales ? Et nos parens, qui nous transmettent les avantages ou les vices de leur conformation, de qui nous tenons, & les traits distinctifs de la figure, & les dispositions à certaines affections physiques, ne peuvent-ils pas nous transmettre aussi cette partie de l'organisation physique, d'où dépendent l'intelligence, la force de tête, l'énergie de l'ame ou la sensibilité morale ? N'est-il pas vraisemblable que l'éducation, en perfectionnant ces qualités, influe sur cette même organisation, la modifie & la perfectionne ? L'analogie, l'analyse du développement des facultés humaines, & même quelques faits semblent prouver la réalité de ces conjectures, qui reculeroient encore les limites de nos espérances.

Telles sont les questions dont l'examen doit terminer cette derniere époque ; & combien ce tableau de l'espece humaine, affranchie de toutes ses chaînes, soustraite à l'empire du hasard, comme à celui des ennemis de ses progrès, & marchant d'un pas ferme & sûr dans la route de la vérité, de la vertu & du bonheur, présente au philosophe, un spectacle qui le console des erreurs, des crimes, des injustices dont la terre est encore souillée, &

dont il eſt ſouvent la victime ? C'eſt dans la contemplation de ce tableau qu'il reçoit le prix de ſes efforts pour les progrès de la raiſon, pour la défenſe de la liberté. Il oſe alors les lier à la chaîne éternelle des deſtinées humaines ; c'eſt là qu'il trouve la vraie récompenſe de la vertu, le plaiſir d'avoir fait un bien durable, que la fatalité ne détruira plus par une compenſation funeſte, en ramenant les préjugés & l'eſclavage. Cette contemplation eſt pour lui un aſile, où le ſouvenir de ſes perſécuteurs ne peut le pourſuivre ; où vivant par la penſée avec l'homme rétabli dans les droits comme dans la dignité de ſa nature, il oublie celui que l'avidité, la crainte ou l'envie tourmentent & corrompent ; c'eſt-là qu'il exiſte véritablement avec ſes ſemblables, dans un éliſée que ſa raiſon a ſu ſe créer, & que ſon amour pour l'humanité embellit des plus pures jouiſſances.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

PREMIERE ÉPOQUE.

Les hommes ſont réunis en peuplades, page 21

DEUXIEME ÉPOQUE.

Les peuples paſteurs. Paſſage de cet état à celui des peuples agriculteurs, 30

TROISIEME ÉPOQUE.

Progrès des peuples agriculteurs, juſqu'à l'invention de l'écriture alphabétique, 42

QUATRIEME ÉPOQUE.

Progrès de l'eſprit humain dans la Grece, juſqu'au temps de la diviſion des ſciences, vers le ſiecle d'Alexandre, 47

CINQUIEME ÉPOQUE.

Progrès des ſciences depuis leur diviſion juſqu'à leur décadence, 101

SIXIEME ÉPOQUE.

Décadence des lumieres, juſqu'à leur reſtauration vers le temps des croiſades, 145

SEPTIEME ÉPOQUE.

Depuis les progrès des sciences vers leur restauration dans l'Occident jusqu'à l'invention de l'imprimerie., page 168

HUITIEME ÉPOQUE.

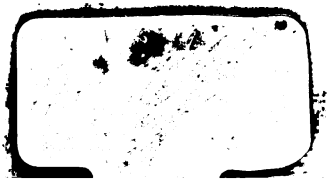
Depuis l'invention de l'imprimerie, jusqu'aux temps où les sciences & la philosophie secouerent le joug de l'autorité, 188

NEUVIEME ÉPOQUE.

Depuis Descartes jusqu'à la formation de la la République Française, 236

DIXIEME ÉPOQUE.

Des progrès futurs de l'esprit humain, 332

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de BERTRAND QUINQUET, rue S.-Germain-l'Auxerrois, N°. 53.